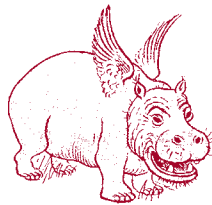


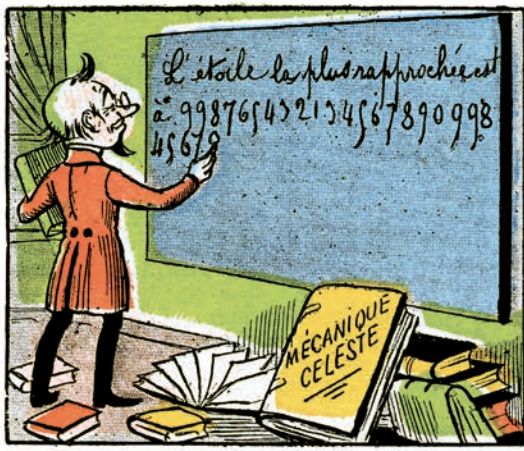
DANS L'INFINI

Ce récit a été initialement publié
dans la revue **Les Belles Images**,
en onze épisodes de deux pages,
du numéro **140** du **20** décembre **1906**
au numéro **150** du **27** février **1907**.

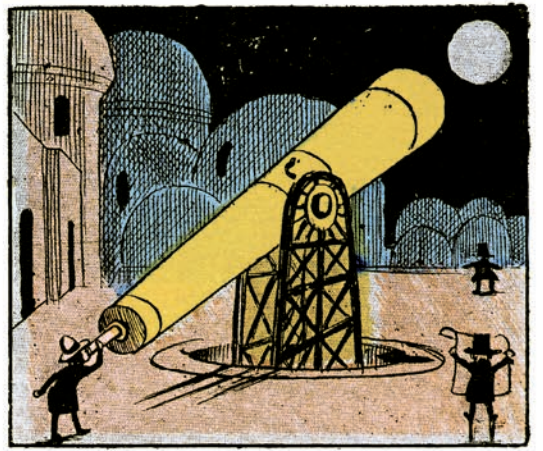




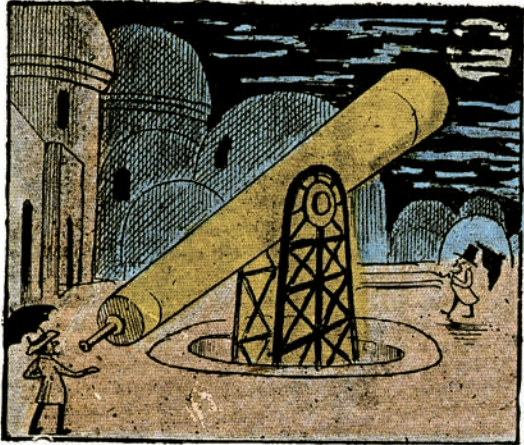
M. Theodolitus est une de nos gloires astronomiques. Convaincu de la pluralité des mondes, lorsqu'il n'étudie pas la carte céleste...



... c'est qu'il se livre à d'incommensurables calculs sur les astres, sur toutes ces planètes qui roulent dans l'infini...



... ou qu'il les étudie à l'observatoire avec de puissants télescopes.



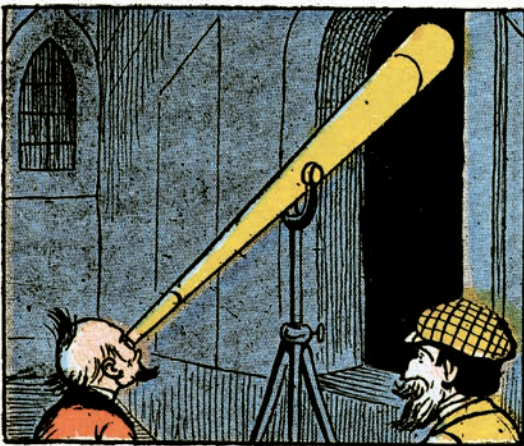
Mais ce qu'il déplore surtout, c'est d'être gêné dans ses observations par les maudits brouillards qui, si souvent, enveloppent Paris.



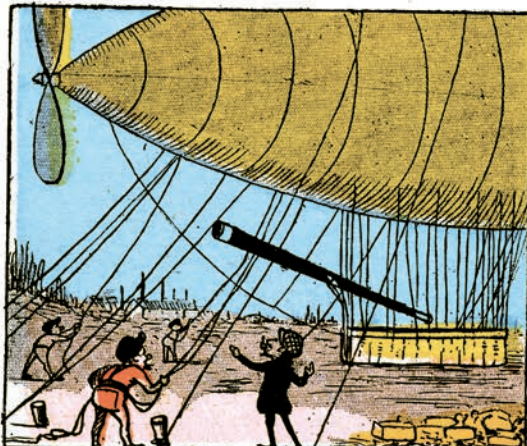
Aussi a-t-il l'idée de faire construire un ballon dirigeable qui lui permettrait d'aller au-dessus de ce rideau qui l'empêche de scruter la voûte céleste. Il fait venir son ami l'ingénieur Troisix...



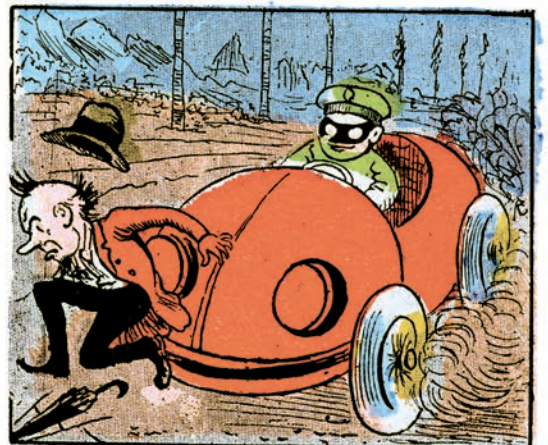
... auquel il fait part de son idée. Non seulement celui-ci veut bien construire le ballon mais encore il lui offre de l'accompagner.



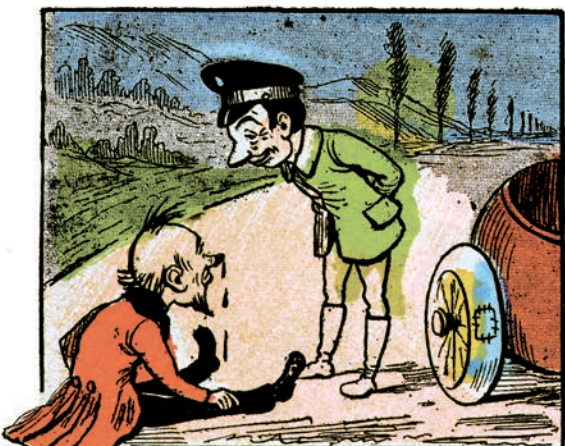
Theodolitus, au comble de ses vœux, invente un petit télescope portatif encore plus puissant que ceux de l'observatoire et destiné au ballon dirigeable.



Troisix surveille de près la construction du ballon qui est rapidement terminé. Le fameux télescope y est installé. Il ne restait plus qu'un mécanicien à trouver.



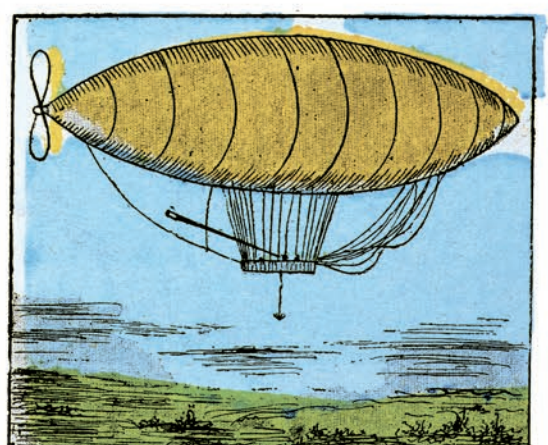
Notre savant s'en occupait lorsqu'un jour, tout entier à ses rêves étoilés, il ne vit ni n'entendit une lourde automobile qui l'eût infailliblement écrasé sans la présence d'esprit du chauffeur...



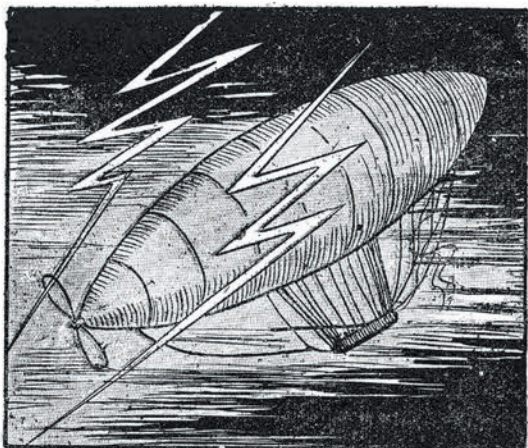
... qui fit tout son possible pour avoir une panne. Theodolitus engagea immédiatement ce chauffeur qui avait eu l'adresse de lui sauver la vie.



Le jour tant désiré arriva enfin. Theodolitus, l'ingénieur Troisix, le chauffeur Lapanne et son chien Médor prirent place dans l'aérostat...



... qui s'éleva majestueusement dans les airs par un temps magnifique et sous un ciel sans nuages.



Mais bientôt un orage épouvantable s'abat-
tit sur nos voyageurs et un ouragan des plus
violents les emporta avec une vitesse
effrayante. Ils n'étaient plus maîtres de leur
direction.



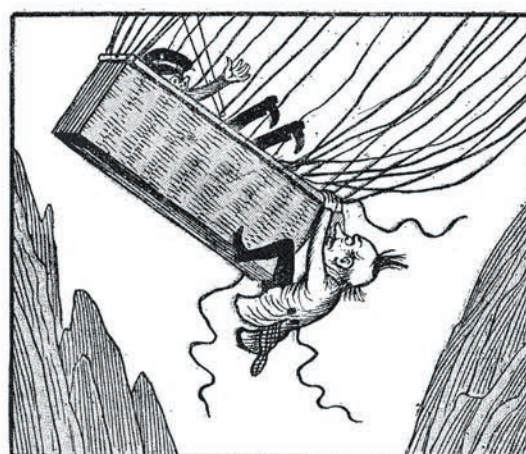
Ils traversèrent des mers, des lacs, des
déserts, et se trouvèrent bientôt...



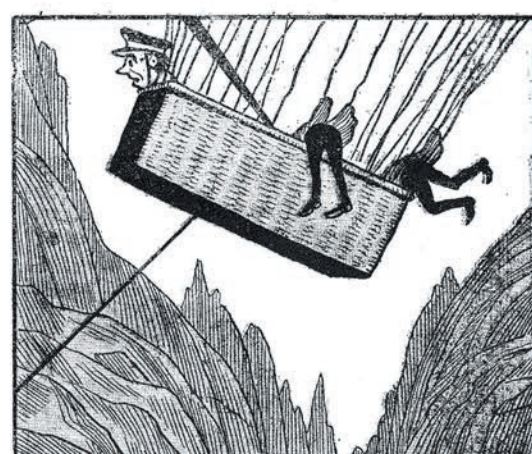
... auprès d'une chaîne de hautes montagnes
dont les pics escarpés menaçaient à chaque
instant de crever le ballon.



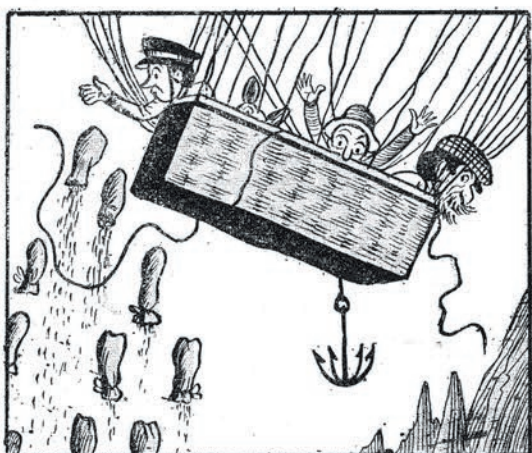
Ne pouvant continuer dans ces conditions,
ils essayèrent de lancer le guide-rope.



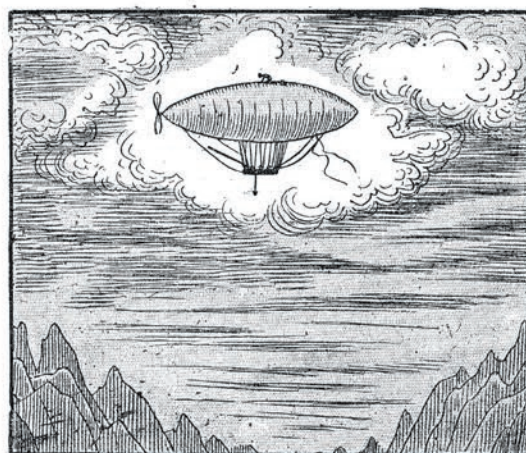
Mais ils subirent une si violente secousse
que Theodolitus fut presque jeté hors de la nacelle à
laquelle il ne se retint qu'à force d'adresse.



Tandis que Troisix était aussi dans une
position des plus critiques, Lapanne, seul,
avait réussi à se maintenir en place, mais
jurait bien qu'on ne le prendrait plus à
quitter la terre ferme.



Pour sortir au plus tôt de ces parages dan-
gereux, Troisix commanda au mécanicien
de lâcher un peu de lest afin de dépasser les
montagnes ; mais celui-ci, dans son trouble,
coupa la corde qui retenait tous les sacs.



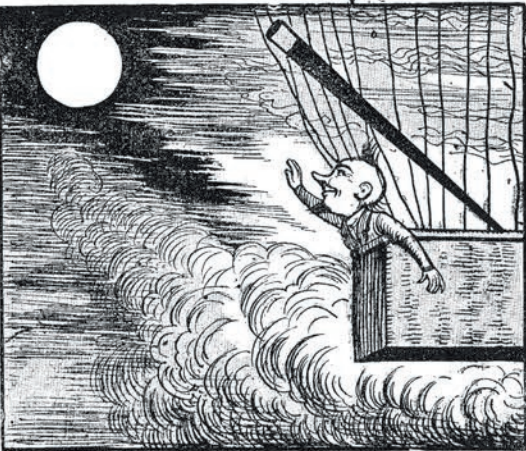
De sorte que l'aérostat, trop allégé, pre-
nant une course folle, s'éleva dans les airs avec
une effrayante rapidité. Bientôt il atteignit
5.000, puis 6.000 mètres.



Les aéronautes voulurent ouvrir la sou-
pape, mais celle-ci ne fonctionnait pas et ils
arrivèrent à 7.000 mètres.



Puis enfin à 8.000 mètres. Et comme, à cette
hauteur, il est impossible de respirer, le
malheureux perdit connaissance.



Mais alors commença pour Theodolitus
un rêve exquis. Il se vit approcher de plus
de plus de la lune.



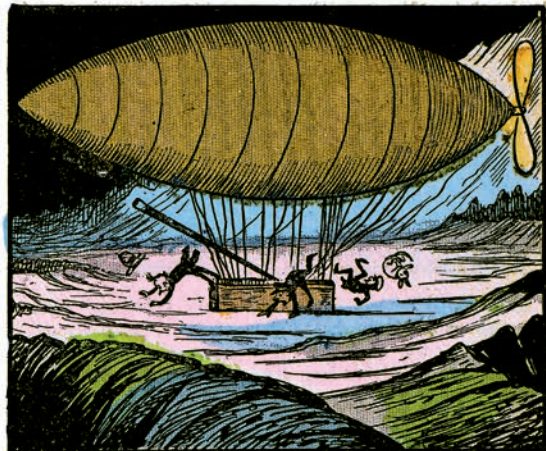
Il en voyait même distinctement les mon-
tagnes et les cratères et bientôt son ballon
s'en approchait tellement qu'il semblait près
de l'atteindre.



Le ballon de Theodolitus avançait toujours vers la lune avec une grande rapidité, subissant l'attraction de cette planète.



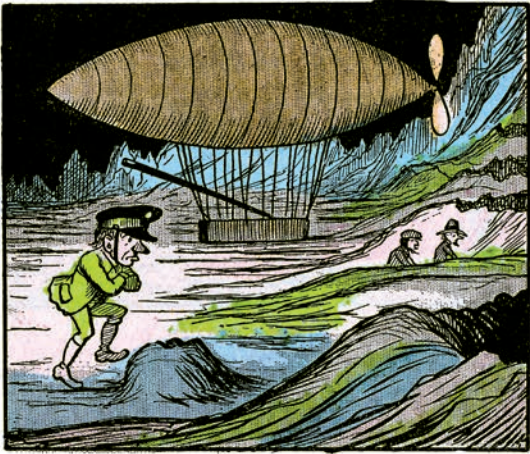
Si rapidement même, que nos amis pouvaient se croire perdus, car ils arrivaient avec une vitesse vertigineuse au-dessus d'un large cratère béant. C'était effrayant.



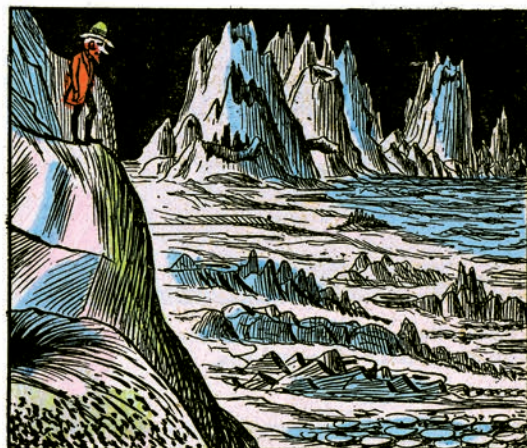
Fort heureusement, le ballon fut accroché par une aspérité du roc et ses passagers lancés un peu brusquement sur le sol, mais sains et saufs.



Bien étonnés de se retrouver en vie après une ascension aussi périlleuse, ils essayaient de se communiquer leurs impressions, mais l'atmosphère est si raréfiée dans la lune qu'ils ne s'entendaient pas. Ils se crurent tous sourds.



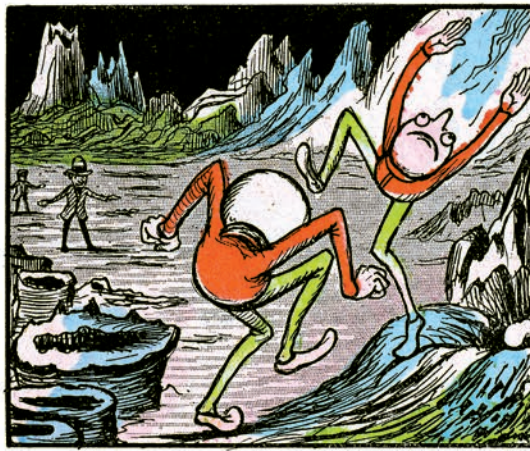
Confiant la garde du ballon à Lapanne, qui trouvait que 42° de froid c'est un peu beaucoup, Theodolitus et Troisix partirent explorer cette contrée si nouvelle pour eux.



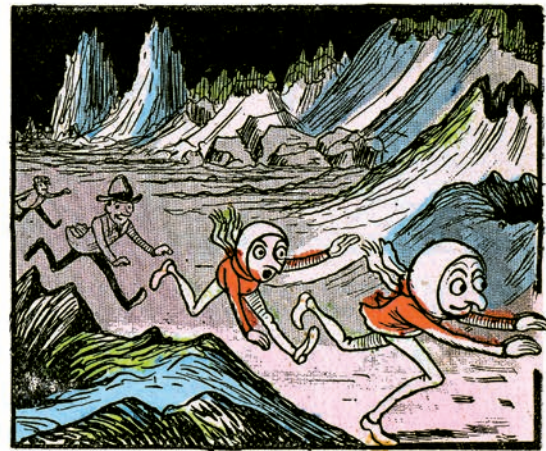
Tout semblait désolation et abandon sur cette froide planète, et notre astronome se laissait aller à de profondes réflexions...



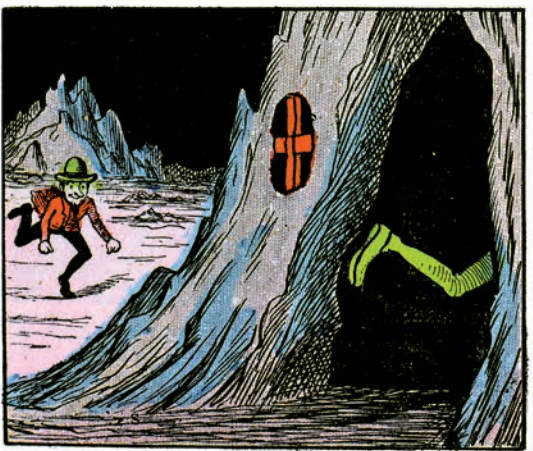
... quand tout à coup apparurent à ses yeux deux habitants de la lune qui semblaient battre la semelle pour se réchauffer.



C'étaient des êtres bizarres, avec de longues jambes, de grands bras et une grosse tête. Leur thorax était tout petit par suite du manque de poumons, dont ils ne devaient avoir que faire, pensa Theodolitus, dans cette planète dépourvue d'atmosphère.



Nos amis voulurent s'approcher de plus près, mais les Sélénites, pris d'une terreur folle, s'enfuirent à toutes jambes.



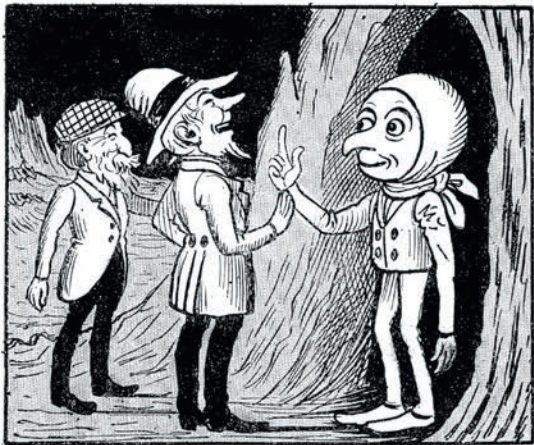
Et comme celles-ci étaient longues, ils ne tardèrent pas à prendre de l'avance sur leurs poursuivants, et disparurent bientôt dans une profonde caverne.



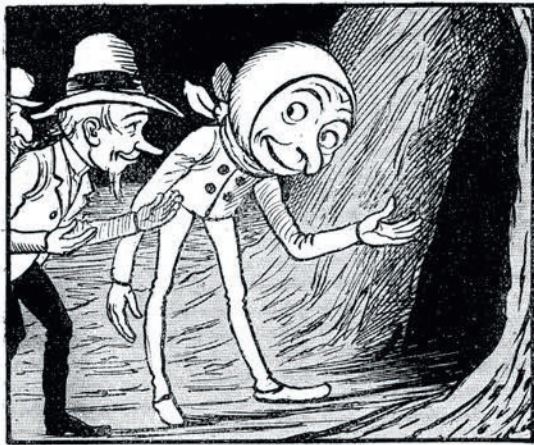
Arrivés devant cette caverne taillée dans le roc le plus dur, les deux savants hésitèrent un instant...



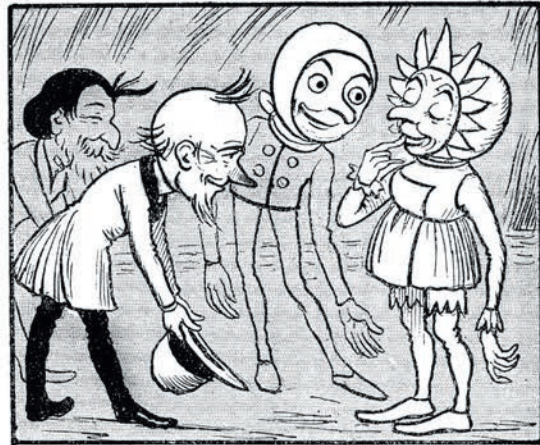
... quand apparut à leurs yeux le maître de céans, aussi étonné qu'eux à la vue de ces êtres si différents de lui-même.



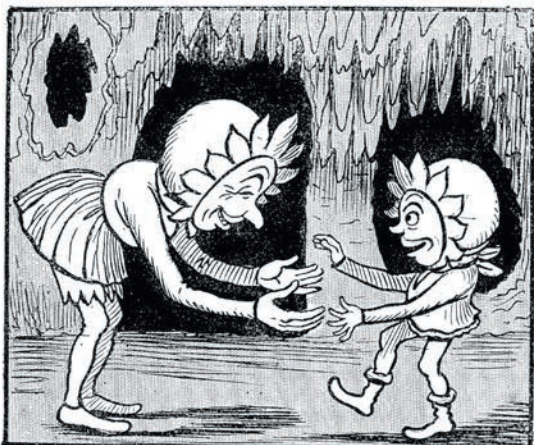
Les habitants de la lune ne parlant pas, ils eurent beaucoup de peine à s'expliquer. On finit tout de même par se comprendre par gestes, et le Sélénite, qui paraissait être un bon garçon...



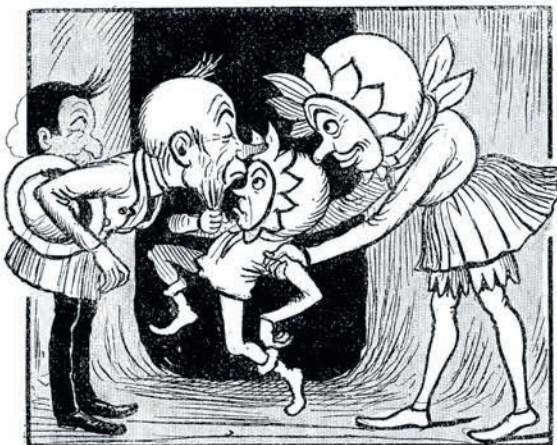
... les invita gracieusement à entrer dans sa demeure.



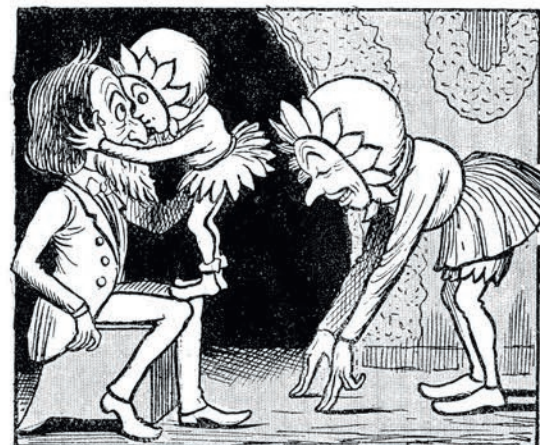
Il les présenta à sa femme qui, fort intimidée, baissa modestement les yeux.



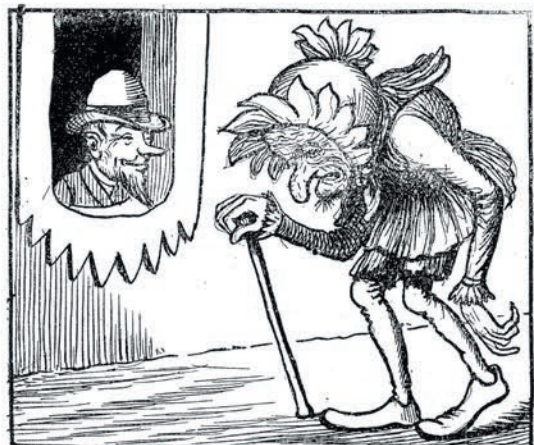
Puis elle courut chercher son fils pour lui faire embrasser Theodolitus.



L'effet en fut plutôt fâcheux, car le gamin, pris de peur, se débattait comme un diable en tirant sur la barbe du savant.



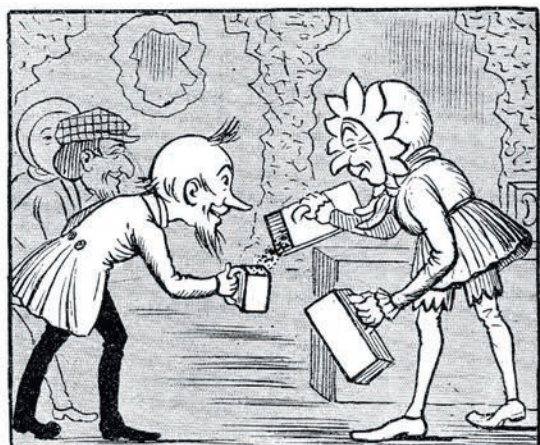
Tandis qu'au contraire, sa petite fille, très aimable, faisait mille grâces à Troisième, qui n'en paraissait pas plus fier pour cela.



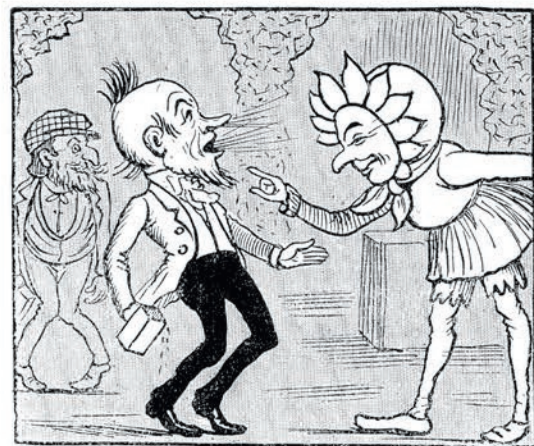
La grand'mère arriva aussi. Sa vue suggéra à Theodolitus le désir de ne pas trop vieillir sur cette planète, où les années ne paraissaient guère embellir ses habitants.



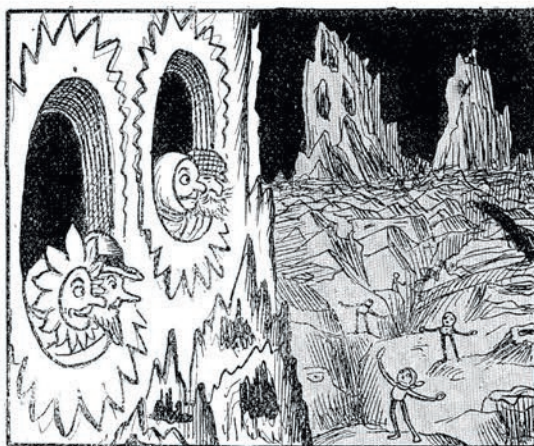
En bonne maîtresse de maison la dame lunaire offrit à ses visiteurs une façon de petits fours auxquels ils voulurent goûter, car ils commençaient à avoir faim. Mais hélas, dans la lune on ne se nourrit que de minéraux. C'étaient des bâtons de craie qu'ils portèrent à leur bouche.



Voyant le peu de succès de ses friandises, l'aimable hôtesse leur offrit des rafraîchissements composés de poudre de marbre mélangée avec de la pierre ponce pilée. " Il n'y a pas de liquides dans la lune ", se dit notre astronome.



Il voulut y goûter, mais fut pris d'une série interminable d'éternuements, ce qui amusa beaucoup la bonne Lunaire, peu habituée à cette manière de boire et n'ayant jamais vu éternuer ses compatriotes, pour la bonne raison qu'ils n'ont pas de nez, celui-ci étant remplacé par un appendice sans narines.



Les deux étrangers furent ensuite invités à visiter l'habitation de leur hôte, et, de la fenêtre, l'astronome put contempler ce sol tourmenté de la lune, où les rochers amoncelés forment un chaos indescriptible.



Plus loin s'élevaient de hautes montagnes creuses, couronnées de cratères béants, que Theodolitus avait si souvent étudiées avec ses puissants télescopes de l'observatoire. Ce spectacle indescriptible lui donnait le désir fou d'aller voir tout cela de plus près.



Se rendant à leur désir, la bonne hôtesse s'offrit à les conduire, et, pour commencer leur fit explorer une de ces immenses crevasses que de la terre Theodolitus avait maintes fois aperçues dans son télescope.



En sortant de là, ils eurent un moment d'émotion. La dame lunaire, ayant aperçu son mari, prit son élan...



... et, grâce à sa légèreté, parce que la pesanteur est très faible dans la lune, sauta un précipice de cinq à six mètres de large, aussi facilement que nous sauterions cinquante centimètres.



C'est ainsi que cela se pratiquait dans ce monde. De même, lorsque l'un d'eux voulait gravir un rocher escarpé, il ne faisait qu'un saut...



... et se trouvait rendu avec une facilité incroyable, même à plusieurs mètres de hauteur.



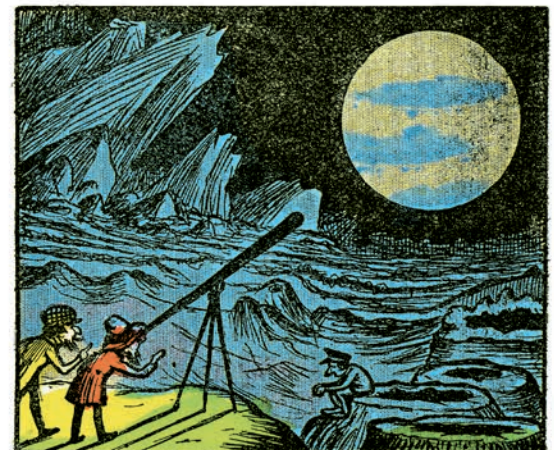
Ce que voyant, Theodolitus voulut en faire autant, mais ne s'étant pas assez rendu compte du peu d'effort qu'il était nécessaire de donner...



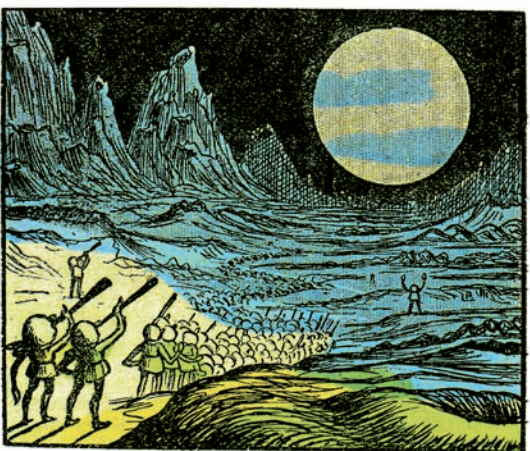
... il sauta beaucoup plus haut qu'il ne fallait et tomba dans un immense cratère...



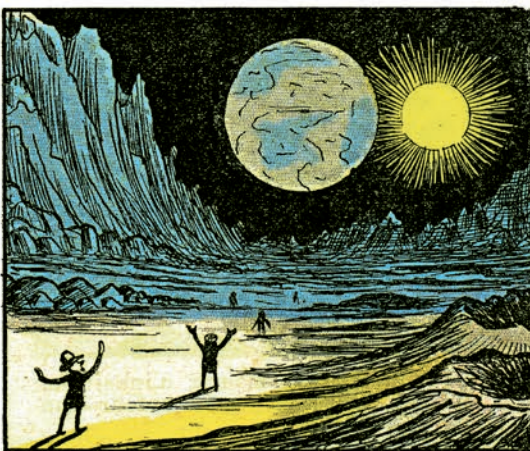
... au fond duquel il trouva heureusement une ouverture, ce qui lui permit d'en sortir, mais un peu endommagé.



La terre, cependant, n'était pas oubliée, et l'occasion favorite de nos voyageurs était de la regarder à l'aide du fameux télescope. En observant attentivement ce globe énorme, gros comme plusieurs lunes, ils purent distinguer le Mont Blanc, Paris et la Tour Eiffel.



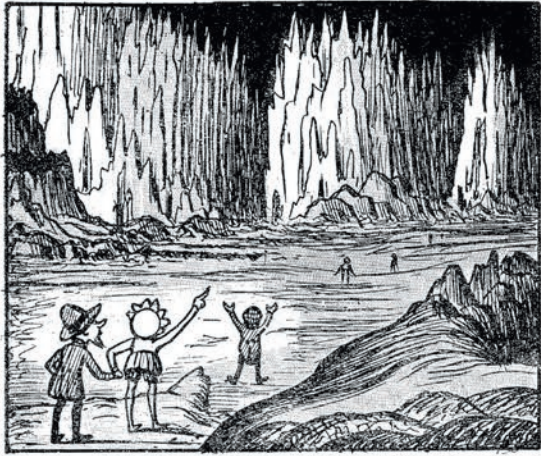
Ils n'étaient pas les seuls à aimer ce spectacle, car de nombreux Sélénites habitant le côté d'où la terre est toujours invisible venaient en pèlerinage voir notre planète.



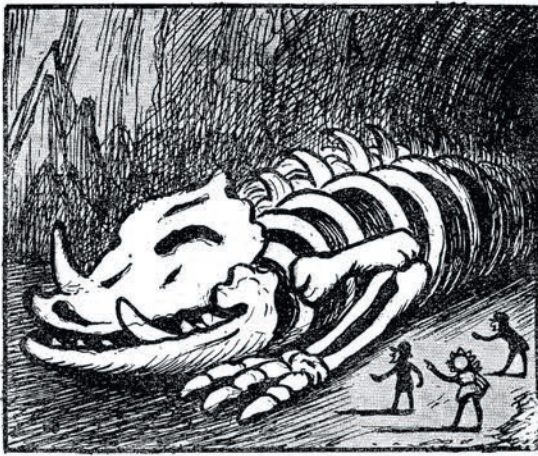
C'est alors que notre astronome put contempler la plus belle éclipse de soleil qu'il lui fut donné de considérer dans toute sa vie de savant.



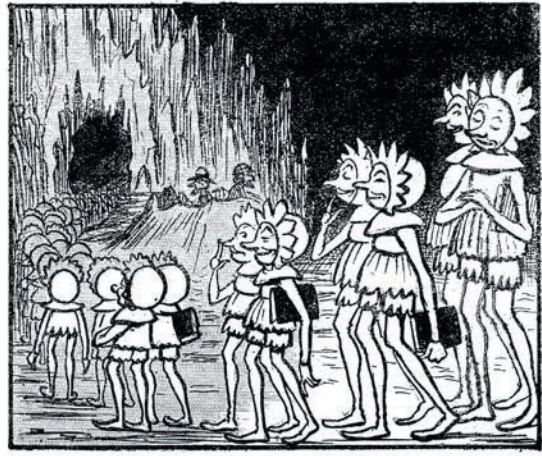
Elle fut produite par la terre qui passa devant le soleil, et les plongea dans une obscurité si complète qu'ils ne savaient plus où ils se trouvaient et eussent été épouvantés...



... si la bonne Lunaire accoutumée à tout cela ne les eût rassurés. Elle leur montra encore des choses bien intéressantes pour des savants. Entre autres, des rochers si pointus qu'ils ressemblaient de loin à des flèches de cathédrale.



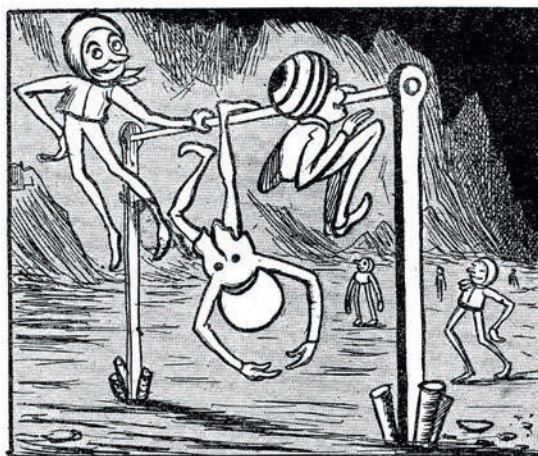
D'immenses cavernes où gisaient des squelettes d'animaux bien plus gigantesques et plus extraordinaires que ceux des plus antédiluviens de nos mammouths.



Quant aux mœurs des habitants de la Lune, elles paraissaient paisibles. Tous les jours, les petits Sélénites se rendaient à l'école en longue file. Un pensionnat de jeunes demoiselles les amusa beaucoup.



Les jeux de ces petits Sélénites étaient variés, ils avaient des bicyclettes bizarres qu'ils faisaient aller très vite, grâce à leur excessive longueur de jambes.



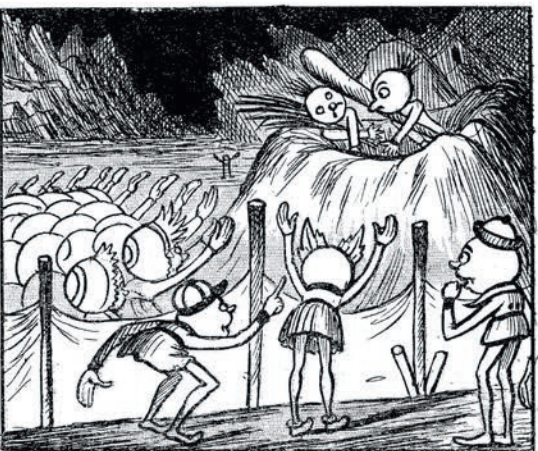
À cause de leur légèreté, ils faisaient en gymnastique les tours les plus extravagants. Tandis que l'un sacrochait à la barre fixe par son appendice nasal, un autre se pendait par le gros orteil, et un troisième se tenait à bras tendu avec la plus grande aisance.



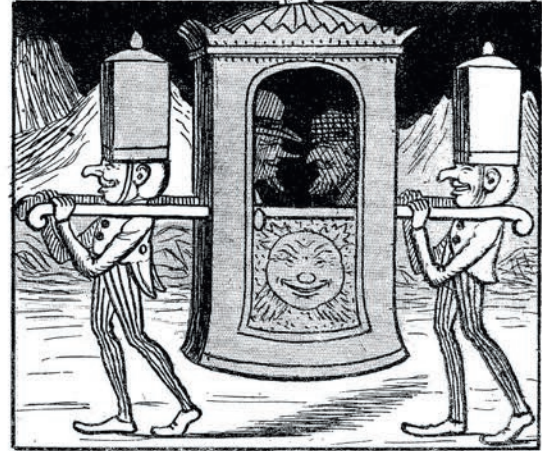
L'homme-serpent le plus réputé de nos cirques aurait été de beaucoup surpassé par le plus petit amateur de la Lune.



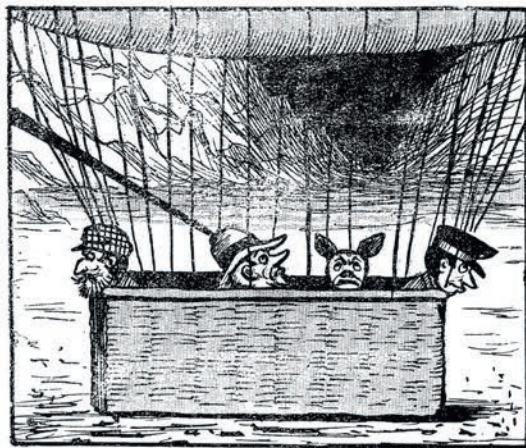
Et Cléo de Mérode eût semblé un vrai plomb en comparaison de la légèreté des ballerines de la planète.



Il y avait même un Guignol établi dans un cratère, et qui paraissait divertir énormément les petits Sélénites, malgré son excessive simplicité.



Tous ces spectacles amusaient fort nos amis qui en devisaient agréablement, lorsqu'ils rentraient dans la chaise à porteurs qu'on leur avait gracieusement prêtée, à défaut de voitures qui sont inconnues dans la Lune.



Mais cela n'empêchait pas leur estomac de crier famine dans ce vieux monde en décrépitude, où on ne mangeait que des pierres plus ou moins tendres ou du sable pilé. Aussi résolurent-ils de partir. Malheureusement, l'atmosphère était si raréfiée que leur ballon ne put s'élever.



Désespérés et croyant mourir d'inanition, ils étaient assis tristes et pensifs autour d'un immense cratère béant...



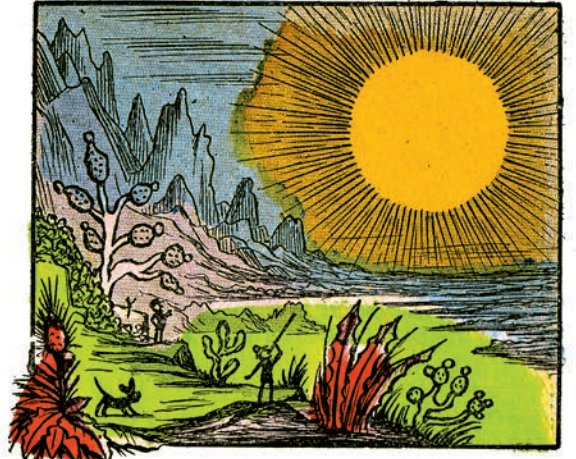
... quand, tout à coup, ce volcan qui paraissait éteint, entra en éruption et, lançant un torrent de pierres, entraîna nos amis qui se sentirent projetés dans l'espace à des hauteurs vertigineuses et incommensurables.



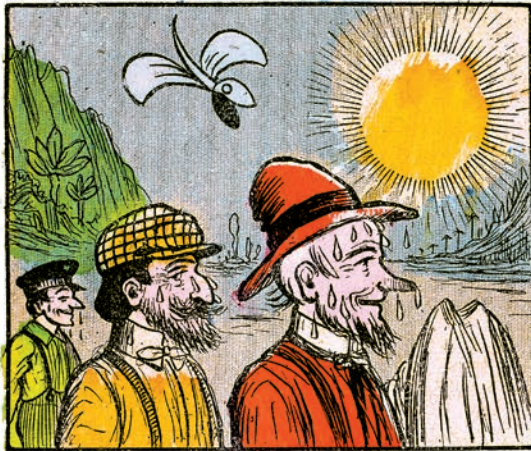
Projetés ainsi dans l'espace, ils parcoururent des distances insensées, doublant les planètes, dépassant les étoiles.



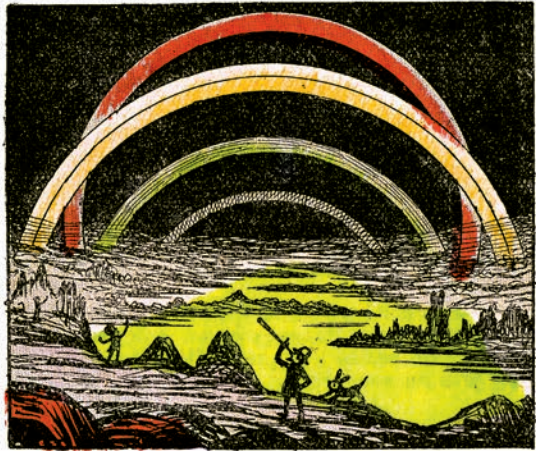
Lorsqu'enfin Theodolitus, qui ne voyageait jamais sans son télescope, aperçut un immense globe qui roulait dans l'espace, et sur lequel ils échouèrent.



Ils se trouvaient dans un monde de chaleur et de lumière qui contrastait complètement avec celui qu'ils venaient de quitter. Le soleil leur parut si énorme qu'il semblait quatorze fois plus grand que chez nous.



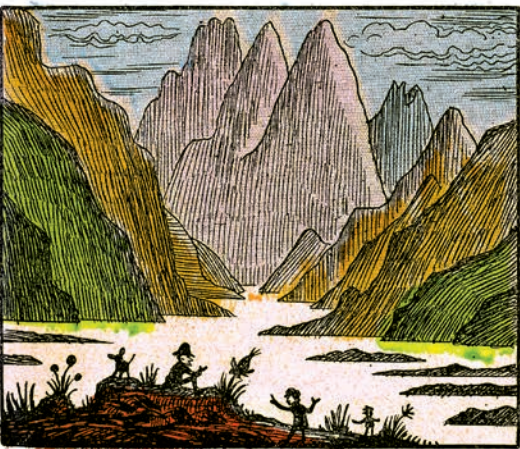
Aussi y faisait-il une chaleur excessive. Nos amis n'avaient gardé sur eux que les vêtements indispensables et, malgré cela, ils suaient sang et eau.



Ils se demandaient sur quelle planète ils avaient bien pu tomber, lorsque Theodolitus aperçut des effets lumineux d'une grande intensité et tout à fait particuliers à la planète Mercure.



Quelle joie pour notre savant. Seulement la soif les faisait cruellement souffrir. Apercevant de loin une cascade, ils se précipitèrent pour s'y désaltérer, mais ô surprise ! c'était de l'or en fusion qui en tombait, tant la chaleur était grande.



La même déception les attendait au bord d'un lac qu'ils avaient aperçu et qui n'était autre que de l'argent également en fusion.



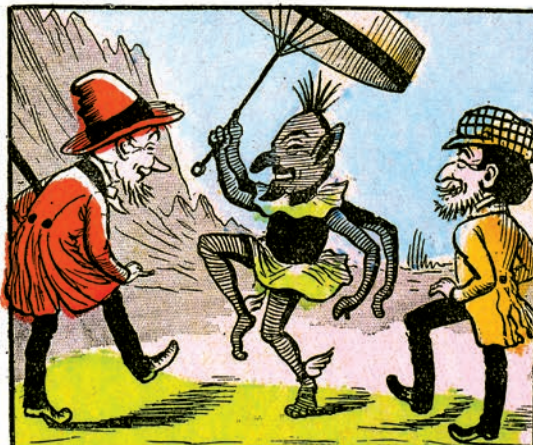
Enfin, une toute petite fontaine s'offrit à leurs regards ; l'eau qui s'en échappait était bouillante, mais n'importe, ils en burent tout de même et...



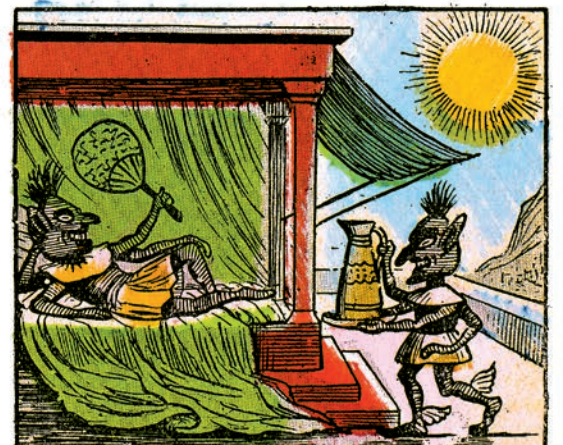
... se sentirent envahis d'un bien-être immense. La chaleur leur parut presque supportable, et les fruits qu'ils dégustèrent leur firent l'effet de champagne frappé.



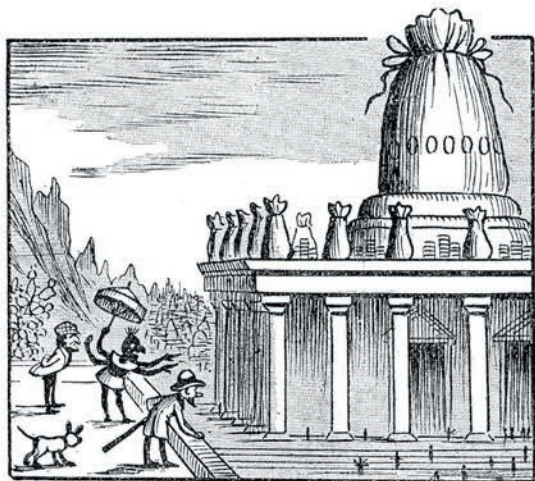
Voilà que, tout à coup, apparut à leurs yeux un être bizarre, noirci et brûlé par le soleil, qui, tout guilleret, leur souhaita la bienvenue dans un langage nouveau qu'ils furent tout étonnés de comprendre.



Le petit bonhomme leur expliqua que c'était la langue "rationnelle". En apprenant qu'ils venaient de la terre en passant par la lune, il fut pris d'un accès de gaieté contagieux qui gagna nos amis.



C'étaient de drôles de types, que ces habitants de Mercure, avec leur crâne pointu, et leurs quatre bras. D'une gaieté folle, riant toujours, ressemblant à des fous. Leurs habitations étaient ouvertes à tous les vents. Il y faisait si chaud, dans ce monde de Mercure !



La première chose que le Mercurien fit voir à ses visiteurs, ce fut le palais de la Fortune, qui, là, règne en souveraine.



Bien des étonnements les attendaient dans cette planète. Ayant un jour suivi une maman qui conduisait ses enfants à l'école...



... ils y pénétrèrent et entendirent qu'on n'y enseignait que le vol sous toutes ses formes, à la tire, à l'esbrouffe et surtout le genre pickpocket.



L'enseignement y était si pratique qu'en sortant de l'école un des élèves soulagea nos amis, l'un de son mouchoir, l'autre de son porte-monnaie, et le troisième de son couteau.



Appelés à se présenter devant le roi, ils s'y rendirent fort intrigués et un peu intimidés à la vue du Suisse aux quatre bras qui gardait la porte du souverain.



Celui-ci leur fit un accueil charmant, mais se tordit de rire en voyant qu'ils n'avaient que deux bras. Tout le monde était décidément aimable dans cette planète.



Le roi leur tendit la main, ce qui était une grande marque de bienveillance, et envoya chercher la reine.



Mais celle-ci, aussi fantasque qu'une jolie Terrienne, ne voulut pas venir les saluer et se contenta d'esquisser dans le dos de son royal époux un quadruple pied de nez.



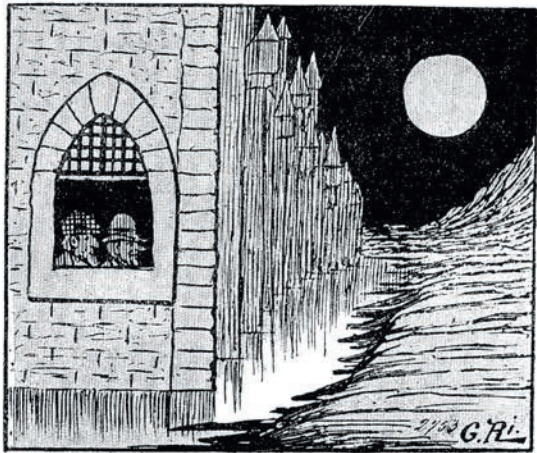
Sans s'arrêter davantage à cet incident, le roi les conduisit sur la terrasse de son palais, leur faisant admirer la beauté du paysage, tout en explorant les poches de Theodolitus.



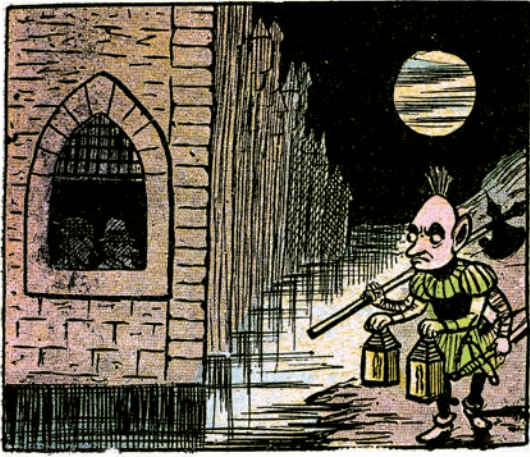
Puis survint l'héritier présomptif du trône qui, en manière de bienvenue, acheva de subtiliser ce que son illustre père avait laissé dans les poches du savant.



Du coup, celui-ci perdit patience et, s'étant retourné, il poursuivit le voleur à travers le palais et lui tira les oreilles.



Le roi entra dans une grande colère et, furieux, le fit arrêter ainsi que Troisix, pour ce crime de lèse-majesté. Il les fit emprisonner dans une forteresse entourée de tous côtés de larges fossés où coulait du plomb fondu.



Toujours enfermés dans leur prison, sous l'œil vigilant d'un gardien qui faisait de fréquentes rondes, surtout la nuit, nos deux prisonniers se croyaient abandonnés...



... tandis qu'au contraire Lapanne travaillait à leur salut. Ayant, un soir, détourné l'attention du gardien, il passa une corde à nos captifs, qui purent enfin s'évader.



Le lendemain, lorsque le geôlier vint leur apporter la ration ordinaire, il trouva la prison vide, ce qui lui fit lever au ciel les deux bras qu'il avait de disponibles...



... et lui valut une quadruple raclée de la part de sa douce moitié qui l'accusa de négligence et d'imbécillité.
Pendant ce temps, nos amis gagnaient du...



... terrain. Au soleil levant, ils se trouvèrent loin de la ville et des atteintes du roi. Modérant leur allure, ils regardèrent un peu autour d'eux et purent encore étudier...



... les mœurs de cette singulière planète Mercure. Ils virent un peintre qui brossait une toile d'autant plus rapidement qu'il y mettait les deux mains droites.



... un mendiant joueur de harpe, qui tirait de son instrument des sons tellement nourris, qu'ils semblaient venir de tout un orchestre.



Plus loin, deux Mercuriens se faisaient des gestes à nen plus finir. Les Terriens s'approchèrent plus près et constatèrent que c'étaient deux sourds-muets qui se livraient...

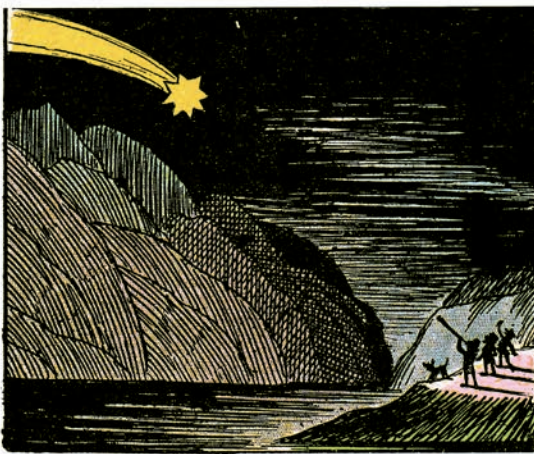


... à une conversation vive et animée. Ces gens étaient tous bien extraordinaires avec leurs quatre bras ; une jongleuse les étonna par sa prestesse et son adresse.

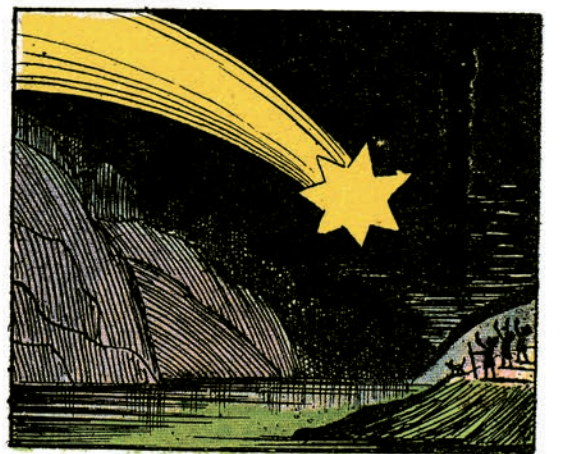


Tandis qu'au détour d'un chemin, un Mercurien fatigué de marcher sur ses jambes, courait sur ses quatre mains avec la plus grande facilité.

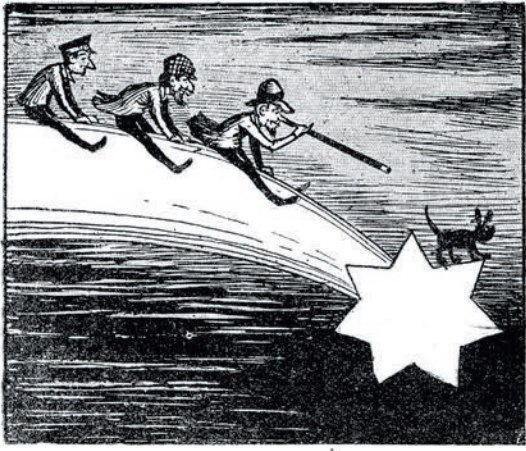
Néanmoins, nos fugitifs auraient bien...



... voulu quitter cette planète, où ils craignaient toujours d'être reconnus. Ils se creusaient la cervelle à ce sujet, lorsqu'un soir, du bout de l'horizon, une comète apparut à leurs yeux.



S'avancant toujours, elle approchait de plus en plus de Mercure, jusqu'à presque heurter la planète. À ce moment, une idée géniale traversa le cerveau de Theodolitus.



" — Enfourchons la queue de cette comète, dit-il à ses compagnons, ce sera notre salut. Qui fut dit fut fait.



Mais hélas ! loin d'être le salut, cela semblait plutôt devoir être leur perte, car la comète s'étant désagrégée, ils furent encore une fois précipités dans l'infini.



C'en eût été fait d'eux, si dans leur course effrénée, ils n'étaient passés à proximité de la planète Jupiter qui les attira dans son orbite, et bientôt même ils tombaient dans une forêt touffue dont les arbres flexibles amortirent leur chute.



Ils se trouvaient cette fois au sein d'une merveilleuse nature, les eaux y étaient limpides et bleues, la verdure splendide, les paysages calmes et reposants, une température exquise. Seule la lumière était moins éclatante.



Les femmes qui y étaient belles et aimables avaient de fines ailes de libellules dont elles se servaient avec infiniment de grâce.



Les oiseaux, au lieu de se livrer à un ramage discordant comme chez nous, se réunissaient et s'accordaient ensemble pour faire entendre les plus douces harmonies.



Les hommes paraissaient tous beaux comme des Apollon. En avisant deux qui venaient vers eux, Theodolitus et Troisième leur demandèrent à parler au roi.



On leur répondit que c'était une reine qui gouvernait cette heureuse planète, et comme justement elle passait par là...



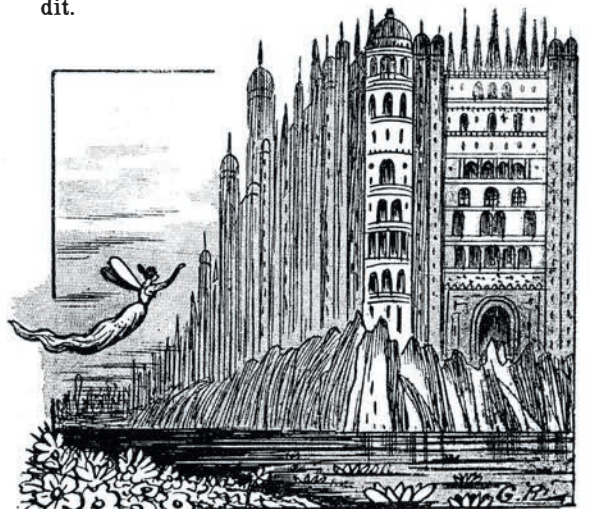
... Theodolitus voulut lui présenter ses hommages. Celle-ci le reçut si aimablement, que notre savant ébloui de tant de grâce et de beauté, s'enhardit.



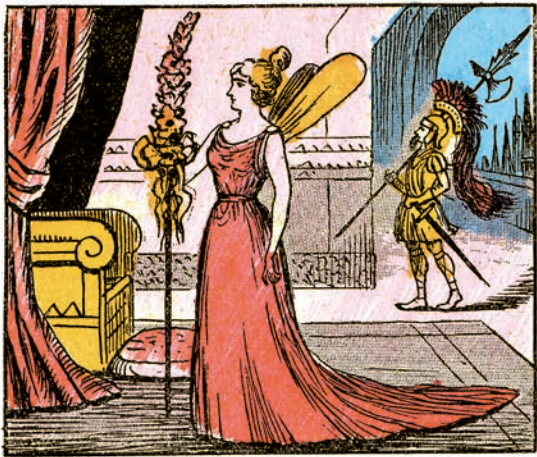
Et, comme il était tout à fait régent, il lui baisa la main. Mais, à ce moment, il ressentit une violente commotion au cœur, c'était le coup de foudre.



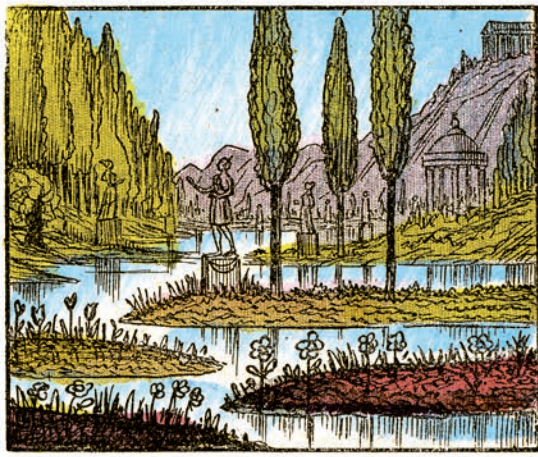
À partir de cet instant, il perdit la notion de tout ce qui n'était pas sa bien-aimée. La gracieuse souveraine les ayant invités à venir lui rendre visite, ils se laissèrent conduire par un page...



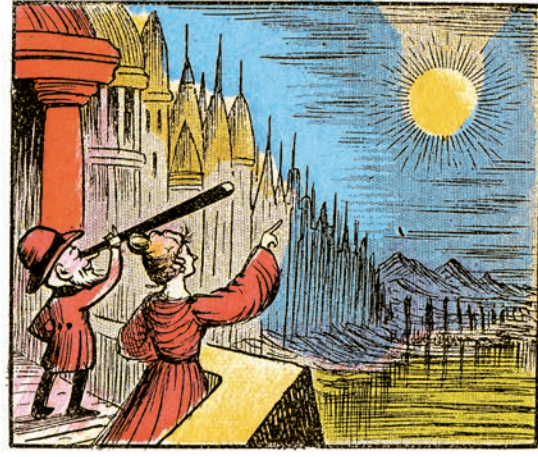
... tandis que la reine les précédait dans son palais, dont aucune description ne pourrait donner une idée de la splendeur et de l'immensité.



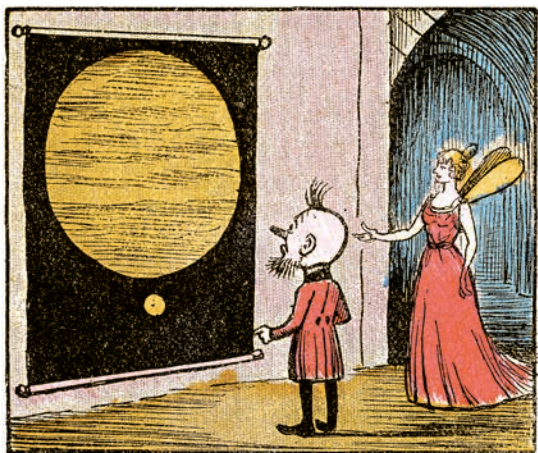
L'admiration de Theodolitus pour la reine Arielle était bien compréhensible. Elle avait une taille splendide, une chevelure d'un blond doré qui encadrait le visage le plus suave et sa beauté n'était égalée que par sa grâce.



Si son palais était merveilleux, les jardins qui l'entouraient ne l'étaient pas moins. Partout des statues du plus beau marbre blanc ornaient les plates-bandes, se reflétant dans de clairs ruisseaux.



Mais tout cela n'intéressait pas Theodolitus, qui demanda de suite à monter sur la plus haute terrasse, afin de considérer la terre. La reine Arielle la lui montra toute petite devant le soleil, à côté duquel elle paraissait un minuscule point noir.



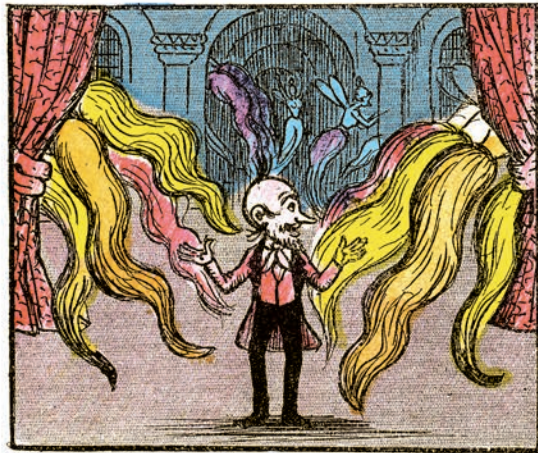
Elle lui fit voir une carte comparative de Jupiter avec la terre. — Jupiter, lui dit-elle, est 1400 fois plus gros que votre planète. Cette réflexion ne flatta pas l'amour-propre de notre savant.



Seule la lumière manquait un peu dans la planète Jupiter, qui est très éloignée du soleil. Mais le soir, les habitants s'éclairaient avec des vers luisants qu'ils mettent dans des sortes de lampes.



Une chose contrariait Theodolitus : c'est qu'il n'avait pas de succès auprès des dames du palais. Elles consentaient bien à le saluer pour plaire à la reine...



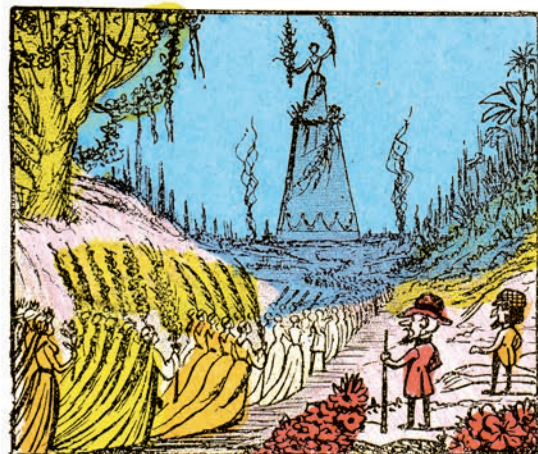
... mais dès qu'il faisait un geste, elles le trouvaient si laid et si chétif comparé aux habitants de Jupiter, qu'elles s'enfuyaient à tire-d'aile.



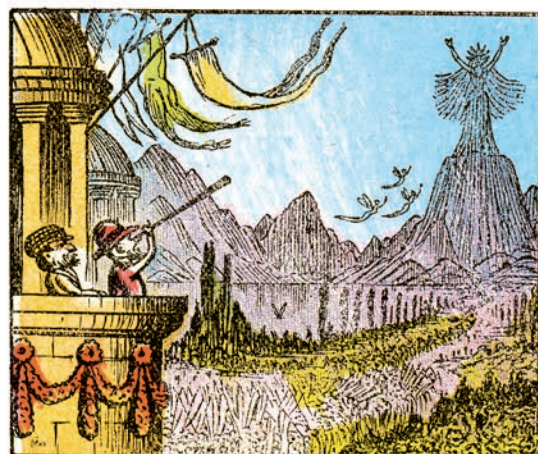
Heureusement que la reine Arielle n'était pas de leur avis, au contraire, et paraissait apprécier très fort les galantries de Theodolitus, ce qui semblait énormément contrarier le premier ministre.



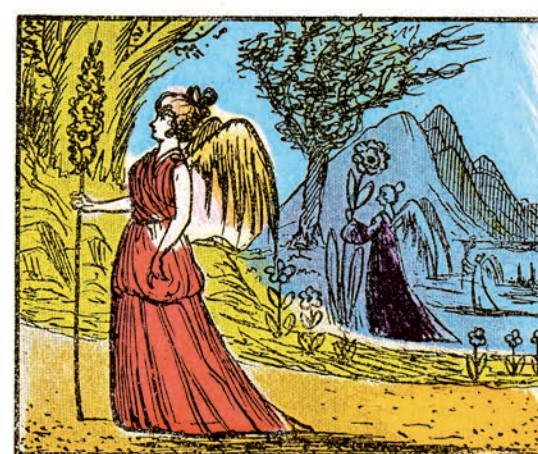
Par une rare bonne fortune, nos amis purent assister à des fêtes d'autant plus splendides qu'elles n'avaient lieu que tous les siècles.



À l'inverse de Mercure, où on n'adorait que la fortune, ici, on ne fêtait que les fleurs et la beauté. Une statue colossale représentait la déesse des fleurs...



... et une autre, plus colossale encore, la déesse de la beauté. D'innombrables processions se rendaient auprès de ces statues, leur portant des palmes et des couronnes.



La beauté était chose si ordinaire que les femmes en vieillissant conservaient toujours leur charme et leur grâce. Seules, avec l'âge, leurs ailes se déplumaient un peu.



Comme Arielle avait tout pouvoir sur ses États, même de distribuer des ailes à qui bon lui semblait, elle en fit donner à nos trois amis.



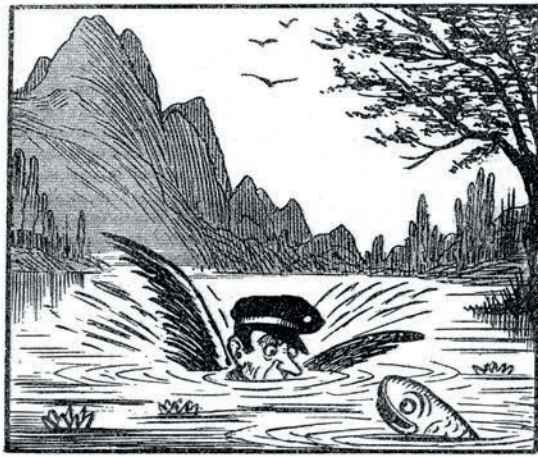
Immédiatement, Troisix voulut les essayer. Il monta sur la plus haute coupole du château, mais, au moment de s'élancer, il eut, malgré sa témérité, un peu la chair de poule.



Tout de suite essoufflé, il fut bien heureux de trouver une branche pour se reposer et reprendre haleine.



Lapanne trouvait cela délicieux, plus de moteur à faire marcher, plus de direction à tenir, et sans doute jamais de panne. Il se laissait si bien aller au fil de l'air qu'il oublia d'agiter ses ailes.



C'était l'équivalent d'une panne ; aussi tomba-t-il piteusement dans le lac, bien heureux de savoir nager...



... ce qui lui permit de s'en tirer sans trop de mal, mais cela avait jeté un froid sur son enthousiasme, et il avait perdu quelques plumes dans son plongeon.



Si Arielle avait donné des ailes à nos trois voyageurs, c'était surtout pour pouvoir emmener Theodolitus visiter ses États. Le savant prenait tous les jours une place plus grande dans l'affection de la reine.



Ils voltigeaient côte à côte, explorant de merveilleuses contrées toujours vertes et fleuries.



Quand le soir venait, ils rentraient doucement à la lueur des quatre lunes qui éclairaient Jupiter.



Le jour, lorsqu'ils étaient fatigués, ils se reposaient sur quelque rivage charmant. La reine, d'un simple geste, appelait ses serviteurs ailés, oiseaux gigantesques, qui leur apportaient des fruits et agitaient leurs ailes autour d'eux pour les rafraîchir.



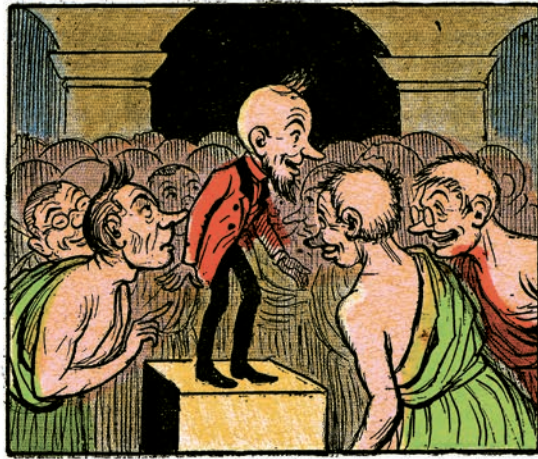
C'est pendant un de ces tête-à-tête enchanteurs que Theodolitus, ne pouvant contenir plus longtemps la flamme qui dévorait son cœur, en fit l'aveu à la reine et lui demanda sa main.



Arielle, quoique fort émue et partageant les tendres sentiments de notre héros, ne voulut pas l'avouer de suite, et lui promit de lui donner bientôt une réponse, en présence de ses ministres.



De retour dans son palais, la reine fit part à ses ministres de son intention d'épouser Theodolitus. Ceux-ci s'assemblèrent en conseil...



... mais prirent la chose pour une plaisanterie, tant notre héros, qu'ils avaient fait comparaître devant eux, leur paraissait peu capable d'inspirer une passion.



À la fin, voyant que c'était sérieux, ils entrèrent en fureur. L'un d'eux se permit même de tirer les oreilles du savant comme à un simple écolier.



Tandis que les deux premiers ministres devisaient du moyen de se débarrasser d'un être aussi encombrant et dont ils ne voulaient à aucun prix comme roi.



Mais, dans cette planète de Jupiter, toute mauvaise action porte son châtement : le voleur devient estropié des deux bras et ses doigts restent crochus.



L'orgueilleux devient gras à en éclater et l'avare maigre comme un clou.



Le menteur perd autant de dents qu'il dit de paroles mensongères.



Le courtisan flatteur ne peut plus redresser son échine trop souple auparavant...



... et le coléreux éclate.



De même nos deux ministres furent punis de leur mauvais dessein. Celui qui en avait parlé vit sa langue s'allonger démesurément...



... tandis que celui qui courait mettre leur projet à exécution se vit immédiatement devenir eul-de-jatte.



Pendant ce temps, la reine Arielle attendait anxieuse la décision du conseil, que Troisième devait lui apporter.



Quand celui-ci vint lui annoncer que ses ministres s'opposaient à son bonheur, elle fut prise d'un violent désespoir...



... et se retira en haut de son palais pour méditer dans la nuit.



Quelques heures après, elle faisait venir Theodolitus pour lui dire qu'elle était décidée à quitter ses États et à se rendre sur terre pour l'épouser. Celui-ci, pénétré de reconnaissance, tomba à ses pieds.



Sans plus attendre, à la lueur des quatre lunes qui éclairaient Jupiter, la reine, nos trois amis et Médor quittaient furtivement cette planète à destination de la Terre.



Tout d'abord, ce fut de la joie de voler ainsi dans l'espace.



Mais la distance est plutôt un peu longue de Jupiter à la terre et, bientôt, Theodolitus, éreinté, dut se faire remorquer par Médor.



Heureusement qu'une planète, que Theodolitus n'avait jamais observée, souffrait à eux. Ils décidèrent de s'y reposer, quoique son aspect rougeâtre et les sombres nuages qui l'entouraient ne fussent pas bien engageants.



À peine y avaient-ils mis les pieds qu'ils se virent entourés de toutes parts de volcans en éruption qui vomissaient d'énormes flammes.



Une pluie de feu qui semblait vouloir tomber sur eux avait un aspect sinistre.



Des animaux monstrueux s'offraient de tous côtés à leurs yeux épouvantés. Quel contraste pour la pauvre Arielle, habituée, dans sa planète, aux seules beautés de la nature.



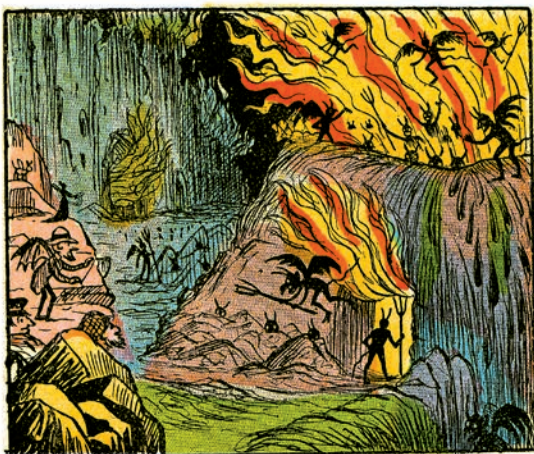
Aux parois des nombreuses cavernes en feu étaient fixées d'énormes chaînes dont l'aspect faisait frémir.



Enfin, Theodolitus, s'étant approché d'un précipice, en vit surgir, au milieu de flammes, des serpents à la gueule béante qui semblaient vouloir le dévorer. — Mais où diable sommes-nous ? se demandaient avec terreur nos amis.



Échappant à ce danger, ils aperçurent non loin de là un spectacle plus épouvantable encore. Au fond d'une vallée ardente, des formes humaines semblaient se torturer dans la souffrance et le désespoir.



Nos amis comprirent alors qu'ils étaient sur une planète d'expiation.

D'un immense volcan s'échappaient des flammes de soufre et de phosphore où voltigeaient, comme dans leur élément, des démons aux formes diaboliques.



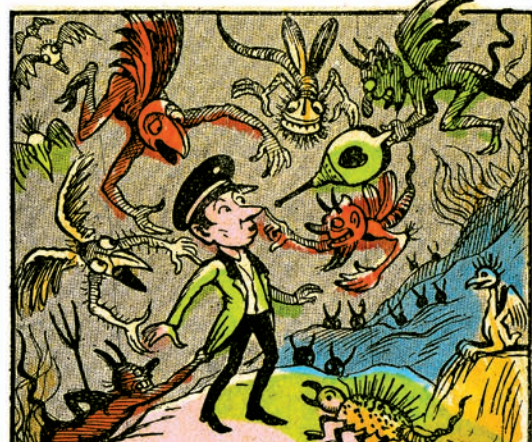
L'un d'eux voulait même entraîner Troisième, et celui-ci n'aurait pu résister sans Theodolitus et Lapanne qui le retinrent par le plan de son habit.



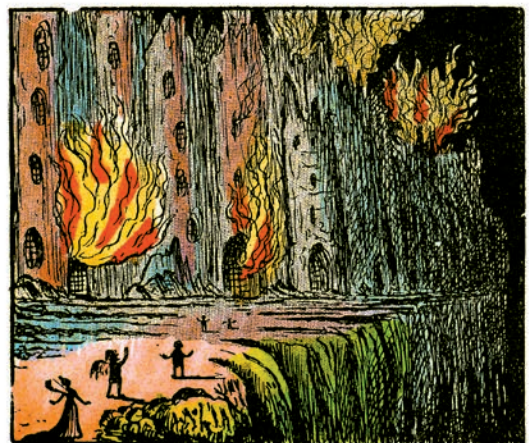
Le pauvre chauffeur eut une sérieuse déconvenue. Croyant apercevoir trois jolies femmes, il voulut s'approcher d'elles. Mais c'étaient les Parques, pourvoyeuses acharnées de ces tristes lieux...



... qu'un cerbère à l'aspect peu engageant, mettait à l'abri des visites importunes. Troisième n'insista pas et fit vivement demi-tour...



... entouré aussitôt par d'affreux monstres de toutes sortes qui le narguaient et se moquaient de lui.



Quoique épouvantés par tout ce qu'ils voyaient, la curiosité poussa cependant nos amis jusqu'à la sinistre demeure du roi de cette planète maudite.

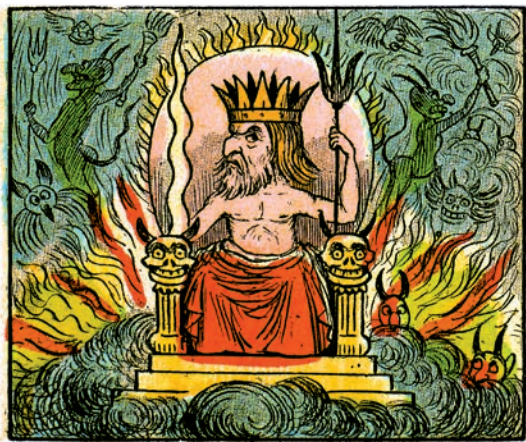


Des flammes, toujours des flammes s'échappaient avec une odeur âcre et pénétrante.

S'étant approchés des grilles, ils crurent...



... périr d'épouvante à la vue des figures de cauchemar qui s'offrirent à leurs yeux et dont aucune description ne pourrait reproduire l'horreur.



Quittant aussitôt ce triste spectacle, ils allaient enfin apercevoir le maître de ces lieux...



... quand les Furies, qui faisaient sentinelle autour des portes du sinistre palais, les firent reculer d'épouvante.



Hélas ! un spectacle aussi triste les attendait par ailleurs. Ils aperçurent plusieurs des grands criminels historiques : Néron, qui semblait fuir l'incendie de Rome, se figurant conduire son char aux fougueux coursiers...



... Brutus, l'assassin de César, qui tenait encore à la main l'instrument de son crime...



...Attila, chevauchant un rocher qu'il prenait pour le cheval qui l'avait conduit à la tête de ses hordes barbares, semant la terreur et la destruction sur ses pas...



...Ravallac, poursuivant le carrosse de Henri IV...



... Cromwell, le tyran de l'Angleterre, dont la pensée ne pouvait se détacher de sa principale victime, Charles Ier, toujours présente à ses yeux...



... Caïn, le premier criminel, fuyant continuellement devant le remords.



Bientôt apparut à leurs yeux une femme, Athalie, dont le sombre visage reflétait le continuel souvenir d'un songe effrayant.



À la vue de cette femme, reine comme elle et malheureuse, la bonne Arielle voulut lui dire quelques paroles de consolation.



Mais prise d'une fureur jalouse devant cette jeune et jolie reine, la mégère leva sur elle un poignard homicide.



Heureusement, Theodolitus, dont la sollicitude veillait sans cesse sur sa chère Arielle, accourut à ses cris, et nécoutant que son courage, se jeta sur Athalie et la désarma.



Cette dernière aventure décida nos amis à quitter au plus vite l'odieuse planète où tout n'était que crime et souffrance, et, s'étant orientés dans le ciel...



... ils prirent leur élan dans la direction de la terre. Ils voltigeaient gaiement, heureux de s'éloigner de ces lieux sinistres. Déjà Theodolitus croyait apercevoir de sa lorgnette sa terre bien-aimée...



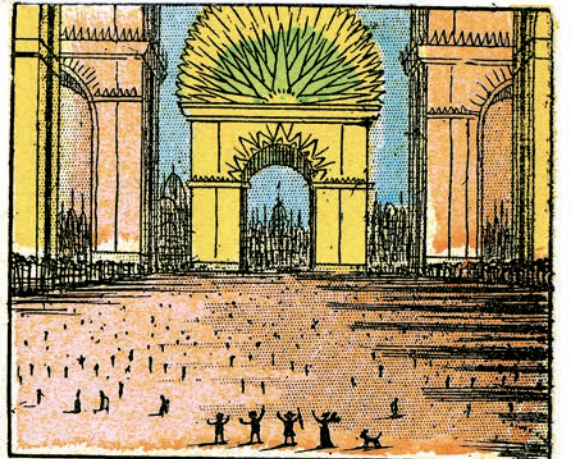
... grosse comme un grain de millet, lorsque tout à coup une pluie d'aérolithes, venant sans doute de la planète maudite, s'abattit sur nos malheureux amis.



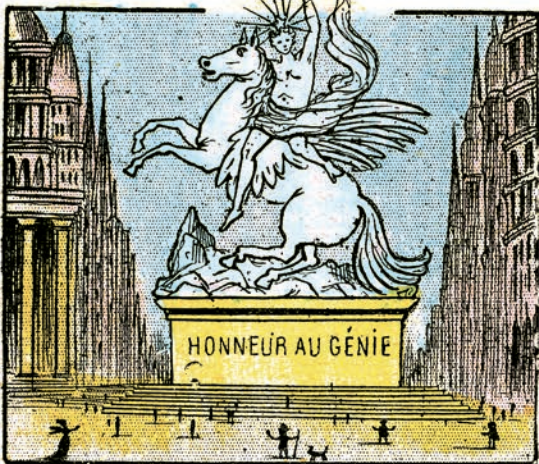
Sous cette pluie d'aérolithes, nos voyageurs ne battant plus que d'une aile, tombèrent sur une autre planète où ils arrivèrent un peu brusquement. Theodolitus faillit même s'embrocher sur un paratonnerre.



Le monde sur lequel ils se trouvaient offrait un contraste complet avec l'effroyable séjour qu'ils venaient de quitter. Une nature splendide, calme et riante, des monuments grandioses où l'art s'alliait à la richesse, tout y était beau.



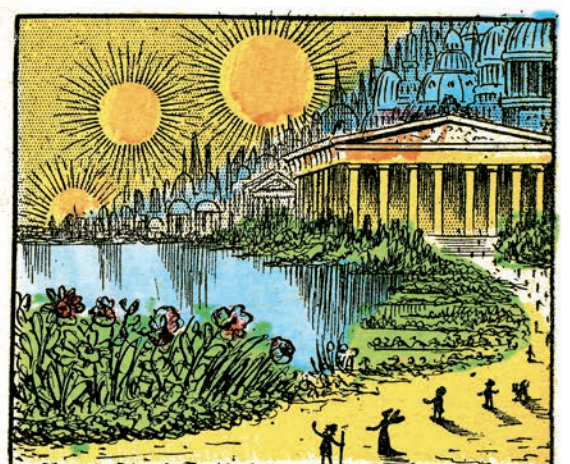
Des avenues entières d'ares de triomphe étonnèrent nos amis.



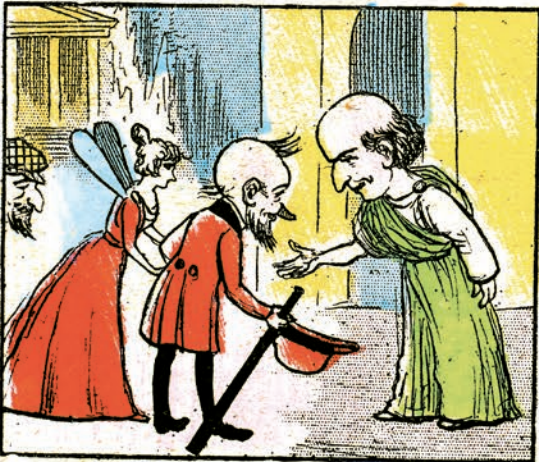
Une statue colossale s'élevait à la gloire du génie. Tout concordait pour intriguer les Terriens qui se demandaient curieusement où ils pouvaient bien être.



D'autant plus que les costumes des habitants représentaient toutes les époques et tous les pays.



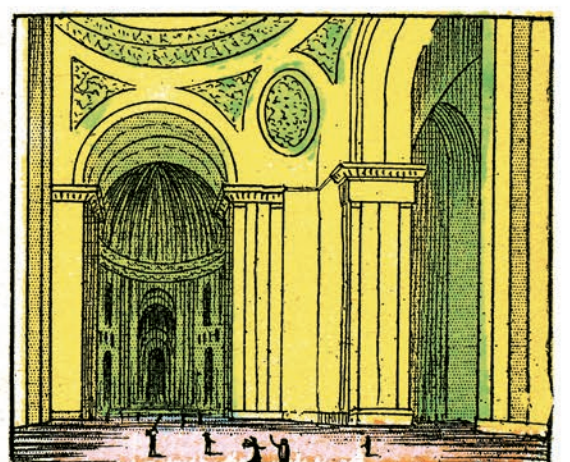
Comme plusieurs soleils éclairaient ce monde bienheureux, Theodolitus se perdait de plus en plus en conjectures sur cette planète qu'il n'avait jamais même soupçonnée dans ses travaux à l'Observatoire.



À un moment donné, nos amis se trouvèrent face à face avec un antique vieillard qui, se présentant lui-même, leur apprit qu'il se nommait Caton, qu'il avait habité Rome autrefois, il y a de cela un peu plus de 2.000 ans...



... et que le monde où ils se trouvaient était le séjour des grands hommes de la Terre, après leur mort ! Quel changement pour nos voyageurs après les tristes lieux qu'ils venaient de quitter.



Caton s'étant aimablement offert pour leur servir de cicérone, ils pénétrèrent dans les plus grandioses monuments...



... visitèrent des parcs et des jardins magnifiques, où tout jouissait d'un calme reposant. Mais Theodolitus ne tarda pas à remarquer que Caton s'occupait beaucoup trop de la reine Arielle et en conçut même de la jalousie.



Caton, heureux, en effet, de guider la jolie reine, leur fit voir quelques-uns des hôtes illustres de la planète des bienheureux. Il leur montra Noé, qui se plaisait toujours sous la treille à déguster le vin nouveau.



César et Vercingétorix, devenus d'excellents amis, faisaient d'interminables parties de bataille. César, aimablement, se laissait battre par Vercingétorix.



Charlemagne et Charles-Quint étaient heureux de se rencontrer pour parler du grand empire qu'ils avaient gouverné.



Seul, Napoléon, toujours triste, du haut d'un rocher, scrutait l'horizon comme pour y découvrir la France.



Le vieil Homère, entouré des Muses, redisait ses beaux vers de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, comme autrefois en Grèce.



Tandis que le Dante ajoutait un chapitre posthume à sa *Divine Comédie*.



C'était au clair des lunes, aussi nombreuses que les soleils, que Corneille composait de nouvelles tragédies.



Victor Hugo, ayant trouvé un secrétaire infatigable dans Mme de Sévigné, écrivait ses mémoires d'outre-tombe.



Le bon La Fontaine faisait la joie des enfants pour lesquels il improvisait chaque jour de nouvelles fables.



Le roi David trouvait des inspirations célestes sur sa lyre pour accompagner les psaumes que chantait Salomon.



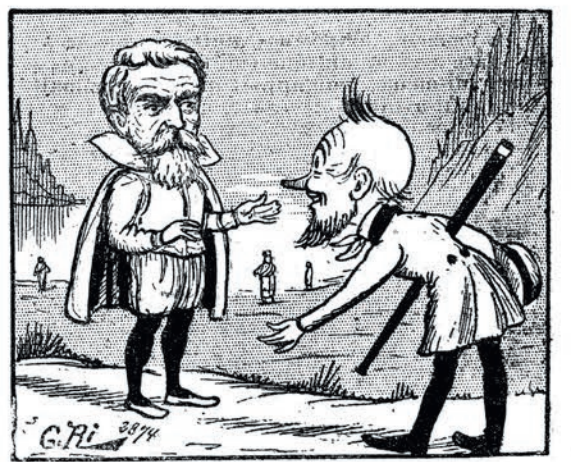
Mozart, enlevé trop jeune à l'admiration des humains, continuait, en ce séjour délicieux, à composer de merveilleuses sonates.



D'interminables discussions d'art s'élevaient entre Raphaël et Rubens. L'un ne rêvait que Madones, au profil suave et d'une grâce infinie ; l'autre n'admettait que les formes rondes ou puissamment musclées.



Et Michel-Ange, de son divin ciseau, travaillait depuis des siècles à une oeuvre gigantesque, qu'il recommençait sans cesse, ne la trouvant jamais assez parfaite.



Tout cela avait vivement intéressé nos amis. Mais quelle ne fut pas la joie de Theodolitus, lorsqu'un jour, au tournant du chemin, il se trouva nez à nez avec Galilée, le célèbre astronome.



À peine Theodolitus avait-il quitté Galilée, qu'il aperçut Papin étudiant avec amour l'ébullition de ses marmites.



Troisix non plus ne perdait pas son temps : il avait d'interminables discussions scientifiques avec Copernic, le célèbre astronome qui démontra le mouvement des planètes.



Malheureusement, ils n'étaient pas toujours du même avis, si bien qu'un jour Lapanne se crut obligé d'intervenir, et on en vint aux mains.



Comme jamais une dispute ne s'était produite dans cette planète bienheureuse, on prit nos amis pour des fous dangereux. On se saisit de leur personne...



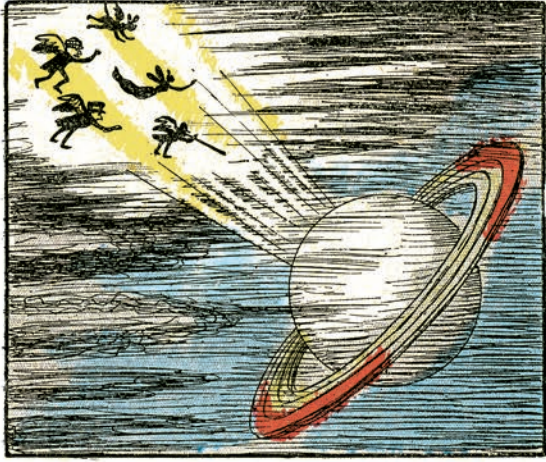
... et ils furent, sous bonne garde, internés dans des sortes d'arènes, car les prisons étaient inconnues.



Ne sachant pas ce qu'on allait faire d'eux, ils préférèrent s'enfuir avant d'attendre qu'on ait statué sur leur sort, et, au petit jour, ils prenaient leur vol, bien décidés à revenir sur terre.



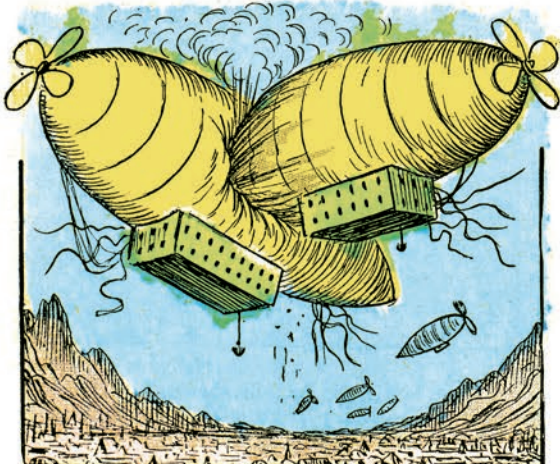
Ils voyageaient depuis de longs jours, se reposant mollement sur les nuages qui les emportaient, lorsque enfin l'astronome aperçut la Terre que tous saluèrent de joyeux vivats.



Mais une bourrasque violente les ayant poussés dans une autre direction, ils se trouvèrent tout à coup dans un intense foyer lumineux que leur envoyait une autre planète, que Theodolitus ne tarda pas à reconnaître, grâce à ses anneaux. C'était Saturne.



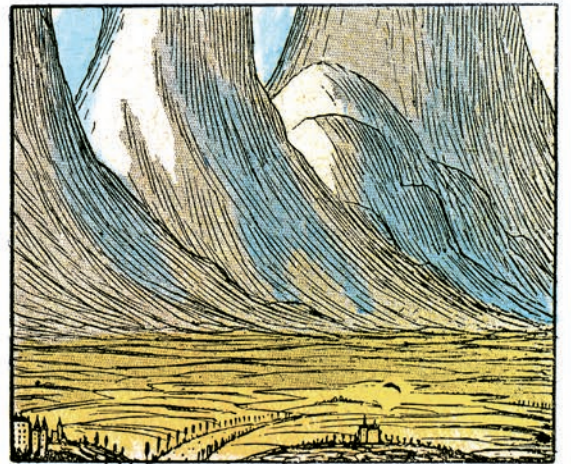
De ce monde où les progrès de la science dépassent de beaucoup les nôtres, on les avait aperçus et on envoya à leur rencontre une mission en ballons dirigeables.



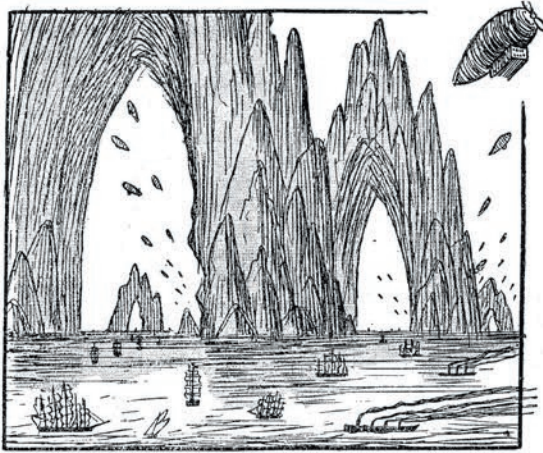
Malheureusement, dans leur hâte de conduire les nouveaux venus, les Saturniens manquèrent de prudence et un léger abordage se produisit, qui, heureusement, n'eut pas de suites fâcheuses.



Quels étonnements de tous genres pour nos voyageurs, dans ce monde où la nature s'était plu à faire tout en grand. Les arbres avaient des proportions tellement gigantesques que des routes carrossables...



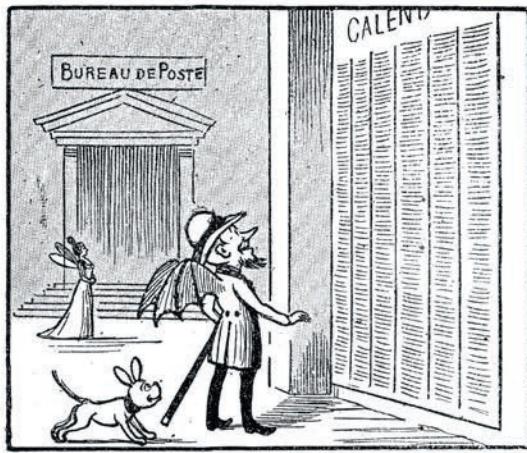
... pouvaient être taillées dans leur tronc. Les montagnes atteignaient de telles hauteurs que les monts Himalaya auraient semblé à côté de toutes petites collines.



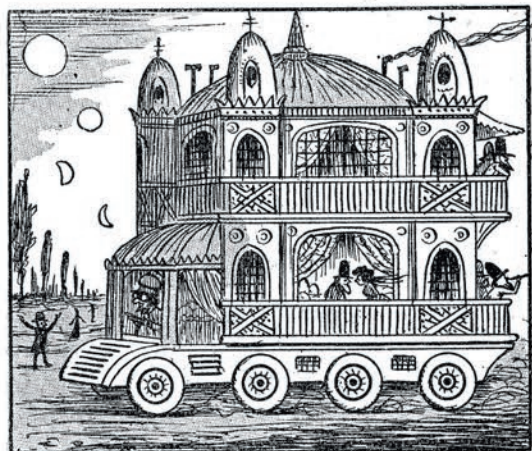
Il y en avait même en pleine mer et de si gigantesques que les plus grands navires, en passant dans leurs échancrures, semblaient être des coques de noix.



Les habitants eux-mêmes étaient colossalement grands et forts. Leur principale occupation était l'étude des sciences, aussi étaient-elles fort avancées dans ce monde...



... arrivé à son complet développement. Il est vrai qu'ils avaient eu le temps de les approfondir, puisque leur année ne comptait pas moins de 25.000 jours.



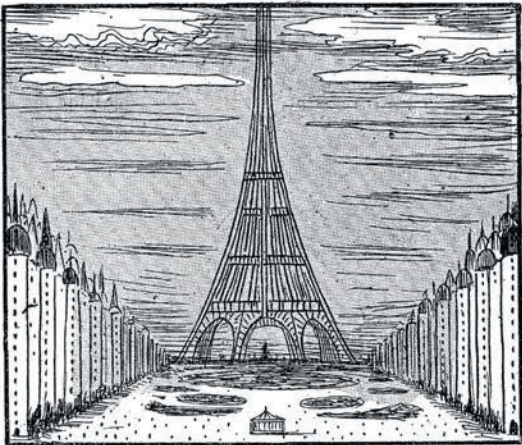
Aussi nos amis, quoique ayant vu bien des choses dans leur céleste voyage, marchaient-ils d'étonnement en admiration devant toutes les inventions des Saturniens. Les automobiles, par exemple, étaient plutôt des villas sur roues.



Dans les habitations de 40 ou 50 étages, chacun avait son petit ascenseur le conduisant directement chez lui.



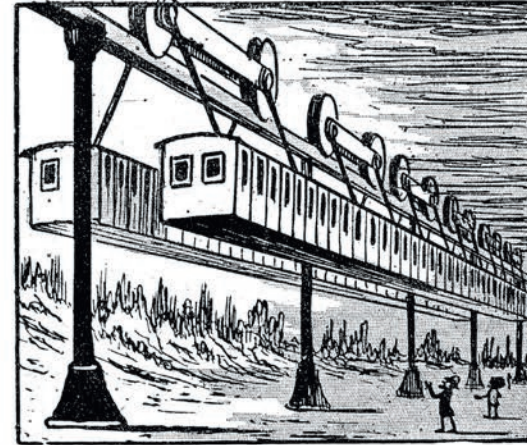
Les machines à écrire étaient si perfectionnées qu'on n'avait besoin que de parler dans un pavillon pour qu'une main automatique écrivît votre discours.



— Et dire que nous faisons nos embarras pour une malheureuse tour Eiffel, pensaient nos voyageurs, lorsqu'on en voit qui ont plus de 1.000 mètres.



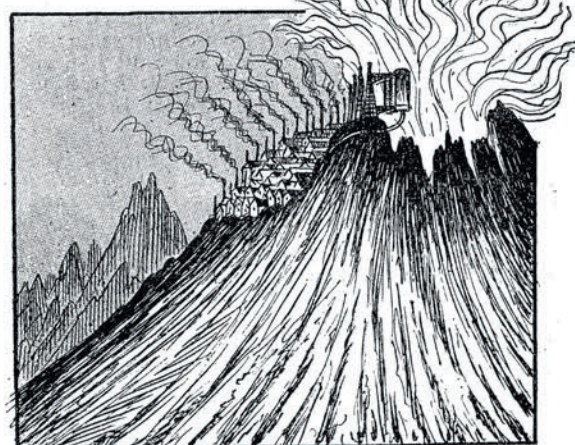
Aucun obstacle n'arrêtait la science des hardis ingénieurs, qui, au lieu de creuser la montagne comme de vulgaires taupes, lançaient d'un jet hardi des ponts métalliques d'un sommet à un autre.



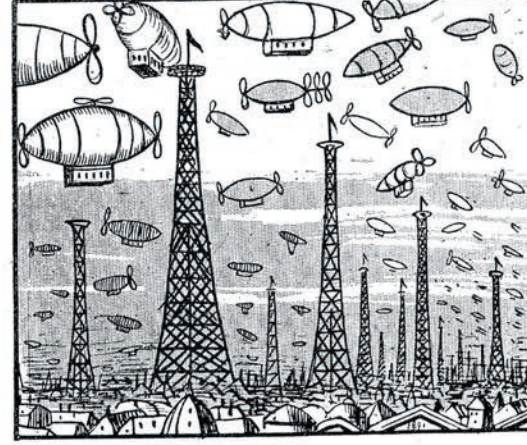
Leurs voies ferrées ne se composaient que d'un seul rail, et leurs trains, mus par l'électricité, faisaient une moyenne de 300 kilomètres à l'heure.



Mais ce qui émerveilla peut-être le plus l'ingénieur Troisième, c'est de voir qu'on avait su capter la chaleur des volcans et, qu'à l'aide de conduites, on la distribuait à domicile, ainsi qu'on fait pour le gaz d'éclairage chez nous.



On utilisait également la formidable température des volcans pour les hauts-fourneaux et les grandes usines métallurgiques. Quant à Lapanne, il restait en extase...



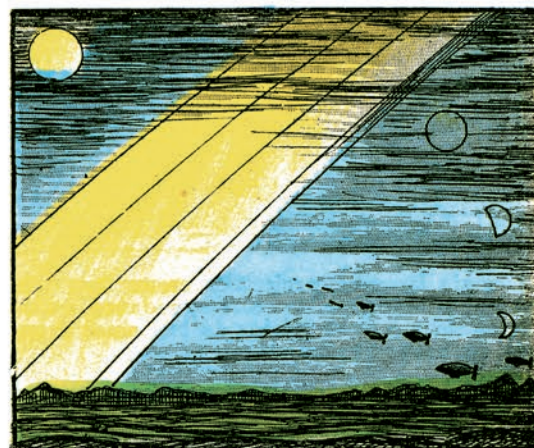
... devant les innombrables ballonbus qui sillonnaient les airs comme les fiacres parcourent nos rues. Des stations aériennes avec ascenseur en rendaient l'usage facile.



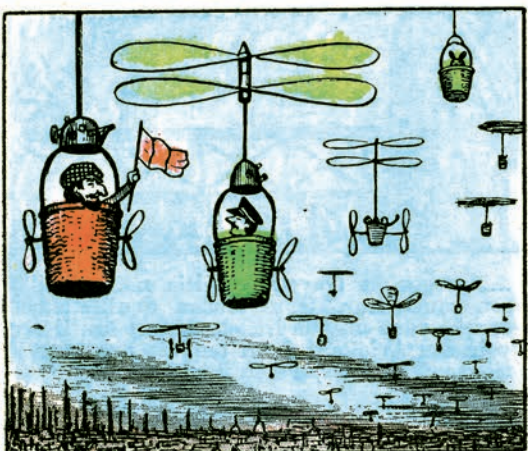
Les nounous elles-mêmes, au lieu de pousser péniblement des petites voitures d'enfants, avaient de coquets dirigeables pour promener les mioches.



Tous ces ballons traversaient même les océans, où il y avait, de place en place, des garages surmontés de phares en cas de mauvais temps.



Un service spécial conduisait les Saturniens en excursions dans les anneaux lumineux qui entourent leur planète. C'était leur promenade favorite.



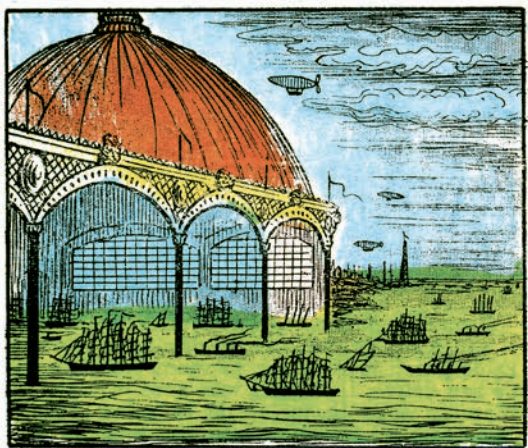
Troisix et Lapanne essayèrent les hélicoptères dont ils furent émerveillés.



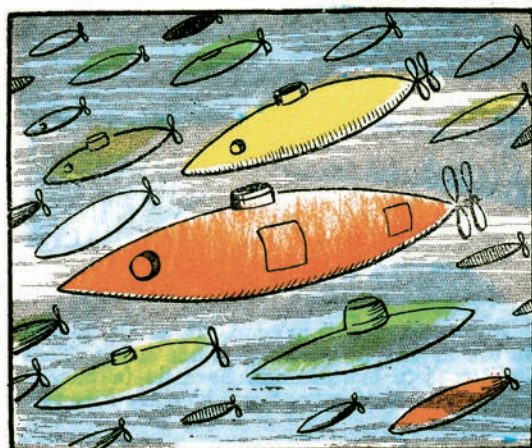
Tandis que nous n'osons même pas jeter un pont sur la Manche, les plus grands océans de Saturne étaient traversés par d'immenses ponts métalliques sillonnés en tous sens par des trains extra-rapides.



Un certain nombre de volcans, dont les cratères avaient été creusés, servaient de phares extrêmement puissants.



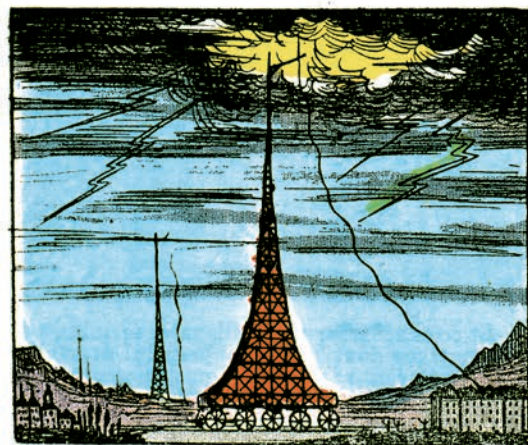
D'immenses bassins couverts pouvaient abriter les plus grands navires.



Que dire encore de la marine des Saturniens, sinon que les sous-marins y étaient tellement perfectionnés que chacun avait le sien, comme nous avons des barques de plaisance, et que les jours de fête on faisait des régates de sous-marins.



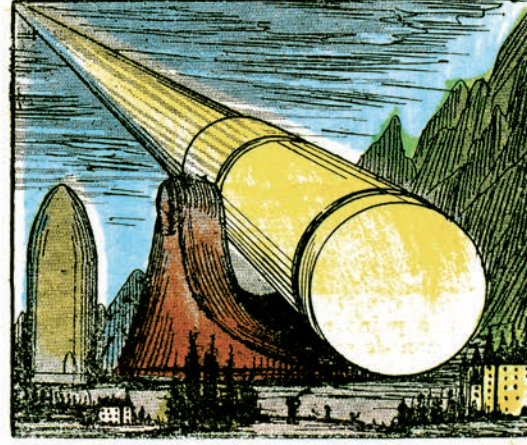
Lorsque le froid sévissait un peu trop, des villes flottantes emportaient leurs habitants sous un climat plus doux et pouvaient toujours fuir l'hiver.



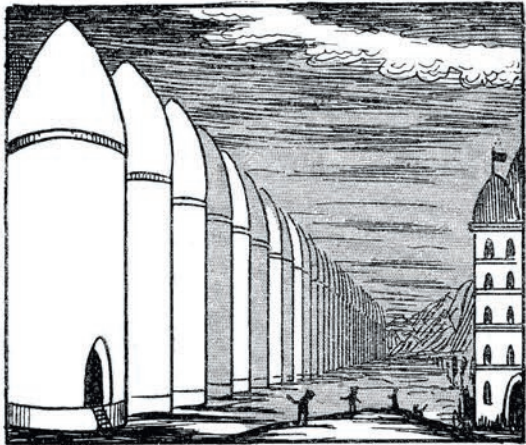
Des appareils perfectionnés leur permettaient de soutirer l'électricité des nuages.



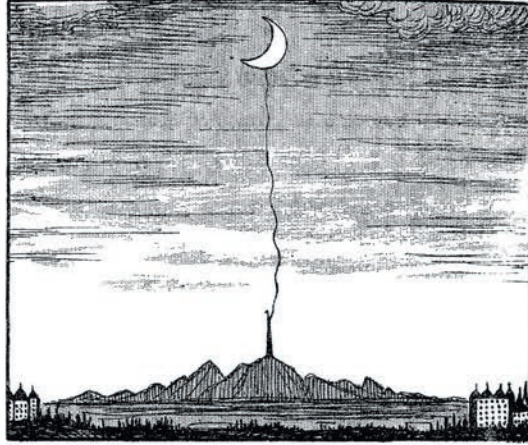
Aussi leurs projecteurs électriques étaient si puissants qu'ils pouvaient correspondre avec leurs satellites les plus éloignés.



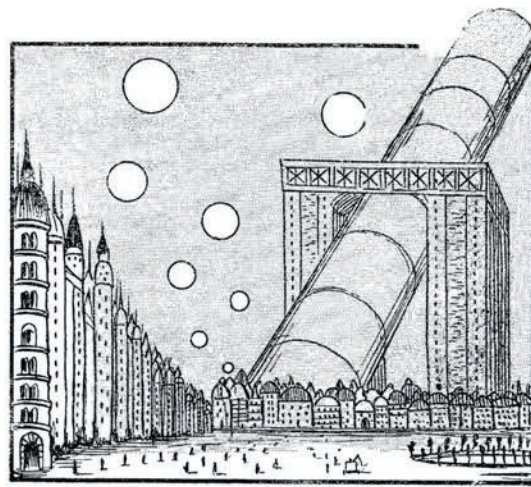
Ils avaient d'énormes canons, mais pas pour la guerre. Leur civilisation était trop avancée pour qu'il soit question chez eux d'un fléau aussi terrible que la guerre...



... mais les gros projectiles creux leur servaient à enfermer la correspondance qu'ils envoyaient à leurs voisins du ciel assez avancés pour leur répondre.



Ils avaient même pu établir un câble électrique les reliant avec leur satellite le plus rapproché.



Pour observer les astres ils possédaient un télescope tellement puissant qu'il leur permettait de distinguer les habitants des autres planètes.



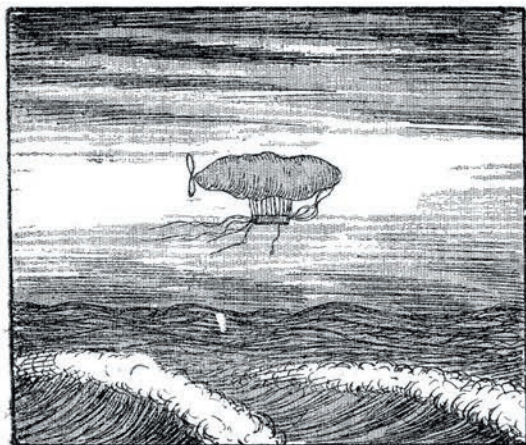
À la vue de cet appareil, Theodolitus, pris de dépit, brisa en mille morceaux son cher télescope. Malgré cette blessure d'amour-propre, il se plaisait beaucoup dans cette planète, et notre savant songeait à y épouser Arielle.



Mais, pour son malheur, les médecins de Saturne, ayant à cœur de s'instruire, voulurent savoir ce qu'il pouvait y avoir dans le ventre de ce petit Terrien, et allaient le lui ouvrir...



... lorsque la frayeur réveilla notre ami de son cauchemar. Il se trouva douillettement couché dans un bon lit, et, devant lui, il crut voir son Arielle qui lui tendait une tasse de tisane. Voici ce qui s'était passé :



Tandis que notre héros était perdu dans son rêve, l'aérostat continuait sa course folle.



Emporté par l'ouragan, il allait bientôt se crever sur la cheminée d'une usine. Theodolitus, jeté brutalement hors de la nacelle, s'était fait, en tombant, une blessure à la tête.



Recueilli par les propriétaires de l'usine, il avait été soigné avec un dévouement admirable par leur fille, que, pendant tout le cours de son délire, il croyait voir avec lui dans les planètes sous la forme de la reine Arielle.



Aussi, à peine rétabli, voulut-il lui offrir l'expression de son amour et de sa reconnaissance. Voyant qu'elle l'accueillait favorablement...



... il sollicita sa main que la mère fut heureuse d'accorder à un aussi grand savant.

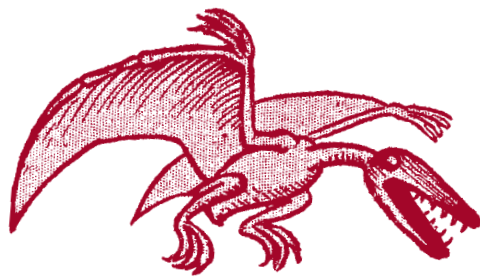


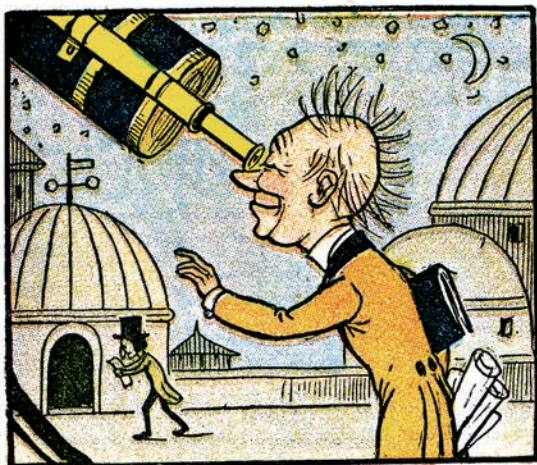
Et ce cauchemar merveilleux se termina par un mariage dont le réel bonheur lui fit oublier son rêve céleste. Ne vaut-il pas mieux trouver sur terre cette chose rare qu'est le bonheur, que de découvrir au ciel une étoile de plus ?

LE SAVANT DIPLODOCUS

À TRAVERS LES SIÈCLES

Ce récit a été initialement publié
dans la revue Les Belles Images,
en onze épisodes de deux pages,
du numéro **432** du **25** juillet **1912**
au numéro **442** du **3** octobre **1912**.

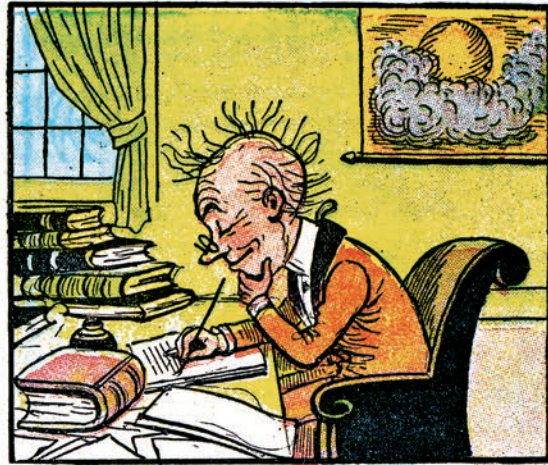




M. Diplodocus, astronome, géologue, zoologiste, paléontologue, etc., etc., est un homme de science on peut dire unique. Vieux garçon invétéré, il ne se plaît que dans ses calculs...



... Plus ils sont ardus, plus il y trouve de charmes. Les millions de lieues s'ajoutent aux trillions et ce n'est pour lui que le commencement de l'espace. Son tableau se couvre de chiffres qui le comblent de joie.



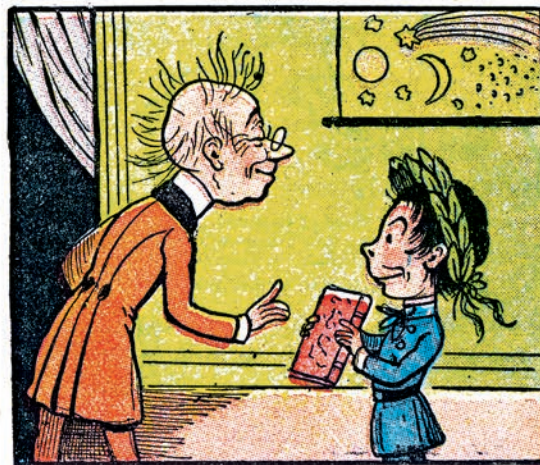
De plus, il a en tête le projet d'un ouvrage immense sur les origines du monde, voilà bien longtemps qu'il y pense et il se décide à en commencer les premiers chapitres.



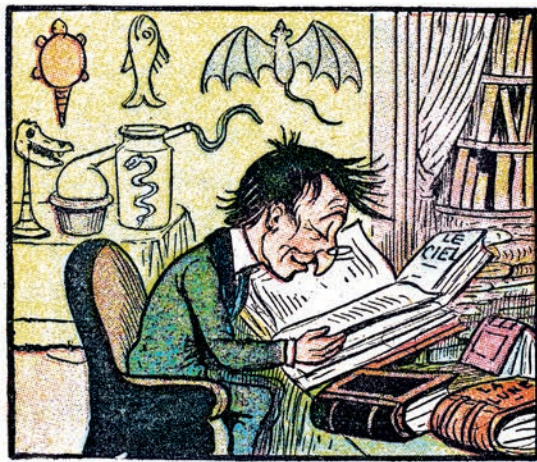
On conçoit aisément que les femmes pour cet illustre savant sont une quantité négligeable, des êtres insignifiants avec des cervelles d'oiseaux, incapables de rien comprendre à la science et toujours occupées à se poudrer et à se pomponner.



Pourtant sa sœur Ursule se désolait un peu de le voir vieillir dans le célibat. — Songe, lui dit-elle, que tu léguerais à tes enfants un nom que tu rendras illustre, et tu serais un si bon père!



— Il me suffit d'être un bon oncle, et je crois que ton fils n'a pas à se plaindre de moi, lui répond Diplodocus. Ce brave petit Frédéric, qui vient d'avoir le premier prix d'histoire naturelle, nous en ferons un savant.



Mais toute chose ici-bas a son côté amer, même la science, et pour notre savant, c'est son rival M. Marsupiaux qui, comme lui, fait un ouvrage sur les origines du monde et comme lui est candidat à la direction de l'observatoire.



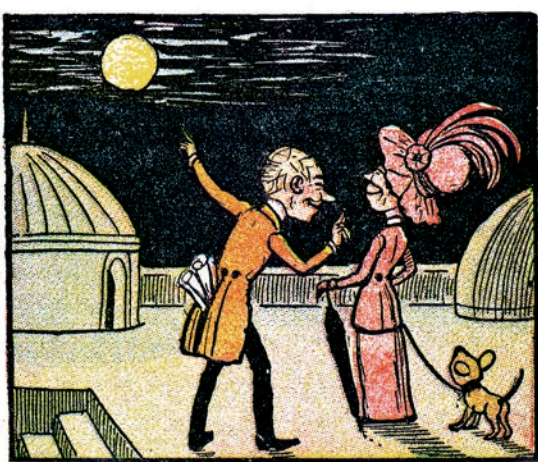
De plus, Marsupiaux est un de ces arrivistes enragés qui ne reculent devant rien et passent leur temps dans les antichambres des ministres afin de s'y ménager des protections. Il est donc fort à craindre pour l'honnête et désintéressé Diplodocus.



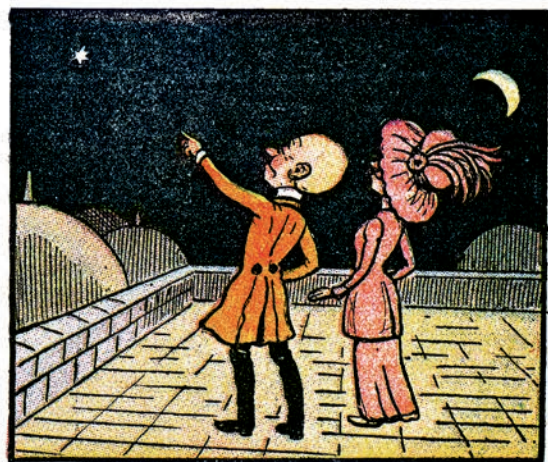
Au moment où notre savant travaille sans relâche, un événement en apparence insignifiant vient bouleverser sa vie. Sa sœur Ursule lui présente un jour une de ses amies, Mlle Sophie Basbleu, vieille fille qui pose à la femme de science.



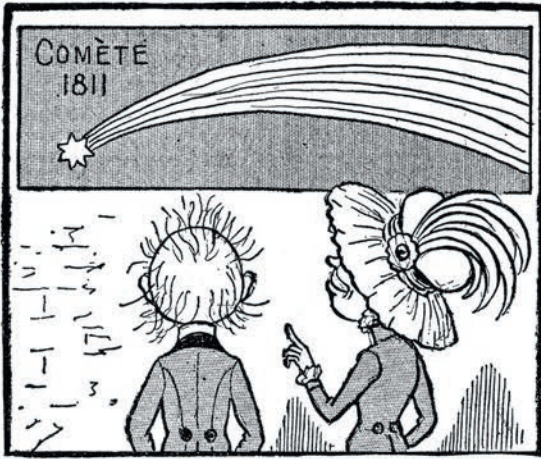
Diplodocus se trouve flatté de cette visite. Aussi se montre-t-il très prodigue d'explications scientifiques : — La vitesse de la terre sur son orbite est de 29.460 mètres par seconde, vous entendez bien par seconde ! Et dire que nous faisons cela dans notre fauteuil sans nous en douter un seul instant, sans une secousse !



— C'est pas comme sur l'Ouest-Etat," répond Sophie. Puis c'est l'exposé de ses théories sur la lune, cette pâle Phébé dont la lumière jette une si douce clarté sur nos nuits et nous invite à la rêverie. Jamais Diplodocus ne s'est senti comme ce soir-là, une âme de poète ! Sophie trouve que la lune est trop pâle et qu'un peu de fard ne lui ferait pas de mal.



— Quant à Mars, tel que vous le voyez, il est cause d'une polémique des plus graves entre moi et mon collègue Marsupiaux qui prétend que la distance de la terre à cette planète est de : 76.000.000 de kilomètres, tandis que moi je n'en trouve que 75.000.050 !



La comète de 1811 intéresse beaucoup Mlle Sophie qui ne peut en croire ses oreilles, lorsqu'elle apprend qu'elle avait **180.000.000** de kilomètres de longueur et une vitesse de **72.000** mètres par seconde. Et quelle chevelure ! Du coin de l'œil, Sophie la compare à celle de Diplodocus.



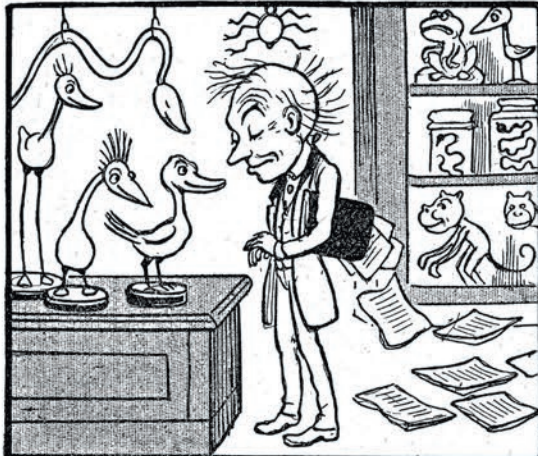
Mlle Basbleu et l'astronome passent des soirées délicieuses à contempler les étoiles, à essayer de percer le mystère de celles qui se voient à peine, étant cent quatre-vingt millions de fois plus éloignées de la terre que le soleil.



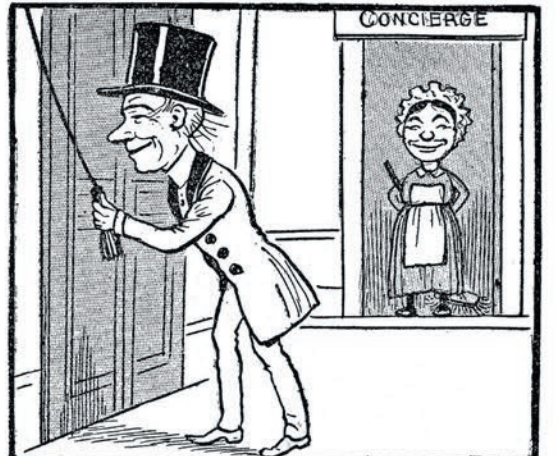
Sophie, qui n'a pas compris grand'chose aux explications qui lui ont été données, mais qui est ahurie de tant de chiffres, commence à trouver Diplodocus un savant réellement extraordinaire ; il s'aureole pour elle du prestige de la science.



Elle ne lui ménage pas ses compliments et pour la première fois notre savant doit reconnaître que les femmes, quand elles s'intéressent aux sciences, ne sont pas aussi insignifiantes qu'il les jugeait jusqu'alors et que lorsqu'à cela elle joignent un physique enchanteur, elles sont bien près d'être irrésistibles.



Le soir de ce même jour, Diplodocus est pensif, distrait, au point qu'il sème un peu partout les précieuses feuilles de son ouvrage sur les origines de notre monde.



Deux jours après, réflexions faites, il se décide à aller trouver sa sœur Ursule, afin qu'elle demande pour lui la main de Mlle Sophie.



Le cœur battant d'émotion, il reçoit la réponse. Mais, ô désespoir ! c'est un refus. Mlle Sophie ne veut pas d'un homme aussi savant soit-il, mais dont le nom est presque inconnu et surtout qui n'a pas de fortune.



Diplodocus essaie bien de réagir par un travail acharné, mais toujours cette pensée désolante le harcèle et il voit l'image de Mlle Sophie partout, dans la Lune comme dans Mars et Vénus !



Finalement, notre savant tombe malade. Le docteur, effrayé de cette fièvre intense qui le dévore, ordonne une médication énergique, au moins vingt cinq médicaments.



Diplodocus, dans son désir de guérir et surtout d'oublier, mélange tant de drogues ensemble, qu'à peine avalées...



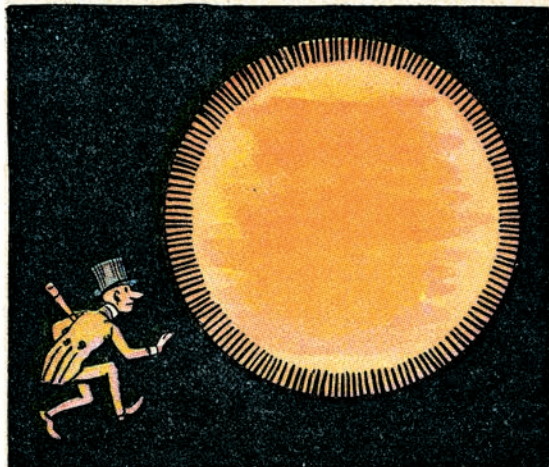
... il s'aperçoit avec ivresse qu'il a la clairvoyance du passé, une sorte de vision rétrospective sans limite. Quelle aubaine, pour ce savant au cerveau torturé par les mystères de ce passé perdu dans les siècles des siècles.



Voilà que, par un simple effort de sa pensée concentrée, Diplodocus se trouve tout à coup transporté à l'époque de nos origines les plus lointaines, au temps fabuleusement éloigné où notre planète n'était qu'en formation.



Diplodocus aperçoit la terre tout à fait au début de sa formation, un astre entièrement gazeux, incandescent, brillant comme le soleil : c'est le début de l'époque primitive. Le savant, comme vous le pensez, ouvre de grands yeux.



Puis cette incommensurable masse gazeuse diminue de volume peu à peu, en se refroidissant avec le temps, et passe à l'état liquide ; c'est une énorme masse en fusion. Diplodocus a excessivement chaud et regrette beaucoup de n'avoir pas ses lunettes noires.



Heureusement que cette masse incandescente, se refroidissant de plus en plus, est entourée bientôt de nuées, de vapeurs épaisses. Diplodocus trouve ce spectacle fort intéressant, mais cela ne lui fait pas oublier Mlle Sophie à laquelle il pense toujours.



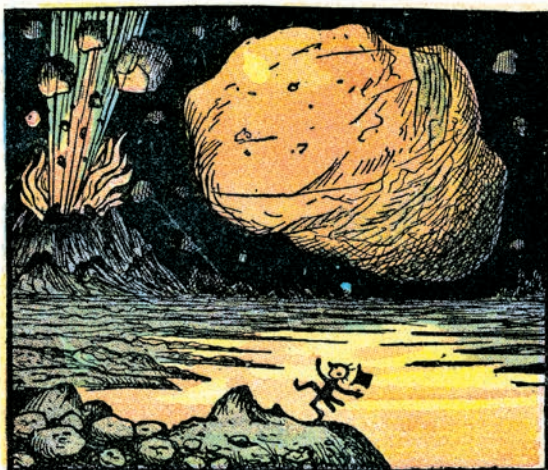
Ce globe en ignition commence à se solidifier légèrement par endroits, tandis que d'autres parties sont encore en fusion ou à l'état gazeux. À tout cela viennent se mêler les éclairs et le tonnerre, si bien qu'il s'opère entre toutes ces matières un combat terrible : c'est l'épouvantable chaos.



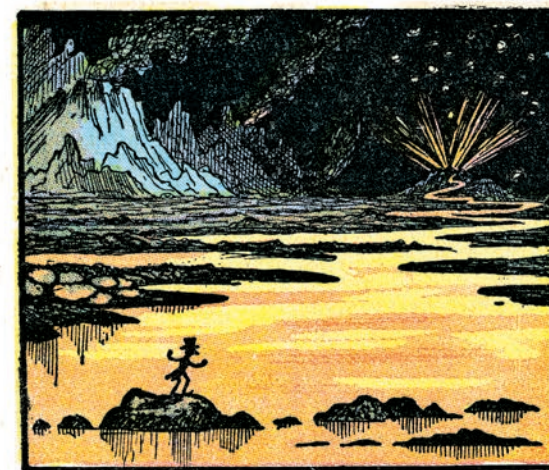
Il fallait un Diplodocus pour oser peindre ces sublimes horreurs, ces premières et mystérieuses convulsions du globe. Quelles planches remarquables pour son livre des origines du monde ! L'espace ni le temps n'existent pour Diplodocus. Ce qu'il vient de voir en quelques heures...



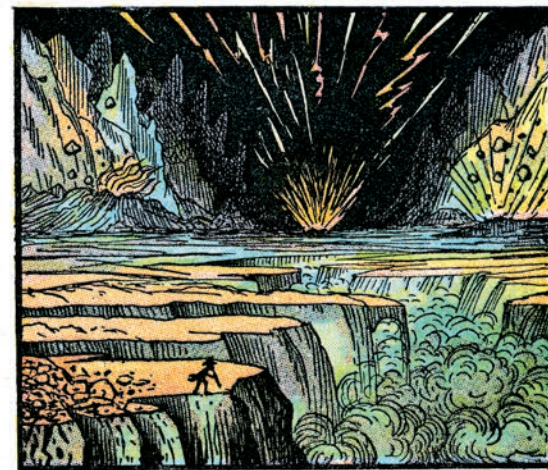
... a demandé des milliers de siècles. Enfin il voit, sur notre boule, se former une couche solide, encore très mince, tandis que l'intérieur est en feu. Et en maints endroits, l'écorce terrestre ne pouvant résister à la poussée des flammes, de nombreux volcans apparaissent...



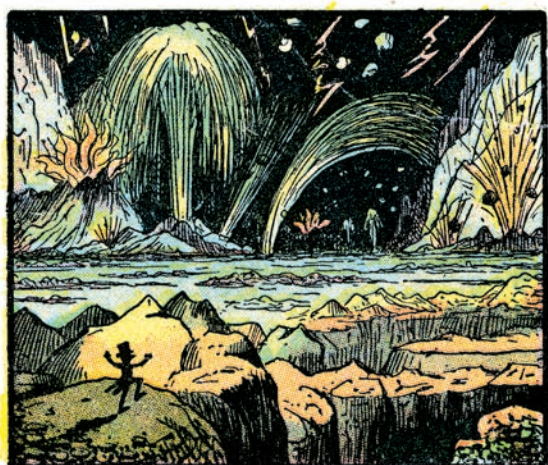
... projetant dans l'espace d'énormes blocs de granit et de matières incandescentes. Diplodocus éprouve à cette vue de violentes émotions. Il est tellement absorbé dans la contemplation de ce spectacle grandiose...



... qu'il ne s'aperçoit pas qu'une grande coulée de lave vient l'entourer. Diplodocus a encore une fois très chaud. Puis des tremblements de terre, des craquements sinistres : la croûte terrestre se fend, s'entrouvre, et des métaux en fusion...



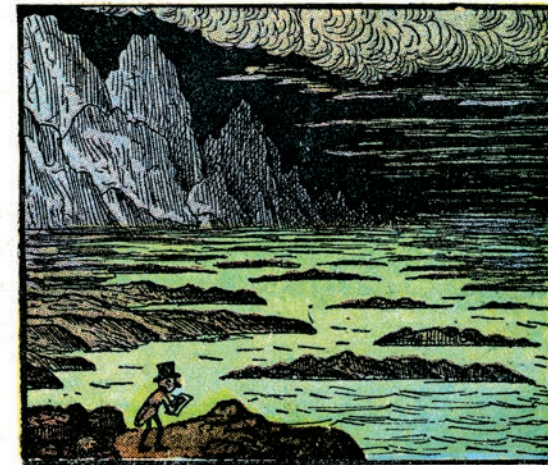
... se précipitent et forment d'énormes filons précieux qui exciteront plus tard la convoitise des hommes. Quel malheur de ne pouvoir en prendre quelques lingots, puisque Mlle Sophie veut un homme riche ! Seulement c'est un peu trop chaud.



Son attention est ensuite attirée par de gigantesques geysers qui surgissent du sol, puissants jets d'eau bouillante, laissant bien loin derrière eux les grandes eaux de Versailles. Mais l'écorce terrestre n'est pas encore bien consistante...



... elle ondule, craque, se soulève, des îlots surgissent, d'autres disparaissent, ce sont de continus grondements, épouvantables et sinistres. Les nuées, les vapeurs épaisses, n'ont pu encore être pénétrées par les rayons du soleil, les ténèbres règnent partout...



... pas un seul réverbère, pas la moindre petite lanterne ; aussi, Diplodocus est-il gêné pour prendre des notes en vue de son fameux ouvrage. Rien ne l'arrête cependant, mais ces ténèbres lui donnent des idées noires, et puis il est vraiment trop seul.



Le globe se refroidissant toujours, les vapeurs qui l'entourent se condensent et des torrents d'eau tombent sur la croûte terrestre encore chaude, pour se transformer de nouveau en vapeur et retomber encore en pluie. Et pas un seul marchand de parapluies !



Si bien qu'à un moment, la terre est entièrement couverte d'eau, c'est un océan immense dont la vaporisation provoque un énorme dégagement d'électricité. Il en résulte des roulements de tonnerre d'un fracas épouvantable, tandis que les nues sont sillonnées de myriades d'éclairs.



Le globe se forme de plus en plus, les eaux diminuent et Diplodocus voit apparaître et croit distinguer des continents. Combien de siècles se sont passés ? Diplodocus ne saurait le dire, et puis cela lui est indifférent !



Un beau matin, ô surprise agréable, les vapeurs épaisses ont en partie disparu, il fait jour, le soleil peut percer la nue et fait son apparition sur la terre pour la première fois. Cet événement est considérable, la chaleur du soleil va donner la vie et bientôt apparaîtront des plantes et des animaux : c'est l'époque de transition. La terre sort des ténèbres.



Dans sa joie de voir le soleil, Diplodocus a besoin de s'épancher, il pense si intensément à sa sœur et à son neveu, qu'à sa grande joie il les voit apparaître tous deux lui tendant les bras. Ursule, qui est herborisatrice, s'intéressera à la venue des plantes, tandis que Frédéric, son fils, premier prix d'histoire naturelle, sera heureux d'assister à l'apparition du premier animal.



Diplodocus et sa sœur Ursule sont fort heureux de se retrouver. Notre savant a déjà bien des choses à raconter sur tout ce qu'il a vu, mais à vrai dire la conversation roule surtout sur Mlle Sophie à laquelle il s'intéresse toujours trop, hélas !



Malheureusement, la croûte terrestre n'est pas encore bien solide, et en recevant de bonnes nouvelles de Sophie, Diplodocus, ayant un peu trop tréigné de joie, fait apparaître un volcan, qui coupe court à l'entretien...



... puis un immense geyser qui lave la tête de notre pauvre amoureux transi et semble lui jeter un froid.



Mais l'herborisatrice Ursule est fort désappointée ; elle a beau scruter l'horizon et chercher en tous sens, il n'existe pas encore sur toute la terre un seul brin d'herbe. Pas le plus petit animal non plus pour Frédéric, pas même une puce.



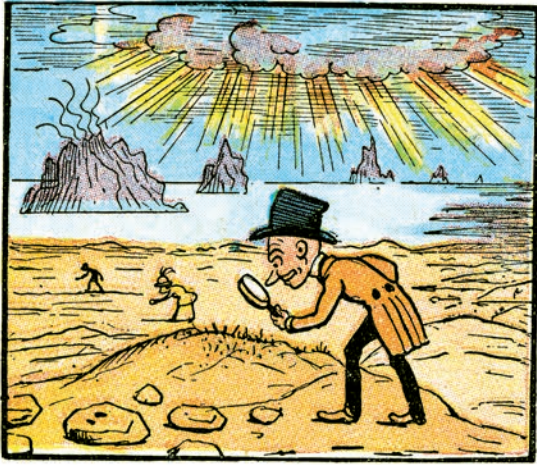
Enfin, ô joie ! ô bonheur ! Ursule découvre un brin d'herbe, c'est le premier de la création. La végétation, sous les rayons du soleil, va commencer à se développer.



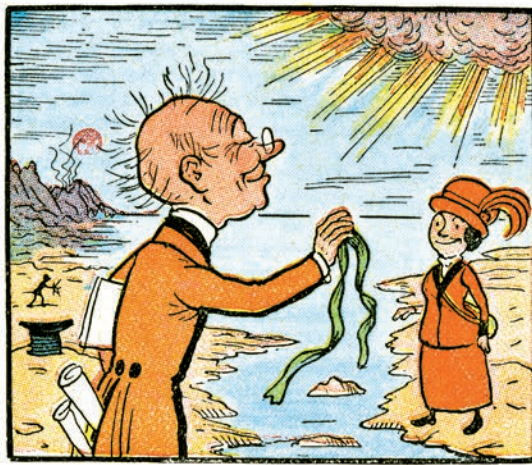
Diplodocus est radieux. — Nous le ferons encadrer, dit-il. Ce premier brin d'herbe a une portée immense, incalculable. Des vallées verdoyantes, des plantes gigantesques, des arbres énormes, des forêts immenses suivront bientôt.



Les événements se succèdent vite dans l'esprit de Diplodocus, quelques milliers d'années de plus ou de moins ne sont rien pour lui. Quant à Frédéric, il vient de découvrir le premier être vivant de la création : un mollusque.



" — Décidément nous sommes bien à l'époque de transition, se dit Diplodocus. Les nuées, les vapeurs disparaissent de plus en plus, le soleil peut maintenant les traverser et prend de la force. " Aussi, tout radieux, il découvre de jolies et très intéressantes jeunes pousses, mais encore fort menues !



Au bord de la mer, il trouve une algue qu'il fait admirer, malgré sa simplicité, à sa sœur, comme une des premières plantes du monde. Ursule est ravie de pouvoir collectionner ces premières plantes, collection qui sera unique au monde.



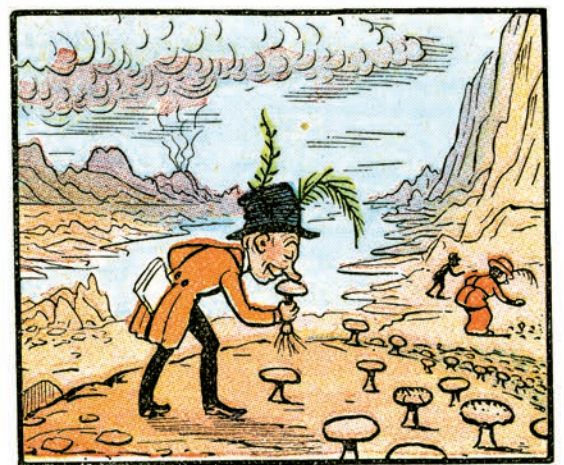
Encouragés par ces spécimens, Diplodocus, sa sœur et son neveu se mettent ardemment à la recherche de nouvelles trouvailles. Ursule est assez heureuse pour découvrir de toutes petites fougères...



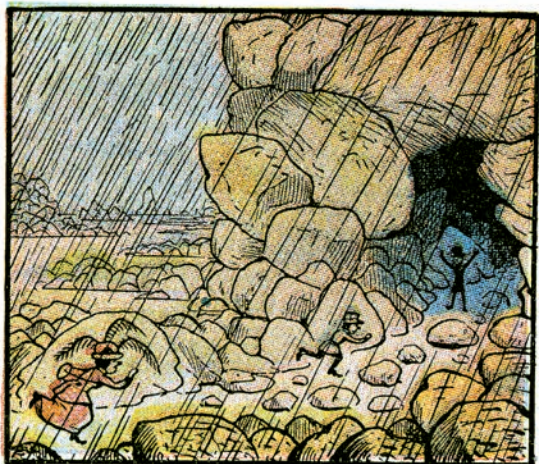
... puis de plus grandes ! Le règne végétal apparaît définitivement. Aussi en profite-t-elle pour donner des notions de botanique à Frédéric. " — Ces fougères, dit-elle, sont des cryptogames, qui ne vivent que peu de temps. " Frédéric prend un air intéressant et très intéressé !



" — Voici une algue, mais elle est bien supérieure à celle que mon frère a trouvée l'autre fois, plus jolie, plus compliquée dans sa forme. " La nature se perfectionne de jour en jour.



Puis les champignons font leur apparition. Et à mesure que la nature avance et se complète, Diplodocus sent ses besoins grandir. Ces champignons le tentent, il les aime beaucoup et voudrait s'en régaler, mais ne peut les manger tout crus.



Il en est là de ses réflexions quand une pluie torrentielle s'abat sur nos amis qui se mettent à la recherche d'un abri. Une cavité sous des roches chaotiques leur servira désormais d'habitation.



Diplodocus ayant découvert de la terre à poterie, ils se mettent à fabriquer des pots et autres ustensiles de première nécessité.



Et, dans une anfractuosité de rochers, au flanc d'un volcan d'où s'échappe une chaleur intense, ils font cuire leurs productions.



Ce qui permet à notre savant de se régaler de champignons de premier choix, fins et savoureux, qu'il fait sauter et cuire à point à la flamme du volcan voisin.



Non loin de là, Ursule trouve une cascade d'eau très chaude qui lui est bien utile pour les besoins du ménage, maintenant qu'ils ont tout ce qu'il leur faut.



Diplodocus, privé d'allumettes depuis des siècles, a l'heureuse inspiration d'allumer une bonne pipe au volcan. Seulement, ça sent un peu le soufre.



Les jours suivants ils reprennent leurs recherches. Frédéric pousse une exclamation : " Oh ! mon oncle, une asperge, on dirait Mlle Sophie ! "



Cette plaisanterie de mauvais goût ne plaît pas du tout à notre ami Diplodocus. Aussi punit-il son neveu, qui doit rester le nez tourné contre le rocher pendant de longues heures.



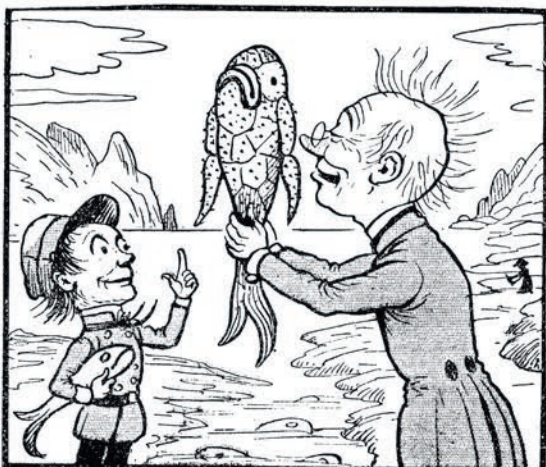
Mais la punition est abrégée parce que le savant trouve de nouvelles espèces de mollusques qu'il veut présenter à Frédéric. " — Qu'est-ce qu'il vaut mieux être, mon oncle ? Un mollusque ou un cancre ? — Vaut mieux être un bon élève, monsieur mon neveu. "



Ah ! voilà maintenant les polypiers qui se forment, produits par un amoncellement de tout petits animaux et dont le corail est un des plus curieux.



Les poissons aussi font bientôt leur apparition. Mais la croûte terrestre, encore peu épaisse, n'est pas tout à fait refroidie partout. Aussi, dans certains endroits, la mer est bouillante, de sorte que Frédéric, au comble de la joie, trouve des poissons tout cuits.



Parmi ces premiers poissons il y en a de très bizarres. Diplodocus en saisit un pourvu d'une sorte de cuirasse très dure. " — Alors, mon oncle, c'est un cuirassier ? " dit le bambin toujours prêt à rire.



Des herbes variées apparaissent un peu partout maintenant, formant des prairies à perte de vue. Il n'existe pas encore un seul arbre. Un silence complet règne, pas un seul cri d'animal ne se fait entendre. Ces immensités silencieuses plongent le savant dans une profonde méditation.



De la méditation au sommeil il n'y a qu'un pas, et, fatigué par ses notes et son travail acharné, Diplodocus s'endort et aperçoit dans un beau rêve bleu sa chère Sophie.



Mais ce doux rêve se change soudain en un affreux cauchemar : il voit un beau jeune homme faisant une déclaration très empressée à Mlle Basbleu.



Ursule, s'étant aperçue de la mélancolie de son frère, devine bien que c'est l'absence de Sophie qui en est la cause et lui conseille de la faire venir. Elle voudrait, dit-elle, l'avoir près d'elle pour causer robes et chapeaux, et faire son bridge.



Cette idée répond si bien au secret désir du savant que, sans se faire autrement prier, il concentre si intensément sa pensée sur son désir ardent de revoir sa chère Sophie...



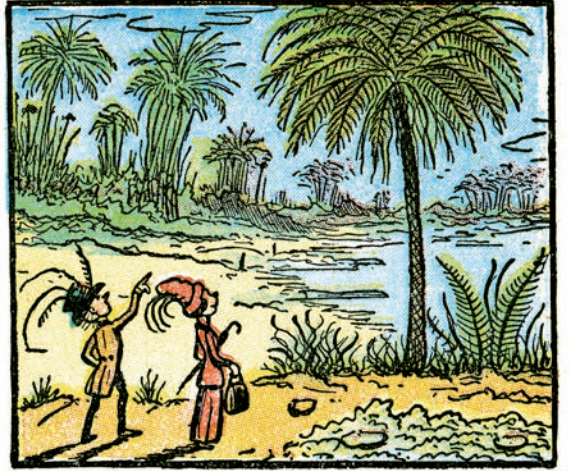
... qu'immédiatement il la voit apparaître devant lui, toute souriante, avec son parapluie et son sac de voyage, comme si elle venait simplement de faire une petite excursion.



Quelle joie pour notre savant que la présence tant désirée de sa chère Sophie. Il va donc pouvoir parler science, avec celle qu'il aime, car si Sophie a refusé de l'épouser, elle ne se désintéresse pas pour cela de ses travaux.



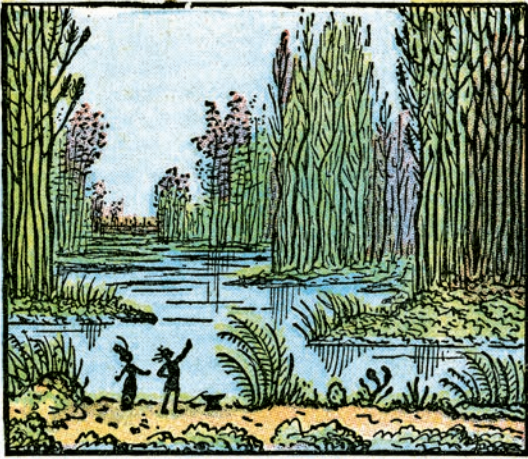
Aussi est-ce avec force détails qu'il lui raconte tout ce qu'il a vu depuis le commencement du monde auquel il a assisté ; renseignements qui formeront des chapitres sensationnels dans son ouvrage.



Ensuite, sans perdre de temps, ils explorent ensemble ces contrées nouvelles pour Sophie, qui arrive justement au bon moment. — La végétation a fait des progrès, lui dit son guide, depuis le commencement de l'époque de transition.



" Nous avons eu d'abord un brin d'herbe et maintenant nous avons de petits arbres, des fougères arborescentes, des lepidodendrons, arbres au feuillage minuscule comme des cheveux...



... d'énormes lycopodes, nombreux et variés, atteignant jusqu'à trente et trente-cinq mètres de hauteur."



Le temps, qui n'existe pas pour nos amis, passe rapidement. Bientôt ils voient apparaître de véritables arbres aux essences différentes, aux troncs d'une variété que nous ne connaissons plus.



Les siècles passant, la végétation atteint des proportions gigantesques, les arbres deviennent énormes. L'ouvrage de Diplodocus est rempli de détails intéressants qui en feront un monument unique pour la science.



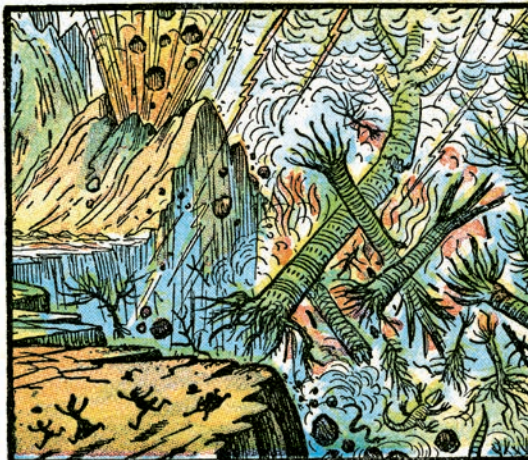
Ce sont maintenant des forêts immenses, qui couvrent d'incommensurables espaces, et où les arbres se touchent presque, tant la chaleur bienfaisante du soleil a un effet miraculeux sur toute cette végétation.



Mais voilà qu'un jour, tandis qu'ils admirent tous le paysage, un épouvantable grondement se fait entendre, plus violent que des roulements de tonnerre. La terre tremble et semble vaciller sous leurs pas, un volcan, vomissant des flammes, émerge tout à coup devant eux.



Des tremblements de terre d'une violence inouïe se font ressentir, comme si la terre tout entière se disloquait, les arbres sont déracinés, arrachés, cassés, brisés, tordus, dans une sorte de convulsion suprême.



Puis des craquements sinistres, et d'immenses crevasses s'entr'ouvrent de toutes parts, engloutissant des forêts entières qui deviendront pour nous ces gisements de charbon que nous exploitons à présent. Quel chapitre palpitant que ces événements tragiques, pour l'ouvrage de Diplodocus.



Des quantités d'animaux sont aussi engloutis dans ces immenses crevasses. Et, de nos jours, ces espèces ayant entièrement disparu de notre globe, les carcasses fossiles retrouvées par nos savants leur servent à reconstituer ces animaux tels qu'ils ont existé à ces époques lointaines et préhistoriques.



Ces cataclysmes présagent la fin de la période de transition. La terre bouleversée, refermée, a encore sa croûte, chaude comme une brioche qui sort du four, et c'est avec difficulté que nos amis y posent leurs pieds.



Pendant un certain temps ils sont même obligés de les préserver, sans quoi ils s'exposeraient à être affreusement brûlés.



Le calme revenu, Diplodocus recommence ses recherches de plus belle. Voilà qu'un beau jour il se trouve devant un banc d'huîtres. C'est une double aubaine, et pour le naturaliste et pour le gourmet.



Et c'est maintenant par milliers que les différentes espèces de mollusques se trouvent sous les yeux du savant et de sa compagne. La vie animale a progressé en même temps que la vie végétale.



Bientôt, aux mollusques succèdent les crustacés. Le premier cancre fait son entrée dans le monde, et rappelle à Frédéric son temps de lycée, alors qu'on ne l'appelait jamais autrement ; c'est quand même un doux souvenir !



Et le temps marche toujours, pour nos touristes d'un nouveau genre, avec une rapidité vertigineuse. Voilà maintenant que les reptiles font leur apparition, bien modestement encore, il est vrai, sous la forme d'un tout petit serpent. Il n'en effraie pas moins Sophie, qui en verra pourtant bien d'autres.



Qu'aurait-elle donc fait à la place de Diplodocus, qui plus tard se trouve presque nez à nez avec un archegosaurus peu sympathique, qui ne paraît même pas le distraire de ses études.



Tous ces dangers courus en commun, ces belles découvertes faites ensemble, attendrissent le cœur de Sophie qui se montre de plus en plus aimable pour le savant.



Celui-ci voudrait pouvoir lui faire quelque présent, mais il ne peut même pas lui offrir un bouquet de fleurs, il n'en existe pas encore une seule sur terre, et elle doit se contenter d'une gerbe de verdure.



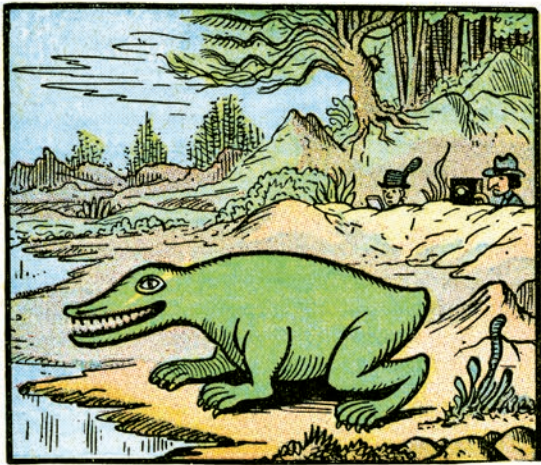
Diplodocus, encouragé par le changement d'attitude de Sophie, risque pour la seconde fois de parler de son projet de mariage, et à sa grande joie, la vieille fille paraît tout à fait consentante et le mariage est presque décidé.



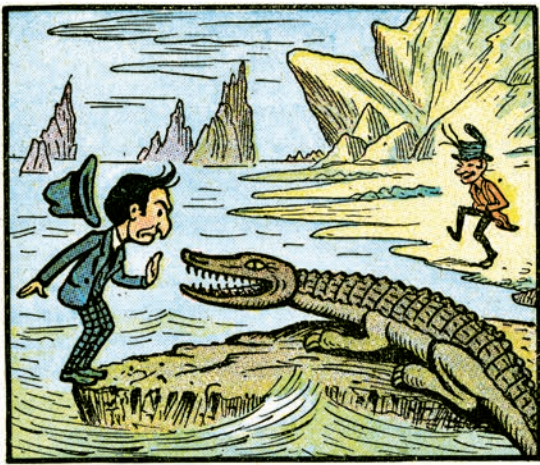
Aussi notre savant est-il très heureux, comme il n'est pas possible de l'être. Il n'y a plus rien de triste ici-bas, la nuit elle-même lui semble lumineuse, et les paysages les plus sombres lui apparaissent tout en rose.



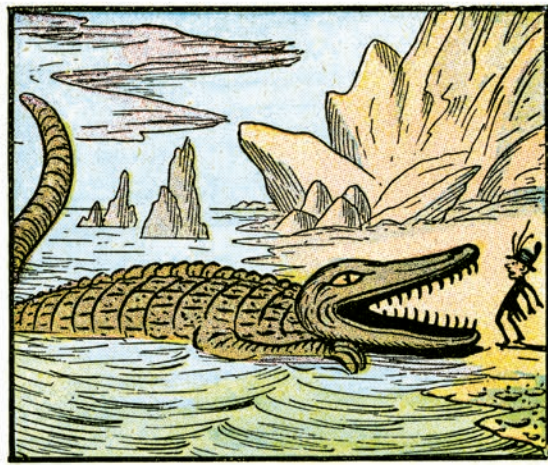
Mais que la joie humaine est donc de courte durée ! Alors que, bien certain de posséder seul le secret des origines du monde, Diplodocus se laisse aller à tout son bonheur, que voit-il tout à coup devant lui ? Un photographe en train de prendre un cliché !!!



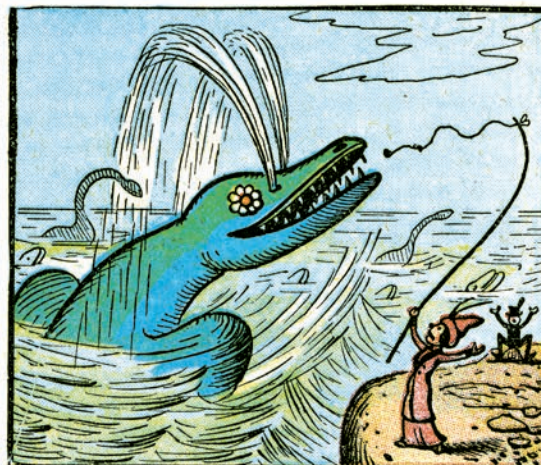
Quelle n'est pas la stupéfaction de Diplodocus lorsque, dans le photographe aperçu si inopinément, il reconnaît son rival Marsupiaux ? Tous deux cependant, faisant contre fortune bon cœur, se réunissent pour continuer leurs recherches. La première bête qu'ils aperçoivent ensemble est un labyrinthon, batracien gigantesque de la famille...



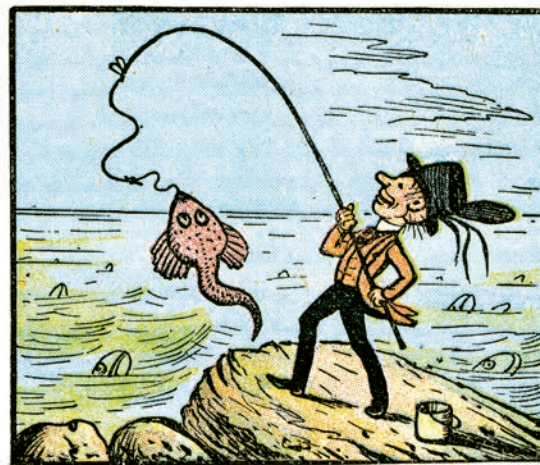
... des grenouilles. Cette grenouille-là n'avait pas eu d'effort à faire pour devenir aussi grosse qu'un bœuf. Marsupiaux, encore peu habitué à ces animaux monstrueux et gigantesques qu'il n'a pas, comme Diplodocus, vus arriver petit à petit, n'est pas très brave à la vue d'un énorme crocodile marin. Ce qui excite l'hilarité de son rival, qui se tord de rire.



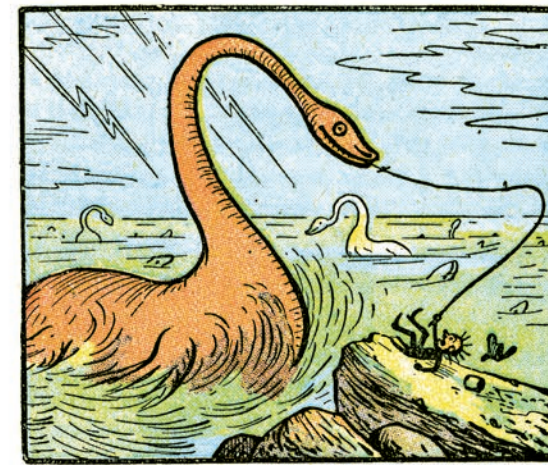
Hilarité de courte durée, car, pendant qu'il s'esclaffe aux dépens de Marsupiaux, il ne s'aperçoit pas qu'un autre crocodile, plus énorme encore, ouvre devant lui une gueule monstrueuse et pas rassurante du tout.



Depuis l'arrivée de Marsupiaux, nous sommes à l'époque secondaire, époque des reptiles gigantesques. Sophie, qui prend volontiers un innocent plaisir à la pêche à la ligne, voit tout à coup surgir un ichtyosaure, dont l'œil seul est aussi...



... gros que la tête de la pêcheuse, et qui, s'il se précipitait sur elle, n'en ferait qu'une bouchée. Diplodocus, toujours porté sur sa bouche, est bien heureux en retirant de l'eau une raie, poisson qu'il adore au beurre noir. Mais voilà...



... qu'au moment où il l'amène à lui, un plésiosaure, un des animaux les plus curieux de cette époque, happe la raie. Il aurait avalé la ligne et le savant, renversé de terreur...



... si sa sœur Ursule, femme crâne et d'un courage à toute épreuve, ne fût venue à son secours avec la seule arme qu'elle possédât, son parapluie. La bête, en fureur, en avale le manche et se trouve, par ce fait, la tête...



... encapuchonnée. N'y voyant plus rien, le plésiosaure rage, fait des bonds insensés, soulevant des montagnes d'eau et poussant des sifflements effrayants. Toutes ces péripéties n'empêchent pas Diplodocus de réfléchir...



... aux inconvénients de la présence de Marsupiaux. Sa seule consolation est de se dire que celui-ci n'a pas assisté aux transformations de l'époque primitive et de celle de transition et que lui seul possède des documents sur ces époques.



Qu'aurait-il pensé s'il avait su que chaque nuit le traître s'introduisait dans sa demeure, lui chipait adroitement ses notes et documents...



... qu'il s'empressait de copier à la clarté d'un volcan, et remettait ensuite soigneusement en place pour que son rival ne s'aperçoive de rien ?



Les deux savants rivaux poursuivent leurs recherches. Chaque jour, c'est à celui qui suivra de plus près la trace d'un animal afin de découvrir une espèce nouvelle.



C'est ainsi qu'ils constatent ensemble l'apparition du ptérodactyle, animal des plus singuliers, sorte de chauve-souris avec un bec armé de dents nombreuses et pointues. Ce reptile plane plutôt qu'il ne vole.



Il s'élance d'un rocher élevé et arrive en planant sur sa proie, ses ailes ne servant guère qu'à le soutenir. Sophie faillit même un jour être victime de ce premier aéroplane.



Frédéric ne s'ennuie pas non plus au milieu de ces animaux bizarres et fantastiques. Il a découvert les ammonites, mollusques dont la coquille très légère leur sert de nacelle. C'est par quantités qu'il en voit voguer ainsi sur l'eau.



Ursule, qui ne pouvait se consoler de la perte de son parapluie, a un beau matin la surprise de le retrouver. Le plésiosaure qui le lui avait emporté est venu échouer mort sur la grève. Cela permet à la fois à la vieille dame de rentrer dans son bien et à son frère d'étudier l'animal de très près.



Quant à Diplodocus, il commence à redouter sérieusement la concurrence de Marsupiaux qui, plus jeune et par conséquent plus agile que lui, profite de cet avantage. C'est ainsi qu'il grimpe sur les cimes les plus élevées pour prendre des clichés.



Il a même, le misérable, un cinématographe avec lequel il photographie différents phénomènes, entre autres l'éruption d'un volcan.



Avec cela, il se complait à faire admirer ses clichés à son rival, éprouvant un malin plaisir à répéter que seul son ouvrage sera illustré de photographies.



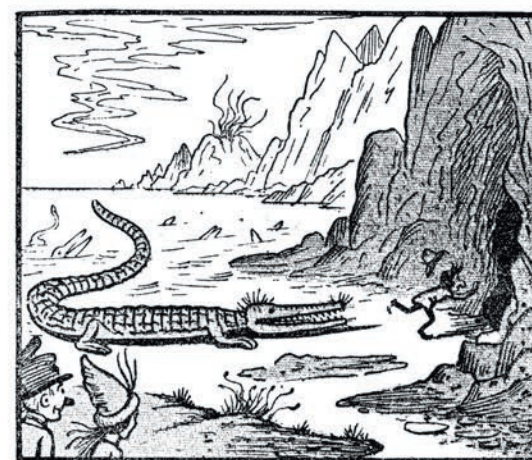
Diplodocus sent la moutarde lui monter au nez. Il riposte qu'en revanche lui seul possède des documents sur les périodes primitive et de transition, ce qui fait hausser les épaules à l'indélicat Marsupiaux. De ce jour, les deux concurrents se haïssent.



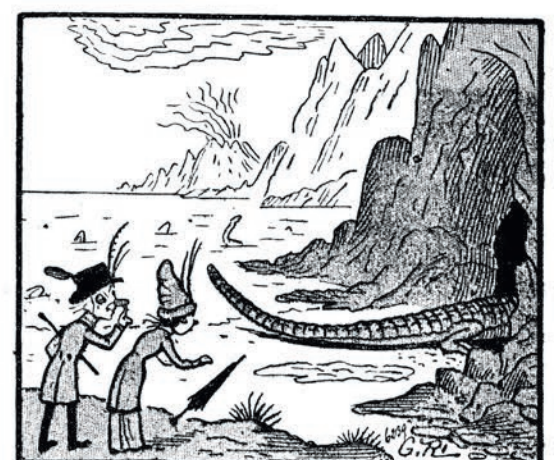
D'autant plus que notre ami, depuis l'arrivée de ce rival abhorré, a remarqué une certaine froideur dans l'attitude de sa chère Sophie, qui semble plutôt le fuir...



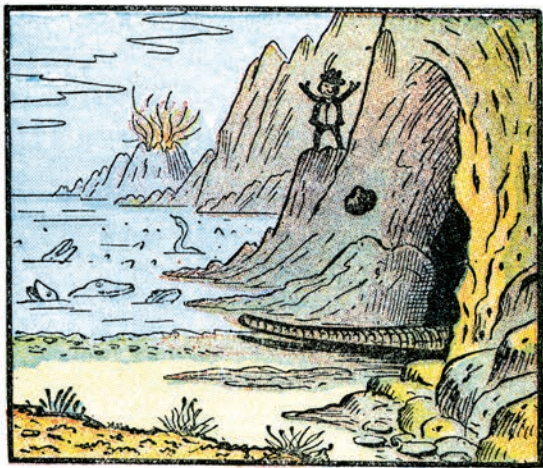
... tandis qu'elle comble de sourires gracieux ce Marsupiaux qui a pour elle toutes les prévenances. Notre savant le voue aux cinq cent mille diables. Il ne savait pas faire un souhait qui dût se réaliser de sitôt.



En effet, le lendemain, alors qu'il allait le retrouver au bord de la mer avec Sophie, ils voient un téléosaure, de dix mètres de long et possédant une gueule de taille à engloutir un bœuf, non seulement poursuivre Marsupiaux...



... mais encore s'introduire à sa suite dans une grotte où il va infailliblement le dévorer. Sophie pousse un cri qui ne laisse au pauvre Diplodocus aucune illusion sur ses sentiments. Heureusement qu'il va être débarrassé de ce rival qui lui prend à la fois son œuvre et le cœur de sa fiancée.



Mais Marsupiaux, quoique poursuivi dans la grotte par le monstre, ne devait pas de sitôt laisser le champ libre à son rival. La grotte ayant deux issues, il put se sauver et même jeter de grosses pierres à son ennemi qui retourna tout bêtement dans la profondeur des mers. Diplodocus, une fois le premier...



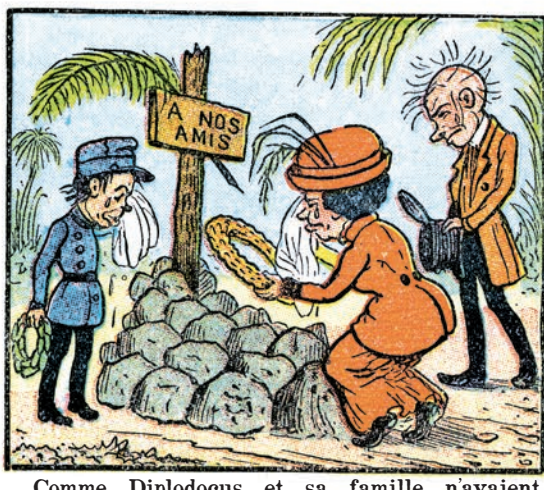
... mouvement de jalousie passé, se porta même au secours de Marsupiaux, accompagné de sa sœur et de son neveu, tous trois armés de branches d'arbre. Mais c'est en vain qu'ils explorèrent la grotte. Il devint évident pour eux que l'affreux monstre avait dévoré Marsupiaux et s'était enfui.



Pendant ce temps, la malheureuse Sophie, perdant complètement la tête, s'était mise à courir pendant des heures tout droit devant elle. Brisée de fatigue elle tomba endormie au pied d'un arbre. Mais il n'était pas prudent de s'endormir ainsi car...



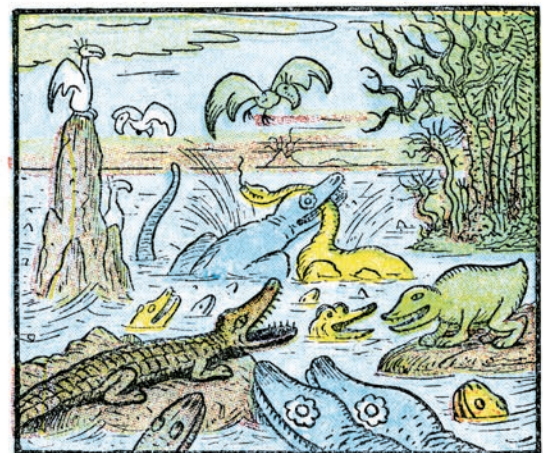
... un énorme hyléosaure s'avança si près, si près, qu'il la frôla de son immense gueule. Horreur ! Elle embrassa le monstre, rêvant justement que Marsupiaux lui donnait le baiser des fiançailles. Mais trouvant sa barbe un peu dure, elle se réveilla en sursaut !



Comme Diplodocus et sa famille n'avaient trouvé dans la grotte aucune trace de Marsupiaux et que, d'autre part, Sophie s'était enfuie comme une folle, ils crurent qu'elle avait attenté à ses jours, et les croyant morts tous deux, ils leur élevèrent un petit monument commémoratif.



Ils s'en allaient tristement après cette cérémonie, lorsque tout à coup, Diplodocus pousse un cri. Que voit-il devant lui ? Marsupiaux et Sophie qui s'étaient rencontrés et qui devisaient tranquillement !



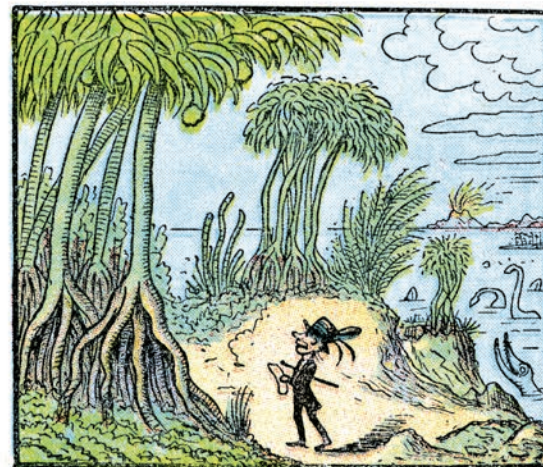
Pendant cette époque secondaire, les animaux énormes, et particulièrement les reptiles gigantesques, se multiplient de plus en plus, se livrant d'épouvantables combats pour se disputer la terre et les mers.



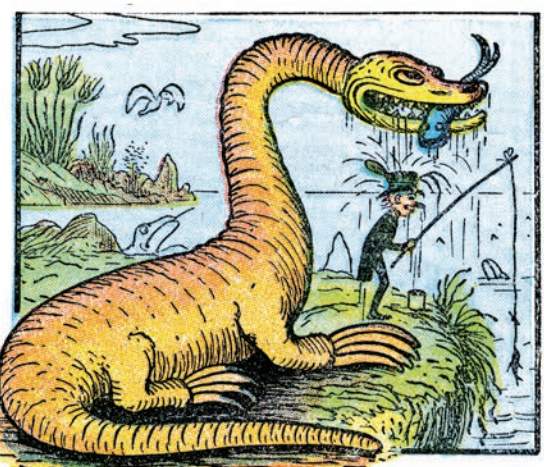
Combats dont l'horreur est encore accentuée lorsqu'ils sont accompagnés de sursauts et bouleversements de la terre, de la lueur sinistre des volcans, des éclairs et des sifflements aigus de tous ces reptiles.



Mais il n'y a pas que les espèces animales qui se multiplient. La flore devient de plus en plus merveilleuse, les palmiers apparaissent, ressemblant beaucoup à ceux de nos tropiques, des pins, des sapins.



Puis des arbres curieux aux racines aériennes que Frédéric a surnommés les arbres à pattes. Tout cela fait d'intéressants chapitres pour l'ouvrage de Diplodocus, qui travaille beaucoup, tout en sachant se réserver quelques loisirs pour son...



... délassément favori, la pêche à la ligne, qui l'absorbe et le rend si distrait, qu'un jour, alors qu'un plésiosaure bave sur sa tête, il s'imagina qu'il pleut. De grands changements se font sur la croûte terrestre.



D'immenses lacs salés se sont desséchés, laissant de grandes quantités de sel, et qui deviendront plus tard les mines de sel gemme que nous exploitons aujourd'hui.



C'est au tour des insectes de faire leur apparition. Un beau matin, Diplodocus voit, presque sur son nez, une superbe libellule, tandis qu'un papillon, le prenant sans doute pour une fleur nouvellement éclos, se pose sur son chapeau. Il se sent même piqué : c'est une abeille qui lui annonce sa présence à sa façon.



Que de changements depuis le jour où notre savant avait aperçu pour la première fois des coraux et des éponges ! Ces derniers, par leur amoncellement, ont formé des récifs, qui seront plus tard cause de la perte de grands navires.



Ces récifs sont souvent couverts de moules succulentes dont la prévoyante Ursule fait ample provision toutes les fois qu'elle en découvre.



Frédéric est décidément le plus heureux : plus de lycée, plus de devoirs ni de leçons et une foule de distractions inédites qu'il n'avait jamais rêvées.



Marsupiaux et Sophie font un peu bande à part et trouvent parfois des animaux bizarres, tels que le ramphorhynchus, cousin germain du ptérodactyle, qui comme lui a des sortes d'ailes d'aéroplane, ne lui permettant pas de voler, mais seulement de planer. Ce n'est pas un oiseau, ceux-ci n'ont pas encore fait leur apparition.



Marsupiaux s'est bien aperçu du chemin qu'il a fait dans l'esprit de Sophie, et, pour frapper un grand coup, il lui montre son ouvrage tout entier qui comprend plus de documents que celui de Diplodocus, puisqu'il a volé ceux du savant auxquels il a ajouté les siens. Sophie, qui ignore ce larcin, est émerveillée.



Elle redouble de prévenances et d'amabilités pour Marsupiaux auquel elle apporte toutes les découvertes qu'elle peut faire, sans pitié pour le pauvre Diplodocus qui fait bien piteuse mine.



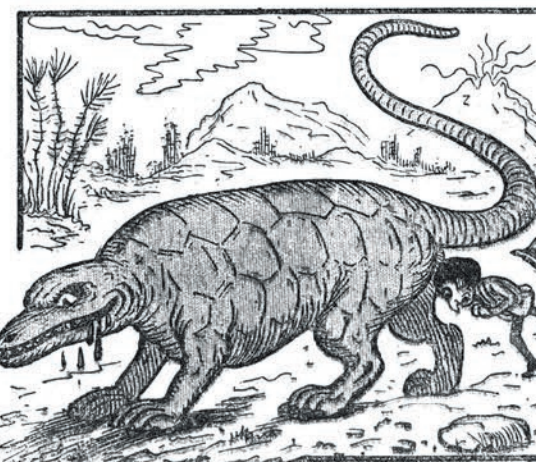
Le sombre désespoir s'empare même de notre ami. S'il n'avait pas tant la science il serait capable d'attenter à ses jours en constatant l'indifférence de Sophie, qui ne quitte pas son rival.



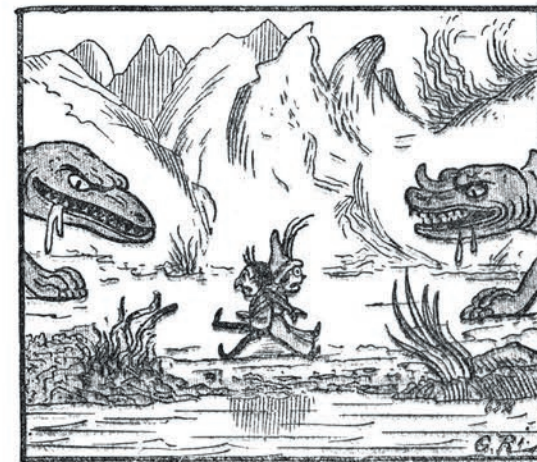
Aujourd'hui Marsupiaux a emmené Sophie au loin pour prendre des clichés. Au détour d'un rocher ils aperçoivent un iguanodon, lézard gigantesque, avec une corne osseuse sur le nez et des dents aiguës en forme de scie.



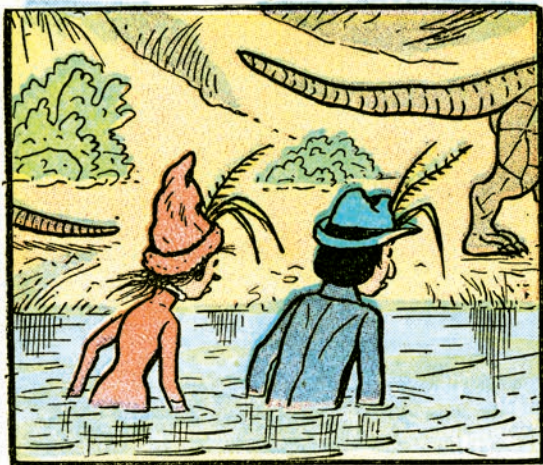
Pris d'une terreur bien légitime, ils s'enfuient à toutes jambes, mais le monstre qui se reposait au soleil, furieux d'avoir été dérangé par ces intrus, se lance à leur poursuite.



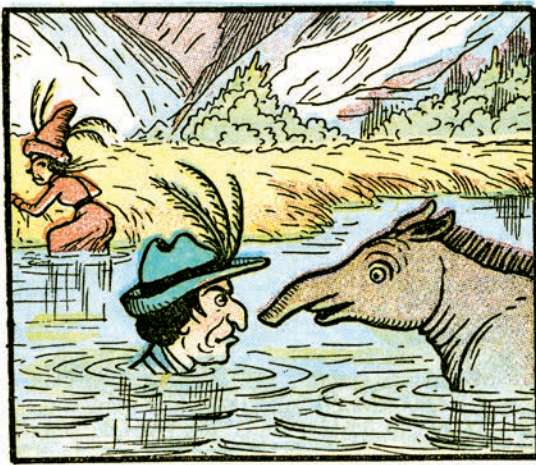
Ils détalent tête baissée, si bien que Marsupiaux ne s'aperçoit même pas qu'il va donner en plein dans une autre bête non moins effrayante, le mégalosau, un des animaux les plus féroces de cette époque.



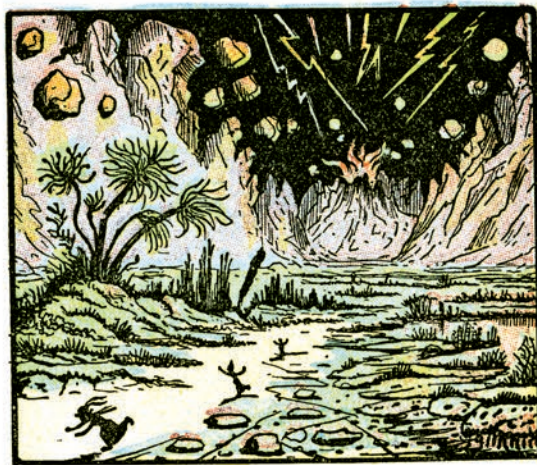
Il se retourne vivement, le mégalosau aussi, et il se trouve dos à dos avec Sophie dans une situation si critique, que tout porte à croire qu'elle est désespérée, car comment échapper à ces deux énormes monstres aux gueules béantes ?



Nous avons laissé nos amis dans le plus grand danger. Placés sur le bord d'une rivière, entre deux énormes animaux, un iguanodon et un mégalosaure, ils trouvent leur salut en entrant hardiment dans l'eau, où ne les suivirent heureusement pas les monstres.



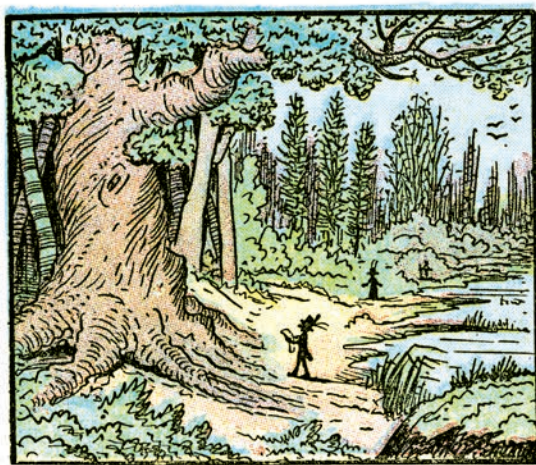
Sophie en sort sans encombre, mais Marsupiaux a encore une forte émotion à la vue d'une autre bête, un palaeotherium, sorte de tapir assez inoffensif et qui semble presque aussi effaré que le savant de ce tête-à-tête.



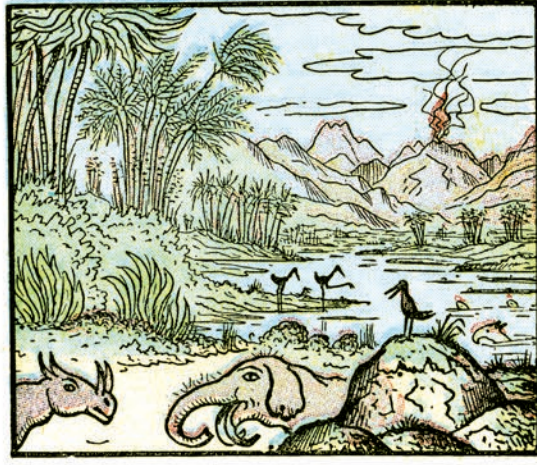
Pendant cette période tertiaire, l'écorce terrestre se refroidit de plus en plus. Ce refroidissement produit des contractions qui donnent naissance aux soulèvements montagneux, et c'est à cette époque que se formèrent la plupart des chaînes de montagnes que nous admirons aujourd'hui.



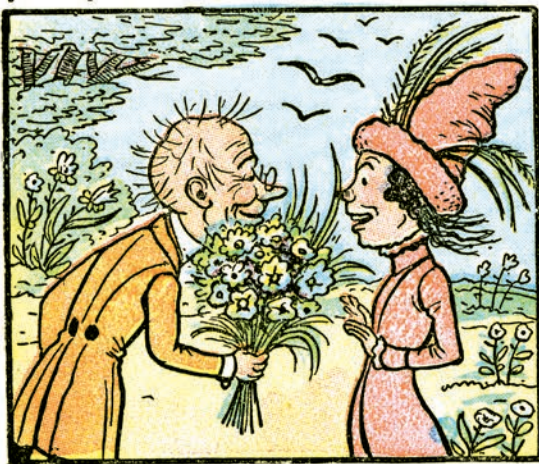
Des lacs, des rivières disparaissent dans d'énormes crevasses, rencontrant la masse en ignition qui les rejette en formant des volcans de boue, quelquefois brûlante. Diplodocus en fit un jour la pénible constatation.



Mais à côté de ces moments de terreur, le naturaliste a de douces joies, comme par exemple celle de découvrir un chêne, un charme, un bouleau, qui lui rappellent la belle campagne de France...



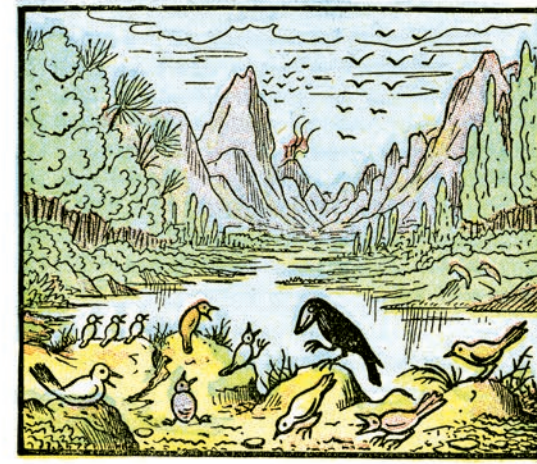
... quoique en général l'aspect des paysages de cette époque soit plutôt celui de nos régions tropicales.



Pour la première fois les fleurs apparaissent aussi pour réjouir les yeux de nos amis et Diplodocus est heureux d'en offrir un bouquet à Sophie, d'autant plus qu'il est persuadé que son rival n'a pas songé à cette attention.



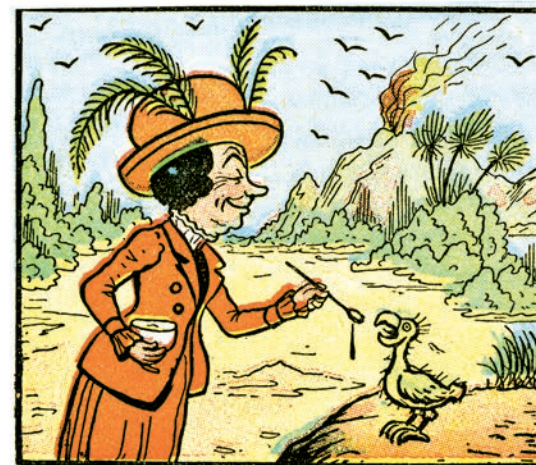
Hélas ! ne le voit-il pas arriver tout à coup avec une superbe couronne, dont il ceint le front de Sophie. " Enfoncé mon bouquet, pense le savant, ce diable de Marsupiaux a trouvé mieux. "



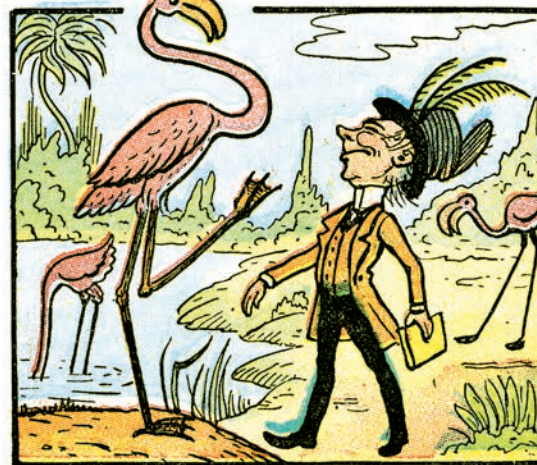
C'est aussi à cette époque tertiaire qu'apparaissent les oiseaux, ceux qui nous sont plus familiers : le corbeau, le moineau, le pinson, le merle, qui chantent leur joie de vivre.



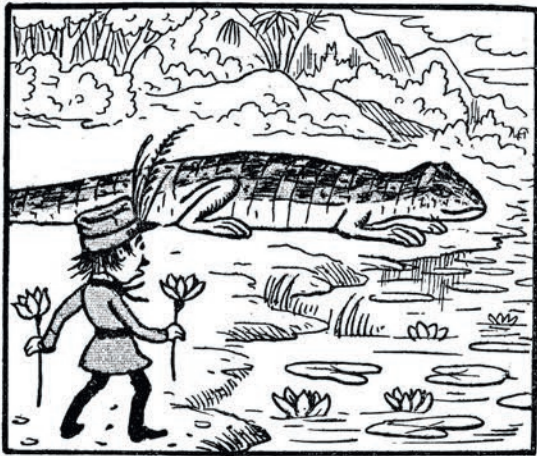
Ursule est ravie, elle vient de découvrir un nid de perroquets. Immédiatement elle veut en élever un à sa manière et lui apprendre à parler en français et même en volapuck.



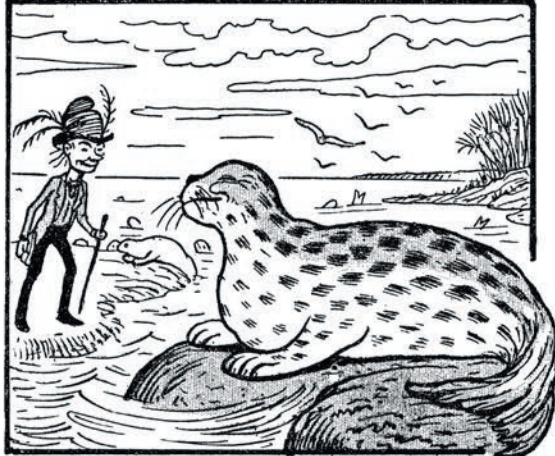
Elle fait preuve dans cette éducation d'une patience inlassable, car il lui faut élever un petit perroquet à la brochette et lui répéter tous les soirs à la tombée de la nuit les mêmes paroles.



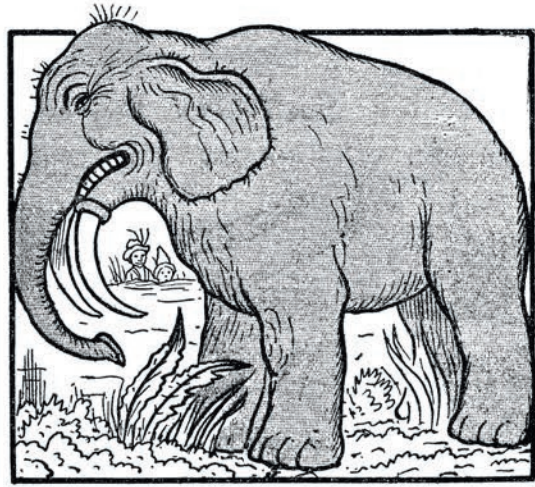
La découverte de Diplodocus est plus importante au point de vue de la hauteur : c'est un superbe échassier perché sur d'interminables pattes avec un cou qui n'en finit plus. À côté de lui le savant paraît un nabot.



Frédéric a, un beau matin, lui aussi, une terrible émotion. Occupé à cueillir des nénuphars, ne croit-il pas tout à coup voir devant lui un crocodile ! Cloué sur place, il le regarde effaré et s'aperçoit seulement alors que ce n'est qu'une gigantesque et inoffensive salamandre.



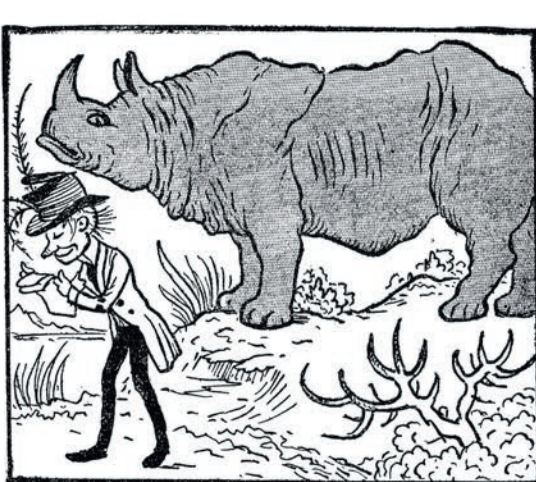
Diplodocus éprouve un étonnement encore plus grand en entendant le mot de "papa" prononcé sur cette terre où l'humanité n'a pas encore fait son apparition. Il se retourne stupéfait et voit qu'il est simplement en présence d'un superbe phoque qui pousse le cri que nous connaissons tous.



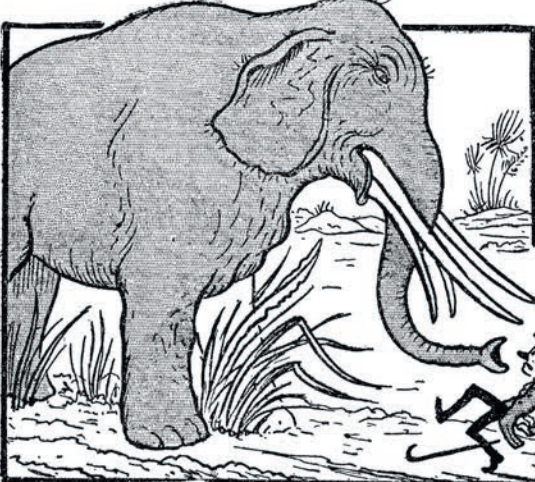
C'est également à cette époque tertiaire qu'apparaît la grande classe des mammifères dont le dinotherium est le plus gros spécimen. Il a cela de particulier qu'il possède deux défenses recourbées prenant naissance sur la mâchoire inférieure.



Apparaît également le livathérium, cerf gigantesque de la taille d'un éléphant, la tête garnie de quatre bois et le cou couvert d'un épais pelage.



Notre savant est si absorbé par toutes ces découvertes successives et tellement habitué à voir des monstres gigantesques que la vue du premier rhinocéros l'émeut à peine.



Et si le mastodonte le trouble légèrement, c'est qu'il vous a vraiment une manière d'avancer sa trompe qui pourrait faire douter de ses bonnes intentions.



La vue de la salamandre gigantesque avait effrayé Frédéric, mais, en revanche, le jour où il découvrit la première nichée d'amusants petits bassets, ce fut une joie sans mélange.



Joie que n'éprouva pas son oncle, lorsqu'il fit la découverte des singes qui lui envoyaient force noix de coco et fruits de toutes sortes pour lui annoncer d'une façon frappante leur apparition.



Quand il raconta cela à Marsupiaux, celui-ci, tout à fait partisan de la doctrine de Darwin et enchanté de faire un mauvais compliment à son rival, lui répondit : " Il vous auront pris pour un frère et ont voulu jouer avec vous."



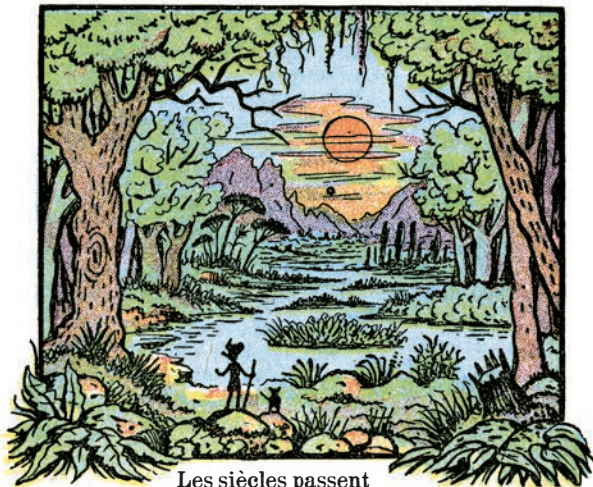
Diplodocus, apercevant un jour un amoncellement d'ossements provenant d'espèces différentes, se demandait anxieusement si ce n'étaient pas des fossiles de races déjà disparues. Mais il conclut plus simplement qu'il se trouvait devant l'autre d'un carnivore qui avait bon appétit.



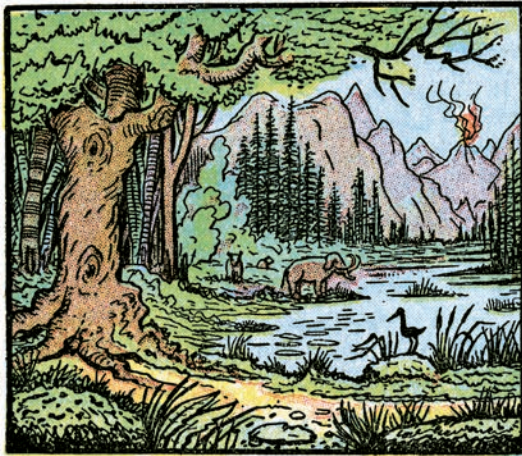
De temps en temps il faut bien se distraire un peu. Diplodocus a découvert de l'argile plastique et essaie de faire le buste de Sophie, mais elle vous a un diable de petit nez retroussé qui donne au sculpteur du fil à retordre.



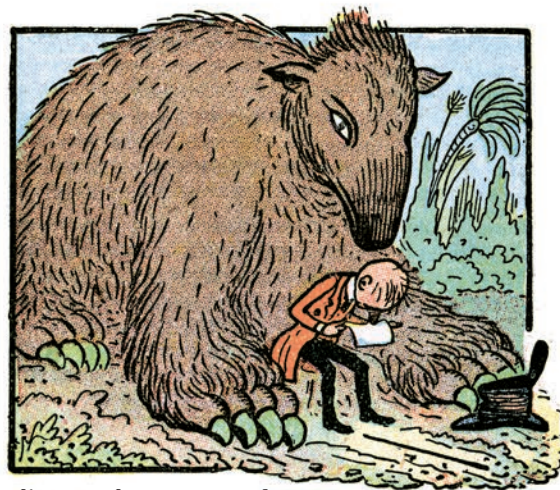
Et Sophie, vexée de ne pas se trouver ressemblante et très jolie dans l'œuvre d'art de Diplodocus, lui tourne de plus en plus le dos et fait très bon accueil aux amabilités de Marsupiaux.



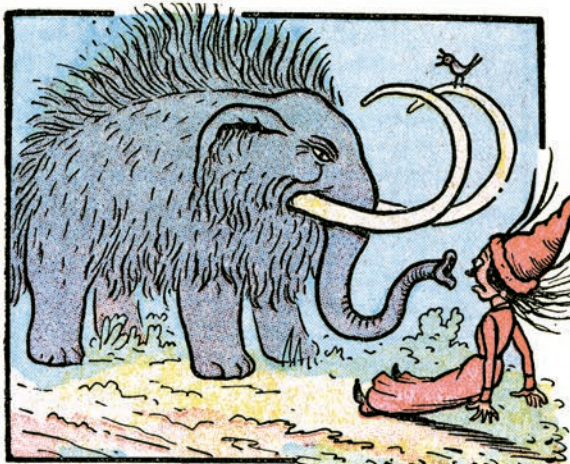
Les siècles passent avec rapidité. Diplodocus, le plus souvent seul, hélas ! cherche, explore, étudie du matin au soir. C'est que tout devient de plus en plus intéressant, car nous arrivons à l'Époque quaternaire.



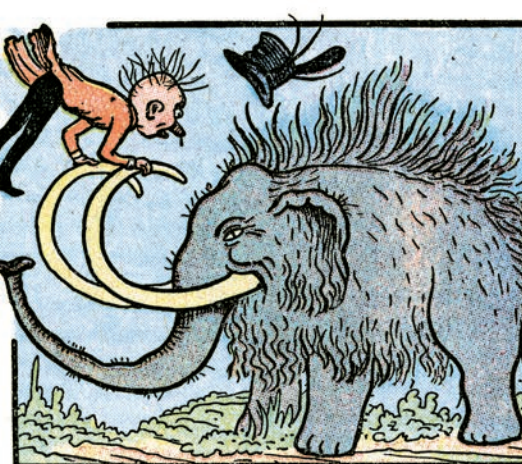
À cette époque, la nature s'est complétée, perfectionnée, c'est à peu près celle de notre époque actuelle avec, en plus, certaines espèces d'énormes mammifères...



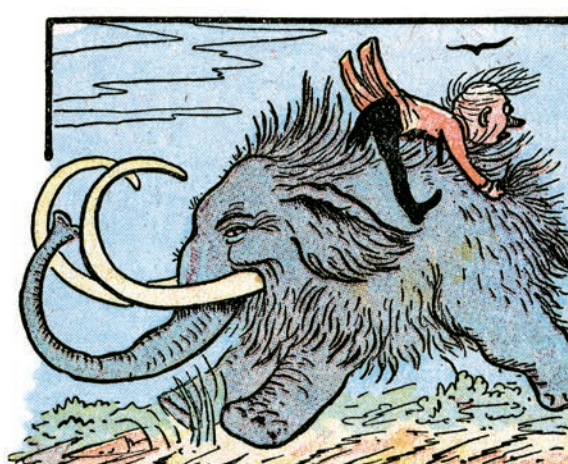
... disparus de nos jours, tels que le mégathérium, qui s'approche tout près de notre savant absorbé dans ses notes. Fort heureusement pour lui, cet animal est herbivore et non carnivore.



Le mammoth, qui a tenu une si grande place à cette époque et dont on retrouve tant d'ossements fossiles, fait son apparition, un peu brusquement pour Sophie, qui jette un cri strident d'épouvante.



À ce cri, Diplodocus accourt à son secours, mais il est saisi par le mammoth et se voit dans la nécessité de faire de la gymnastique sur ses défenses, lui qui n'a jamais pu faire de barres parallèles...



... jusqu'au moment où l'animal, peut-être pour s'amuser, le projette en l'air et lui fait faire un saut périlleux. Mais notre savant n'est pas très fort en équitation et n'a encore jamais monté de mammoth en liberté.



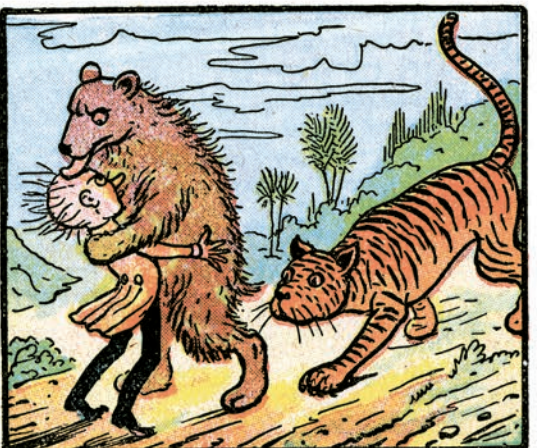
Aussi celui-ci a vite fait de s'en débarrasser, pour le laisser en présence d'un mylodon, armé aux quatre pattes de griffes énormes et peu rassurantes. Diplodocus préfère ne pas entamer la conversation avec lui.



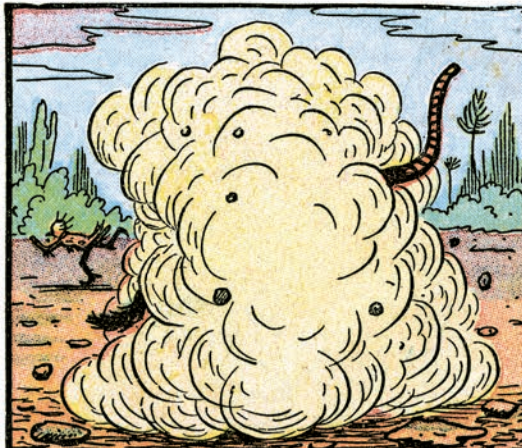
Il juge plus prudent de se sauver à toutes jambes. Mais il ne s'aperçoit pas que le grand ours des cavernes le guette attentivement.



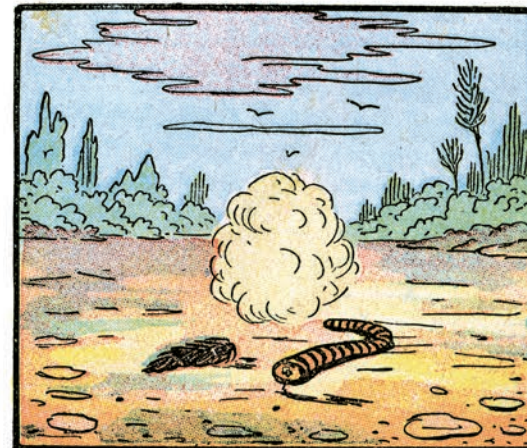
Un combat corps à corps s'engage ; l'ours a malheureusement une force herculéenne. Diplodocus, à moitié étouffé, perd la respiration. Se sentant défaillir, il envoie une dernière pensée à Sophie...



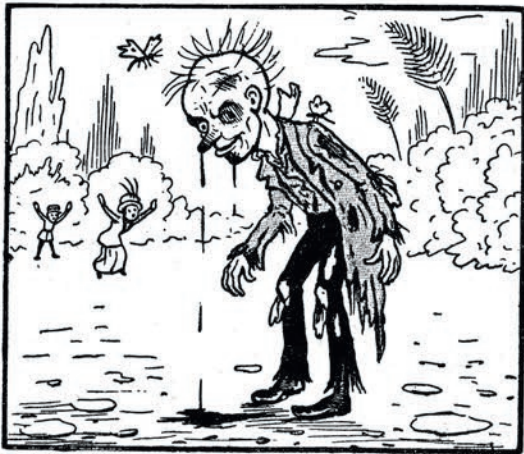
... lâche prise et s'attend à recevoir le coup de dent fatal, lorsque fort heureusement arrive à pas de loup un tigre énorme qui veut ravir à l'ours sa proie.



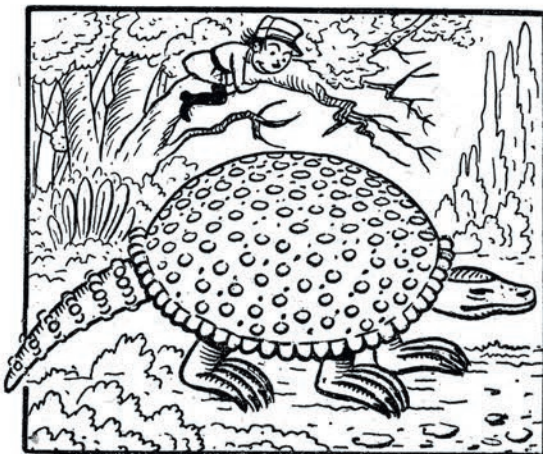
Mais l'ours ne l'entend pas de cette oreille. Alors les deux bêtes féroces se livrent un combat acharné, épouvantable, et disparaissent dans un tourbillon de poussière.



Elles sont tellement voraces qu'elles se dévorent toutes les deux complètement, et bientôt il ne reste plus sur le champ de bataille que deux queues.



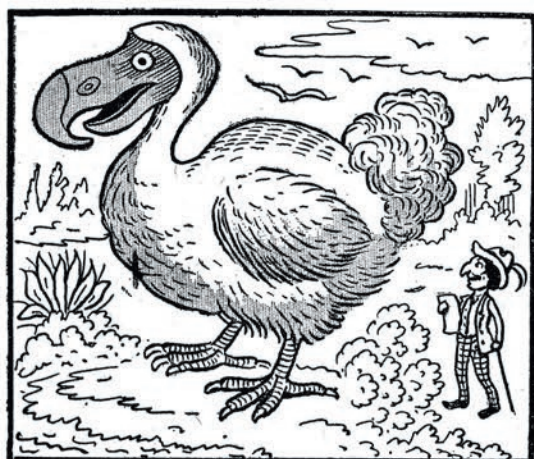
Diplodocus l'a échappé belle. Lours l'a mis dans un joli état ! Mais, somme toute, il s'en est tiré sans trop de mal ; ce sont ses vêtements qui ont le plus souffert. Sa sœur et son neveu ont une jolie frayeur en l'apercevant.



De son côté, Frédéric n'est pas très crâne en voyant un schistopleuron, sorte de tatou énorme, avec une carapace très dure de plus de deux mètres de circonférence. Frédéric lui trouve un profil peu agréable.



Cette époque quaternaire est celle de certains oiseaux bizarres comme le kiwi, oiseau sans ailes et sans queue et d'une tournure amusante. Diplodocus, inconsciemment, prend la même attitude qu'un de ces oiseaux qu'il voit devant lui.



Marsupiaux, de son côté, rencontre un dronte, oiseau à la démarche lourde, disgracieuse, pouvant à peine se trainer et d'un physique peu sympathique.



Diplodocus fait la découverte d'un œuf énorme, beaucoup plus gros que celui de l'autruche. " Il faut que je trouve l'oiseau qui pond des œufs pareils, " se dit-il, et il se met à sa recherche.



Il finit par le découvrir. C'est un dinornis, l'oiseau le plus grand qui ait jamais existé. L'autruche semble un enfant à côté de lui.



Un jour, Marsupiaux rapporte, triomphant, un os énorme qu'il prétend être un os humain. " — Les hommes ont donc fait leur apparition sur la terre, dit-il, et celui auquel appartenait cet os était certainement un géant. " Diplodocus est navré de la trouvaille de Marsupiaux.



Mais beaucoup plus savant que lui, il s'aperçoit vite que ce prétendu os humain n'est qu'un os de mammoth. Marsupiaux en est profondément vexé.



D'un autre côté, se rappelant la triste figure de son rival quand il montait un mammoth, Marsupiaux est heureux d'avoir découvert le premier cheval. Il espère, par sa belle tenue, faire une bonne impression sur Sophie. Son bonheur est de courte durée ; ces chevaux sauvages ressemblent si peu à ceux du manège.



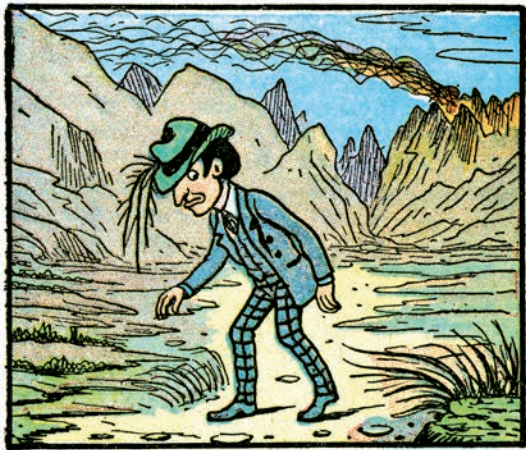
Aussi préfère-t-il ne pas insister et faire de longues excursions à pied avec Sophie qu'il ne quitte plus. Leur mariage est même décidé pour bientôt et on songe déjà aux préparatifs.



Mais voilà que la dernière excursion finit d'une façon tragique. S'étant aventuré dans une vallée où un volcan laisse échapper des gaz délétères, Marsupiaux sent ses tempes battre et ses oreilles bourdonner. Sophie fuit à toutes jambes, pensant que Marsupiaux la suit.



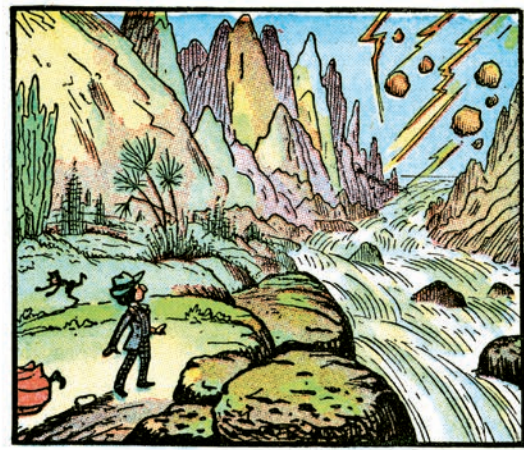
Mais celui-ci manque tout à fait de respiration. Il chancelle, essaye d'appeler et finalement tombe à moitié asphyxié, sans pouvoir proférer le moindre cri.



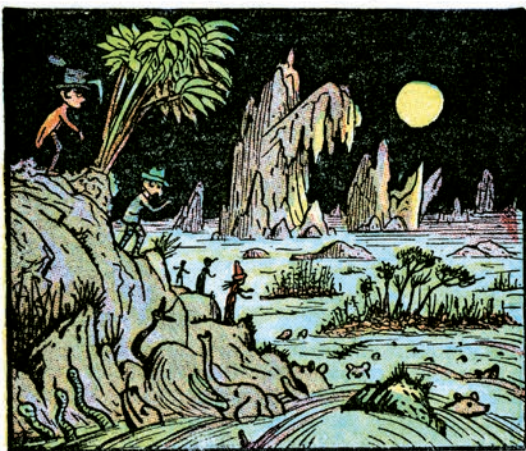
Heureusement pour Marsupiaux, qui était resté à moitié asphyxié par les gaz délétères au milieu de la vallée remplie d'émanations volcaniques, un ouragan violent s'était élevé qui avait dissipé ces gaz, sauvant ainsi sa précieuse existence. Quel ne fut pas le bonheur de Sophie...



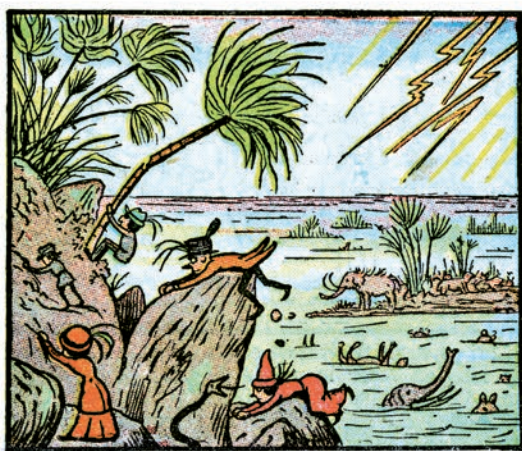
... qui le croyait disparu à tout jamais, lorsqu'elle le vit apparaître devant ses yeux. Diplodocus eut bien un petit battement de cœur de jalousie en assistant à leurs effusions, mais comme c'était un brave homme, il fut content de voir que son rival avait échappé à la mort. Ils n'eurent pas longtemps...



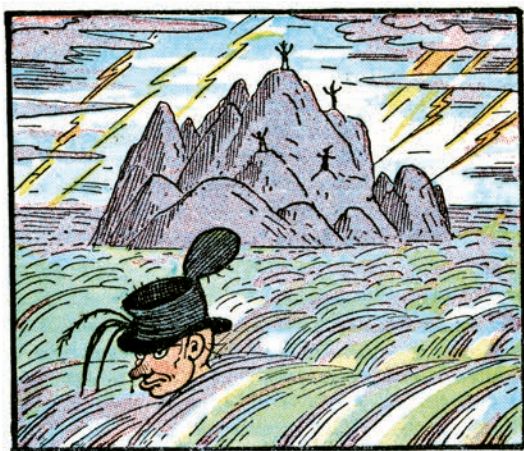
... à se laisser aller à la joie de se retrouver : de cruelles inquiétudes vinrent les en distraire. Des grondements sinistres, épouvantables se font entendre. Une fois encore l'écorce terrestre se soulève et tremble, c'est un nouveau cataclysme qui va changer l'aspect du globe ; les eaux...



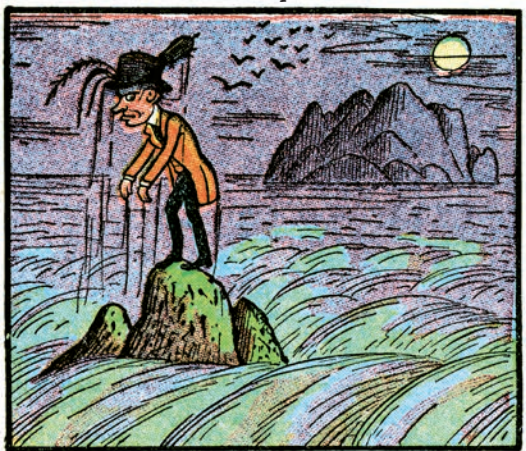
... bouillonnant avec fracas, envahissent les vallées, puis recouvrent les immenses plaines jadis si riantes. Rien ne résiste devant ce torrent impétueux qui entraîne arbres et animaux, charriant avec lui des quantités de glaçons énormes venus du Nord. C'est un déluge. Tout d'abord nos amis sont terrorisés de voir disparaître...



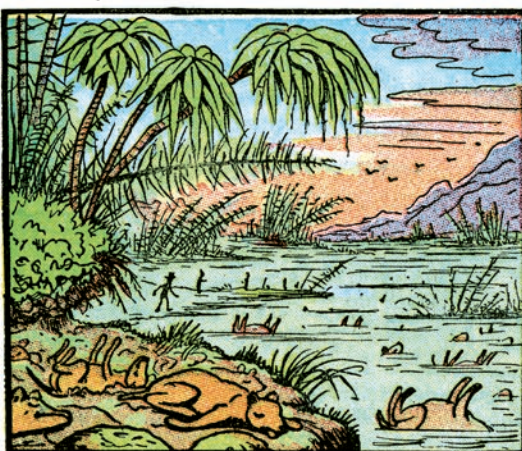
... toute cette végétation et toutes ces espèces animales auxquelles il a fallu des siècles de formation. Mais bientôt ils oublient tout cela devant le danger qui les menace, car l'eau, montant toujours, a envahi les plus hautes montagnes, et leur situation devient épouvantable. Après des efforts inouïs et des dangers de toutes sortes, ils se sont hissés...



... sur le sommet d'une immense montagne, n'ayant plus, pensent-ils, que quelques heures à vivre si les eaux continuent à monter. Déjà le pauvre Diplodocus, perché moins haut que les autres, est entraîné par le courant impétueux sans que ses amis puissent seulement songer à lui porter secours. Il est entraîné ainsi pendant longtemps...



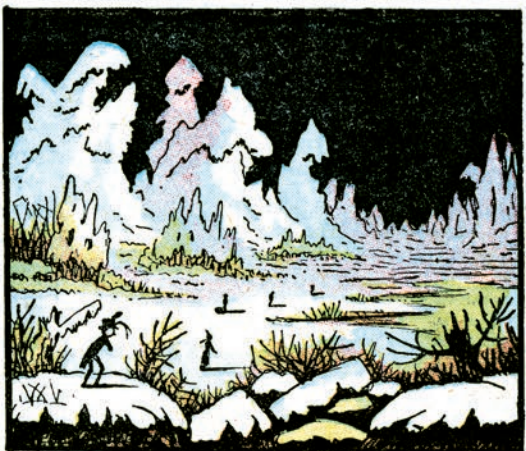
... heurté contre les pics cachés sous le torrent. Enfin l'un d'eux dresse encore une légère pointe et Diplodocus y grimpe pour reprendre haleine, n'en espérant pas le salut, car en moins d'une heure les eaux l'auront recouvert. Quelle mort affreuse et quelle perte pour la science qui ne connaîtra jamais le récit de son extraordinaire aventure !



Mais sa bonne étoile veillait sur lui et bientôt les eaux commencèrent à baisser, à se retirer, et ils se retrouvèrent tous. Mais quel désastre ! tout a été bouleversé, saccagé, les arbres arrachés, brisés, d'énormes quantités d'animaux noyés ; la terre en est jonchée de toute part et beaucoup d'espèces sont disparues à tout jamais.



Ce cataclysme à peine terminé, la nature commence à reprendre un aspect plus riant, quand bientôt le soleil semble luire moins joyeusement. Il se couvre de taches, s'obscurcit, la terre se refroidit, les montagnes se couvrent de neige, les lacs, les rivières sont gelés, la nature entière semble recouverte d'un blanc linceul.



C'est la période glaciaire. Un froid intense saisit nos amis qui tout d'abord restent comme anéantis, pouvant à peine se servir de leurs membres, comme si la mort les envahissait petit à petit. Leur nourriture devient de plus en plus difficile à trouver, c'est encore un des plus durs moments qu'ils aient passés jusqu'ici.



Mais petit à petit ils s'habituent à cette nouvelle température, se rendent compte qu'il faut absolument se remuer, battent la semelle pour se réchauffer. Seul Diplodocus est plus éprouvé que les autres, car son nez a des tendances à geler et il lui faut l'emmitoufler pour éviter la perte du plus bel ornement de son visage.



Cette période glaciaire dure longtemps et malgré les énormes brasiers qu'ils allument, nos amis sont bien à plaindre, car ils n'ont aucun vêtement chaud à se mettre. Diplodocus donnerait tout ce qu'il possède pour rencontrer un ours, afin d'en offrir la peau à Sophie.



Mais hélas ! il n'y en a pas un seul dans ces parages. On ne rencontre qu'animaux morts de froid. C'est ainsi que Diplodocus découvre un énorme mammoth gelé sur place et dont tout le corps recouvert de neige durcie a un aspect fantastique.



Enfin cette époque glaciaire se termine et la nature redevient plus luxuriante que jamais. Le soleil darde sur elle des rayons plus ardents et la terre entière semble parée comme pour recevoir un nouvel hôte.



Un jour, Diplodocus, en se promenant, aperçoit une petite fumée sortant d'une caverne. Il entre, pensant que quelqu'un d'entre eux s'y trouve et quelle n'est pas sa stupeur de n'y voir personne, mais une espèce de hache faite avec une pierre. Que signifie cela ?



Le savant, stupéfait de sa découverte, se prépare à aller la confier à son cher manuscrit, lorsque, ô surprise, il aperçoit un être humain ! ... Sa canne lui échappe des mains, il se croit le jouet d'une hallucination. Mais non, c'est bel et bien un homme qu'il a devant lui. Et non seulement un, mais bientôt une famille entière...



... lui apparaît. Remis de sa stupeur, il essaie de leur adresser la parole le plus poliment du monde, mais les autres ouvrent de grands yeux, articulent des sons gutturaux ressemblant plutôt à des grognements de bêtes qu'à des paroles. Diplodocus ne comprend naturellement rien, mais il lui semble toutefois que ces nouveaux venus ne paraissent pas plus heureux que cela...



... d'avoir fait la connaissance d'un grand savant comme lui. Toujours dans les mêmes parages il découvre encore toute une troupe de ces hommes primitifs. Il les voit vaquer à leurs occupations qui consistent à se défendre surtout contre les animaux féroces, en allumant de grands brasiers, car leurs armes de pierre sont peu de chose devant la ruse et l'appétit des fauves.



Tout cela prouve à Diplodocus que l'espèce humaine existe depuis quelque temps déjà et il se désole de penser que lui, qui a vu les premiers âges de la terre, nait pas vu naître le premier homme ! Mais il se console bientôt en songeant qu'en tout cas il a découvert l'espèce humaine avant son rival Marsupiaux.



Quel désappointement pour celui-ci lorsqu'il apprend que Diplodocus l'a précédé dans cette importante découverte ! Tout d'abord il essaie de nier, ne voulant pas croire la chose possible, mais notre ami, qui connaît l'endroit où se groupent les premiers humains qu'il a aperçus...



... y conduit Marsupiaux qui est obligé de se rendre à l'évidence, car il a devant lui deux superbes spécimens de ces hommes primitifs, en train de se disputer un gland que chacun d'eux cherche à s'approprier pour sa nourriture.



Poursuivant leurs explorations, nos deux savants rencontrent d'autres hommes occupés à fabriquer des armes de pierre, les seules qu'il leur soit encore possible de se procurer et qui ont donné leur nom à ce premier âge de l'humanité : l'âge de pierre.



Si les deux savants sont vivement intéressés par cette importante découverte, il n'en est pas de même de Sophie qui en est terrorisée la première fois qu'elle se trouve nez à nez avec un de ces hommes primitifs. Elle pousse à cette vue inattendue une telle clameur épouvantée, que Diplodocus, croyant qu'elle est dévorée par une bête sauvage...



... accourt à son secours. Mais tandis que Sophie s'enfuit à toutes jambes, ce n'est plus un, mais dix, mais vingt de ces gracieux humains qui entourent le savant. Quels sont leurs sentiments à son égard ? Diplodocus n'en sait trop rien et il n'est pas très rassuré.



Diplodocus n'a rien à craindre de la part de ses nouveaux compagnons. Ils sont simplement étonnés de voir une créature leur ressemblant si peu, et tout porte à croire qu'ils le prennent plutôt pour un singe d'une espèce encore inconnue, puisqu'ils lui offrent des noix de coco.



Ursule fait aussi connaissance avec les troglodytes ou habitants des cavernes. Elle pénètre même dans une de ces cavernes pour se rendre compte des moindres détails de cette vie primitive et trouve que cela manque vraiment de confort moderne : pas le moindre siège, un peu de paille dans un coin et pas même une cheminée.



Elle voit une mère de famille pourvoir à la nourriture de ses enfants qu'elle alimente à l'aide d'un bâton, ce qui, avec leurs grandes bouches ouvertes et les brindilles et feuillages sur lesquels ils sont couchés, leur donne l'air de gros oiseaux. Nos amis s'étaient souvent demandé comment ces êtres primitifs et ignorants...



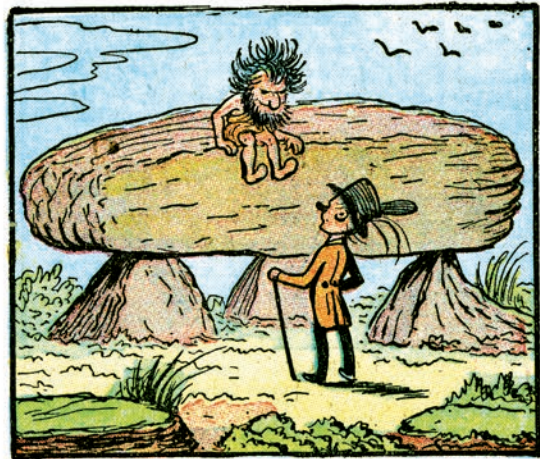
... avaient pu se procurer du feu. Un jour, Marsupiaux et Sophie sont très intrigués par une femme qui frotte vivement un bâton contre d'autres morceaux de bois pour obtenir du feu par le frottement. Ils en concluent qu'il ne faut pas être trop pressé et que même une allumette de la régie est encore plus commode.



Tout est matière à observation pour nos amis qui assistent d'âge en âge aux progrès de l'humanité. C'est maintenant l'arc et la flèche que les hommes viennent d'inventer. Flèche de pierre encore rudimentaire, mais qui permet pourtant de tuer des oiseaux et autres petits animaux.



C'est ensuite la découverte de la terre glaise qui donne le moyen aux troglodytes de fabriquer des pots et ustensiles de ménage, aux formes encore bien inélégantes et ne semblant pas faire pressentir les vases artistiques de Sèvres, mais apportant cependant une sensible amélioration dans la façon de vivre.



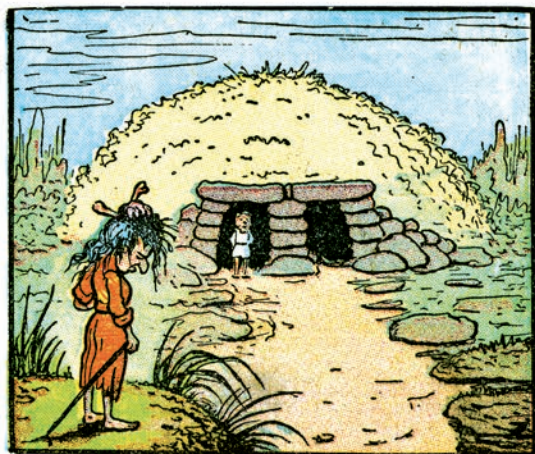
Diplodocus qui avait toujours entendu dire que les dolmens, ces monuments mégalithiques, composés de grosses pierres et servant pour la plupart de tombeaux, dataient des druides, est tout étonné de voir qu'ils sont beaucoup plus anciens, puisque ces hommes primitifs en possédaient déjà.



De même pour les menhirs, énormes pierres plantées en terre, généralement par le petit bout. Cela intrigue beaucoup Diplodocus qui se demande comment ces hommes, possédant si peu de moyens, ont bien pu transporter et installer ainsi des pierres si lourdes. Mais comme le troglodyte...



... à qui il s'adresse n'arrive pas à le comprendre, il conserve son ignorance sur ce chapitre. Nos amis découvrent beaucoup de ces monuments primitifs. Ils voient aussi des réunions de menhirs rangés en cercle autour d'une pierre principale, pour former un cromlech...



... et des tumulus, monticules de terre soutenus par des grosses pierres et contenant des chambres mortuaires où sont enterrés les chefs de tribus devant lesquels viennent se lamenter les veuves éplorées. L'humanité offre, chaque jour, à Diplodocus ravi, de nouveaux sujets d'étude.



Pour chasser le renne, les hommes emploient une ruse. Ils se coiffent avec les bois de ces animaux, qui s'approchent sans méfiance et, quand ils sont à portée, les chasseurs leur décochent des flèches. Frédéric avait applaudi des deux mains à l'apparition de la race humaine.



Il trouvait bien les périodes précédentes très intéressantes, mais elles manquaient de copains, tandis que maintenant il peut se faire des camarades avec lesquels il organise de bonnes parties, quoique les jouets soient encore très primitifs.



Avec le temps, tout se perfectionne peu à peu. Les hommes ne se contentent plus de la pierre brute comme au début, ils la frottent pour la polir et en fabriquent des instruments plus fins, mieux travaillés ; c'est l'âge de la pierre polie qui succède à l'âge de la pierre brute.



Les cavernes ne leur suffisent plus, ils se construisent des huttes qui, pour n'être pas somptueuses, n'en sont pas moins beaucoup plus confortables. Ils y installent des cheminées, une petite tente à l'entrée pour se préserver du soleil et ils ont maintenant des vases d'argile pour mettre leur nourriture, seulement ça manque toujours de fourchettes et de couteaux.



Nos ancêtres deviennent aussi plus raffinés pour leur nourriture. Ils ont découvert le blé, le moulent entre deux grosses pierres et en font une pâte qu'ils font cuire dans des fours encore rudimentaires, mais cela constitue déjà un notable progrès.



Le premier bateau est un tronc d'arbre creusé et qui, dirigé à l'aide d'une perche, permet d'aller pêcher dans les lacs et rivières alors abondamment peuplés de poissons, car les femmes ont appris aussi à fabriquer des espèces de filets.



Une découverte importante va faire faire un pas gigantesque au progrès et c'est une bien grande joie pour Diplodocus d'y assister. Ces hommes primitifs ne viennent-ils pas de découvrir devant ses yeux des minerais de cuivre et d'étain ? Ils s'en emparent avec étonnement sans penser à tout ce qu'ils pourraient en faire.



Et, petit à petit, ils arrivent à savoir utiliser ces minerais, à les fondre dans des fours spéciaux, à en faire un alliage. Et ils obtiennent le bronze qui va être pour eux d'un usage si courant, que cette période s'appellera l'âge de bronze.



Ces hommes, dont l'ingéniosité se développe de plus en plus, arrivent à couler ce nouveau métal, en fabriquant des armes et des instruments de toutes sortes qui leur permettent des chasses plus importantes et qui leur serviront aussi, plus tard, à se combattre.



Ils deviennent de plus en plus habiles, fabriquent jusqu'à des hameçons et, comme le poisson n'est pas rare, Diplodocus s'aperçoit, d'une façon un peu brusque, qu'on en prend beaucoup et des beaux, bien plus qu'à Nogent-sur-Marne où il allait autrefois pêcher le dimanche.



Ils font aussi des objets de coquetterie, tels que colliers, bracelets, pendentifs, dont les dames primitives se parent avec autant de joie que nos élégantes Parisiennes. Sophie fait du reste un choix parmi tout cela, espérant bien, dit-elle, exciter la jalousie de toutes ses amies quand elle retournera aux Batignolles.



Comme elle a accepté tous ces présents de Marsupiaux, elle pense qu'il est de rigueur de célébrer au moins leurs fiançailles par un splendide festin. Mais Diplodocus et sa sœur Ursule, refusant absolument d'y assister, Sophie se résout ainsi que Marsupiaux à se tourner d'un autre côté.



Ils vont tous deux trouver le chef de la tribu la plus voisine et l'invitent avec tous les siens. Seulement ce n'est pas facile, car, malgré le progrès de la race humaine, on n'arrive pas toujours à se comprendre très bien. Enfin, avec quelques gestes on finit par s'entendre.



Et le lendemain, devant une assistance aussi nombreuse que peu banale, Marsupiaux et Sophie célèbrent leurs fiançailles. Les assistants, qui pensent toujours avoir affaire à une espèce particulière de singes, trouvent que leurs grimaces sont vraiment très drôles.



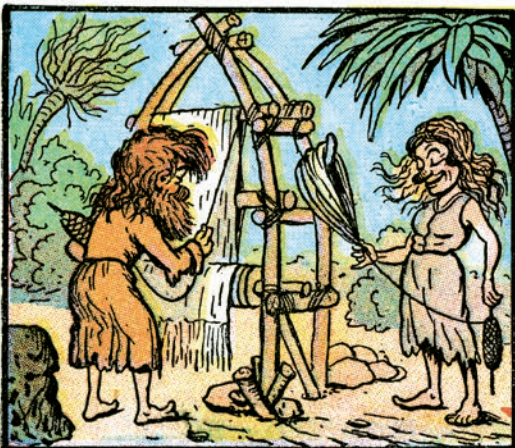
Depuis que les hommes ont trouvé le moyen de fabriquer des objets en bronze, ils peuvent se livrer aux grandes chasses et point ne leur est besoin, comme de nos jours, délever du gibier. Cerfs, antilopes, chevreuils, sangliers se rencontrent à profusion et tombent sous la flèche en bronze...



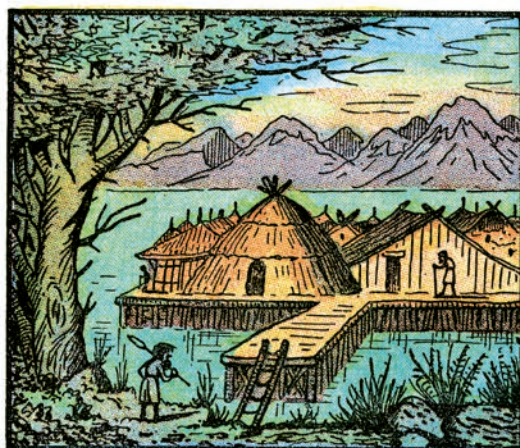
... plus meurtrière que ne l'était la flèche en pierre. Diplodocus assiste à la naissance des arts plastiques. Ce ne sont certes pas encore des Raphaël, ceux qui commencent à dessiner sur des parois de rochers, mais leurs essais, où la plus large fantaisie se donne libre cours, n'en sont pas moins...



... très curieux. Ce n'est encore qu'un aïeul très éloigné de Michel-Ange, cet artiste dont nous voyons le ciseau mettre la dernière touche à un buste qui, nous l'espérons pour le modèle, ne doit pas être flatté. Mais n'oublions pas que l'art n'est encore que dans sa première enfance!



Les hommes industriels arrivent à tout avec le temps. Nous les voyons maintenant filer et tisser la laine, avec laquelle ils confectionnent des vêtements qui sont déjà fort loin des grossières peaux d'animaux dont ils se couvraient dès les premiers âges. De même que leurs cités lacustres...



... dont on découvre encore des traces dans le fond des lacs de Suisse, pour ne pas ressembler encore aux immenses somptueux de nos villes actuelles, n'en sont pas moins un énorme progrès sur les grottes des troglodytes ou les cahutes de l'âge de pierre.



Les cérémonies religieuses commencent à faire leur apparition. Aussi voyons-nous les premiers prêtres faire une ample provision de gui pour célébrer l'hymen de Sophie avec Marsupiaux, car le mariage est définitivement décidé. Pauvre Diplodocus!



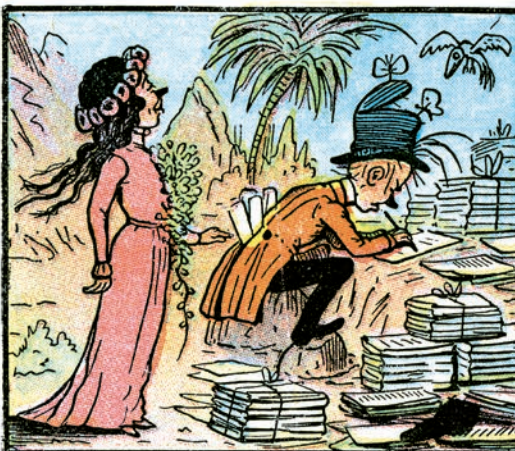
C'est à qui de ces femmes primitives parera la future épouse. L'une lui attache des fleurs au corsage, après avoir ceint son front d'une couronne, tandis qu'une autre lisse ses cheveux avec un peigne fin. Un cortège se forme.



En tête marchent les musiciens, si toutefois les instruments rudimentaires dans lesquels ils soufflent et qui rendent des sons discordants peuvent s'appeler des instruments de musique. Le cortège des femmes, jeunes filles et enfants n'est pas...



... moins gracieux et imposant. Tous poussent des cris qui ont la prétention d'être des chants d'allégresse et qui résonnent bien péniblement aux oreilles de Diplodocus, lequel s'est retiré, pour oublier son chagrin, au milieu de ses chers documents.



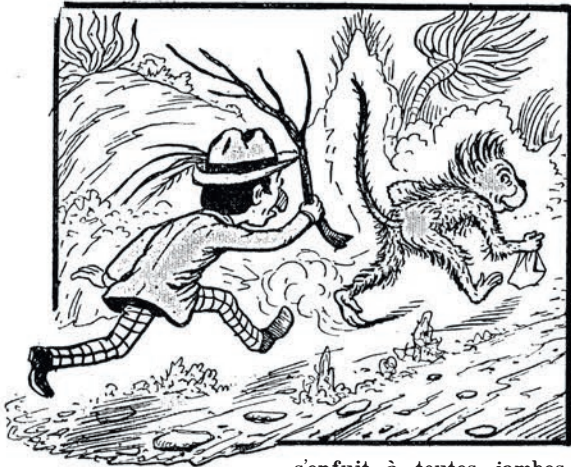
C'est là que Sophie le trouve plongé dans le travail, quand elle vient lui dire adieu, et c'est alors qu'elle est frappée de la quantité bien supérieure de documents qu'il possède, comparés à ceux de Marsupiaux. Et comme elle n'a consenti à épouser Marsupiaux que parce que, dans son idée, ses travaux devaient lui procurer une plus grande renommée que ceux de Diplodocus, elle veut en être sûre...



... avant de prononcer le "oui" sacramentel. Elle demande donc à Marsupiaux de lui faire voir ses documents pour qu'elle puisse juger. Ils se rendent tous les trois dans la grotte où son futur époux a entassé ses trésors. Mais, ô terreur! la grotte est en feu, il ne doit plus rester vestige des précieux documents. "Serait-ce, songe Marsupiaux qui, on s'en souvient...



"... en avait dérobé à Diplodocus, la juste punition de mon larcin?" En effet, presque tout était brûlé; un singe y avait mis le feu et s'amusa à jeter le reste, qu'il avait emporté, dans un torrent. Le savant mais peu scrupuleux Marsupiaux essaye de sauver quelques documents, mais quand il arrive près du singe, celui-ci...



...s'enfuit à toutes jambes avec le dernier, le plus précieux, une vue unique d'une éruption volcanique dans la période primaire, photographie du plus haut intérêt.



Il s'élance à la poursuite de son voleur, et il va l'atteindre, quand celui-ci grimpe sur un arbre et, aux yeux désespérés de Marsupiaux, déchire en mille morceaux son précieux et dernier document.



En apprenant cela, Sophie entre dans une rage folle. Elle s'arrache les cheveux, et comme le cortège arrive pour la chercher, tout le monde s'arrête, bien étonné, pensant que Sophie exécute une danse faisant partie de la cérémonie. Dans sa rage, Sophie jette fleurs et couronne à la figure de ceux qui sont le plus rapprochés d'elle.



Quant au vilain Marsupiaux, voyant qu'il a tout perdu, gloire et amour, il se précipite du haut d'une montagne dans un précipice sans fond, aux yeux épouvantés de Diplodocus...



... qui est obligé, avec mille ménagements, d'apprendre la fatale nouvelle à Sophie, que le désespoir n'a pas embelli. Cependant, notre savant entend avec plaisir de cette bouche aimée que son désespoir n'est pas d'avoir perdu Marsupiaux, mais de l'avoir méconnu, lui, Diplodocus!



C'est donc le cœur rempli d'allégresse qu'il prend ses dernières notes, car il s'aperçoit que les instruments que portent les hommes sont maintenant en fer. L'humanité entre donc dans l'âge de fer, c'est-à-dire le commencement des temps historiques. Diplodocus n'a donc plus rien à faire que de présenter son travail à l'Institut. Mais à ce moment passe une troupe d'hommes à l'aspect féroce...



... qui vont accomplir un sacrifice humain. Comme la victime manque, ils s'emparent de Diplodocus, le déshabillent et l'étendent sur un de ces dolmens qu'il a décrits avec tant de bonheur dans son ouvrage. Le grand sacrificateur lui appuie le pied sur la poitrine et lève son couteau pour le lui plonger dans le cœur. C'en est fait de notre savant qui pousse un tel hurlement de terreur...



... qu'il s'éveille enfin du long rêve que lui a procuré le mélange de drogues qu'il avait avalé. Et, ô bonheur ! il voit auprès de lui sa bonne sœur et la douce Sophie, qui lui présente une tasse de tisane, avec un air charmant et le plus gracieux sourire.



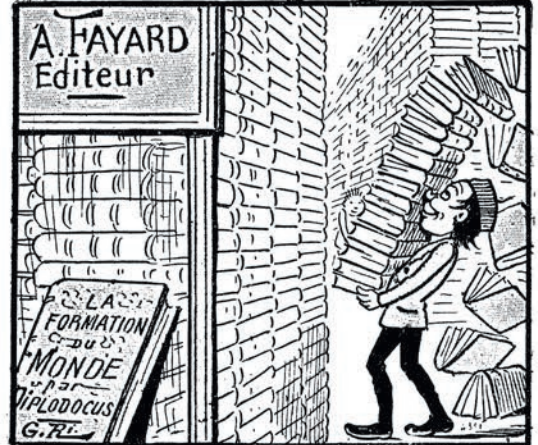
Le savant se remet promptement de sa fièvre et reçoit un beau soir sa nomination de directeur de l'Observatoire. C'est la gloire et le bonheur, puis- qu'il va épouser Sophie.



Il se rend chez elle pour lui annoncer la bonne nouvelle... quand il la rencontre justement qui venait chez lui pour lui dire qu'ayant fait un héritage important, elle ne voulait plus attendre sa nomination à l'Observatoire pour l'épouser.



Le mariage a donc lieu au milieu d'une assistance de savants et de notoriétés de toutes sortes qui désirent rendre hommage à Diplodocus, dont l'ouvrage vient de faire faire à la science un pas de géant.

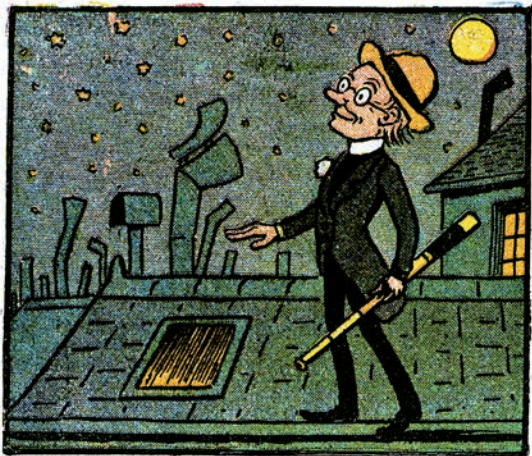


Car si la fièvre avait mis parfois un peu de fantaisie dans la vision scientifique et retrospective de Diplodocus, il n'en avait pas moins vu par le menu les premiers âges du monde, et son ouvrage, publié par milliers d'exemplaires dans toutes les langues, fera certainement la gloire du savant et la fortune de son éditeur.

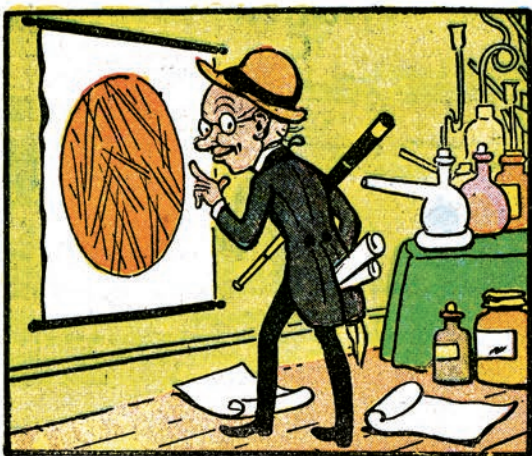
DANS LA PLANÈTE MARS

Ce récit a été initialement publié
dans la revue Les Belles Images,
en onze épisodes de deux pages
et un épisode final de deux pages et demi,
du numéro **540**, daté du **20 août 1914**,
mais seulement diffusé la semaine du **31 décembre 1914**,
au numéro **551** du **18 mars 1915**.

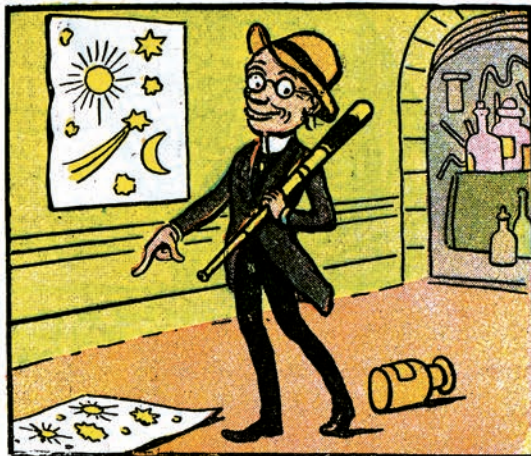




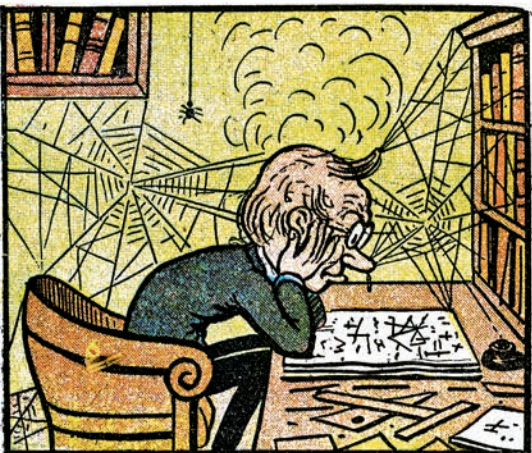
Le professeur Polycarpe est un savant émérite, passionné par toutes les sciences et surtout la physique et l'astronomie. Son ambition serait de résoudre la question de la pluralité des mondes habités. Pour cela il faudrait pouvoir se rendre dans les autres planètes, et jusqu'ici la chose n'a été réalisée que dans l'imagination des romanciers.



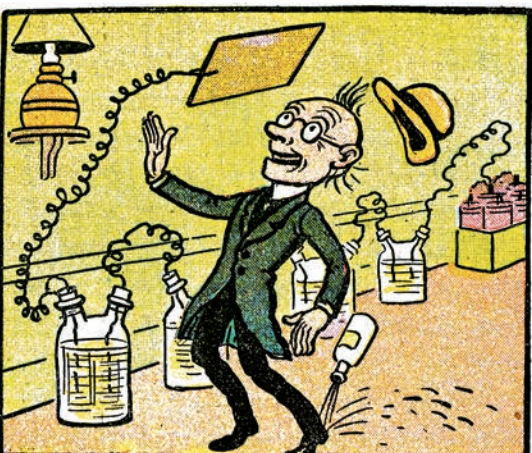
"Ainsi voici d'abord la planète Mars. Ces lignes que nous apercevons, se dit Polycarpe, sont probablement des signaux qu'elle nous adresse. N'est-il pas enrageant de ne pouvoir lui répondre, et plus enrageant encore de penser que sur cette planète, probablement plus avancée que nous, quantité de découvertes importantes ont dû être faites, et que...



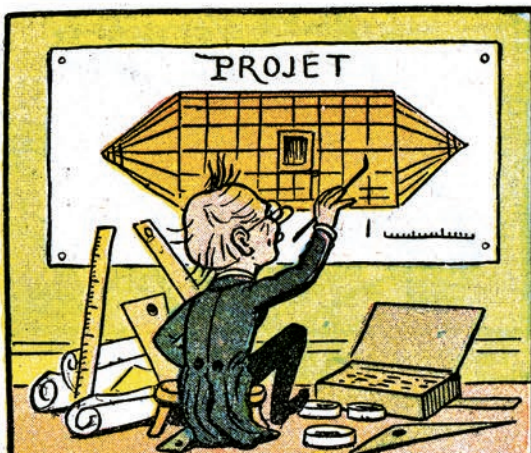
... nous ignorerons toujours. Eh bien ! non et non, affirme le savant, les ballons n'ont pas dépassé 11.000 mètres d'altitude, les avions ont besoin de l'air pour s'y appuyer et la couche d'air n'est que d'une trentaine de kilomètres. Après cela le vide, ou plutôt l'éther. Eh bien ! je trouverai le moyen de surmonter toutes ces difficultés, foi de Polycarpe et de professeur."



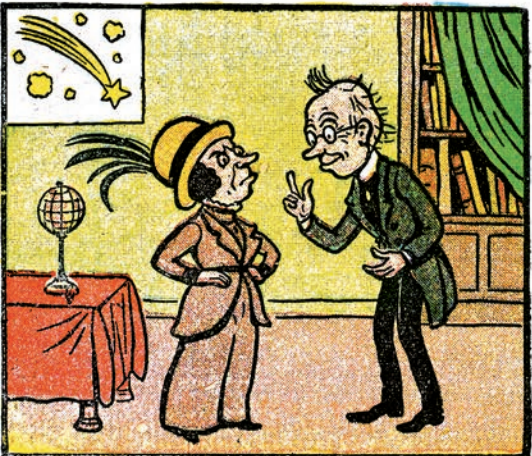
Et là-dessus notre savant de passer des jours et des nuits dans de profondes recherches, qui font bouillir son cerveau prêt à éclater, sans qu'aucun résultat couronne ses efforts. Un homme ordinaire aurait abandonné la partie, mais Polycarpe est d'une ténacité telle que rien ne le rebute. Aussi, une belle nuit...



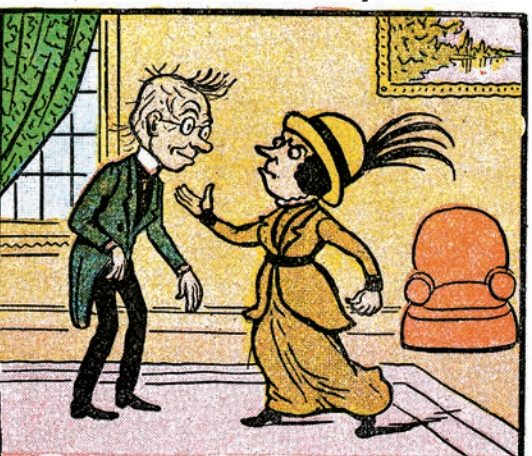
... l'entend-on pousser un "hourra" de triomphe : il a trouvé ! En faisant passer un courant électrique à travers certains liquides chimiques et en chargeant une plaque de cuivre du fluide ainsi obtenu, il arrive à annuler la force de la pesanteur. Cette découverte merveilleuse, avec ses applications, qu'il voit comme dans un rêve, c'est la réalisation de son plus cher désir...



... c'est la possibilité d'aller dans les autres planètes. Mettant immédiatement son idée à exécution, Polycarpe établit le plan d'un appareil en cuivre, à facettes isolées les unes des autres, et pouvant être chargées à son gré de ce fameux fluide qui doit dompter la pesanteur, appareil qui va lui permettre de se jouer de l'espace infini.



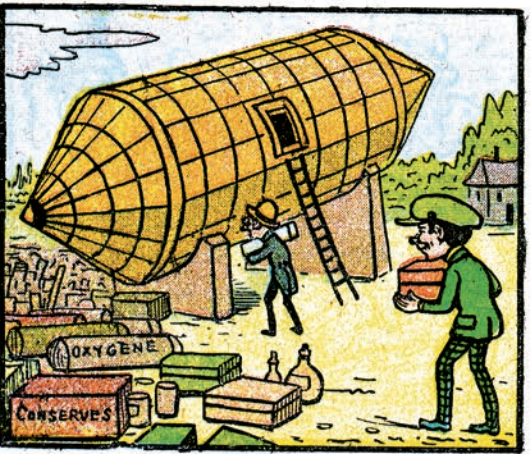
Le savant fait part, à la fois de sa découverte et de ses projets, à sa sœur Brigitte avec laquelle il a toujours vécu depuis sa plus tendre enfance. Polycarpe, qui s'attendait à une explosion de joie, voit, au contraire, le visage de la vieille fille se rembrunir de plus en plus, son air devenir agressif.



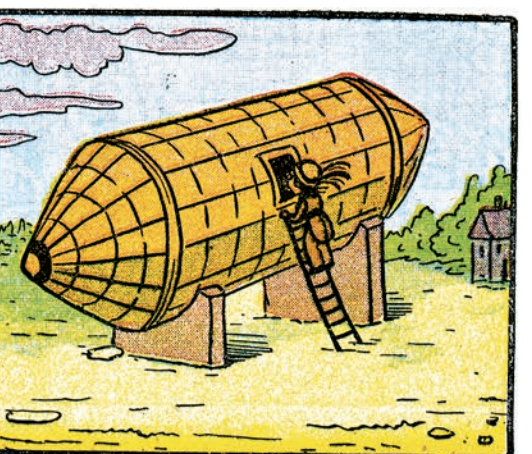
Et finalement elle éclate en une véhémence sortie contre l'égoïsme des hommes. Comment ! ce frère qu'elle a tant choyé, tant gâté, a l'intention de la quitter, et cela justement au moment où elle-même avait formé le projet de lui faire épouser...



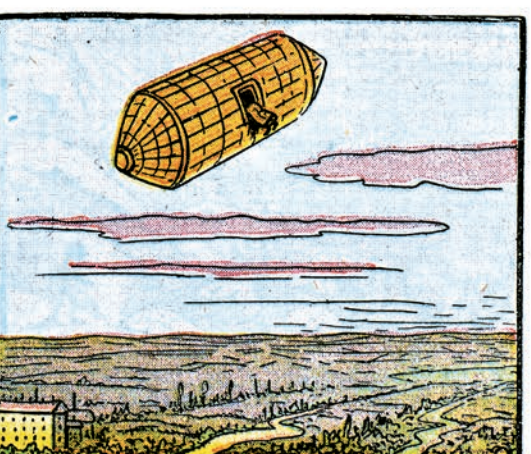
... une délicieuse et timide jeune fille d'une quarantaine d'années, habitant avec son père le fond d'une province, et si bien élevée qu'elle n'avait jamais cherché jusqu'ici qu'à apprivoiser des perroquets.



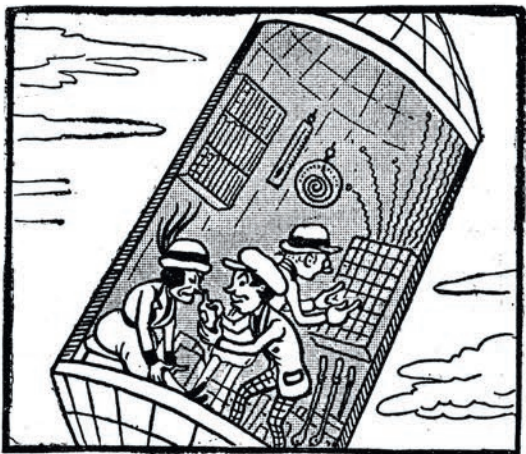
Si séduisant que soit ce projet matrimonial, Polycarpe préfère y renoncer et continue de se préparer à sa grandiose entreprise. L'appareil est prêt, son compagnon tout trouvé sera son domestique Nigaudot, dont le dévouement lui est tout acquis.



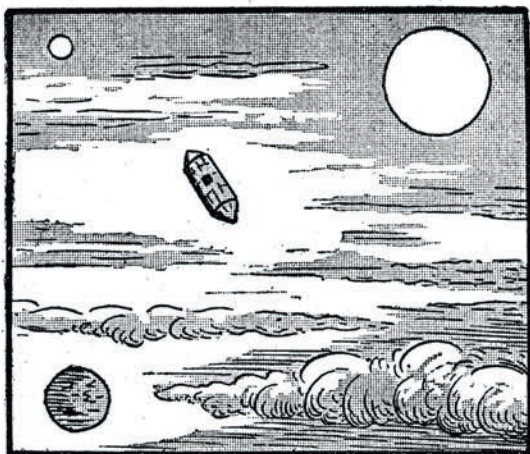
Enfin tout est terminé. Polycarpe et son compagnon Nigaudot sont embarqués. L'appareil va se charger de fluide, il ne reste plus qu'à enlever l'échelle et à s'envoler, quand tout à coup apparaît à l'orifice la figure, convulsée de colère et de désespoir, de Mlle Brigitte.



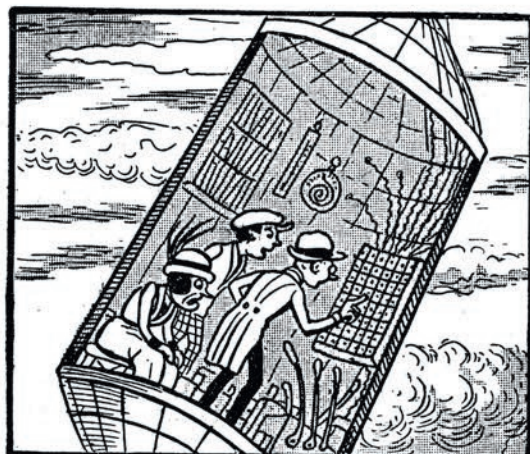
Son frère, qui ne peut empêcher le fluide dont l'appareil est chargé, d'agir, lui crie de se sauver, mais elle se cramponne désespérément et l'engin l'enlève, malgré ses protestations véhémentes : " — Mon frère, je ne vous pardonnerai jamais ça ! "



On la hisse à l'intérieur. Comme bien on pense, après de pareilles émotions, elle s'évanouit, et tandis qu'on lui fait respirer des sels, Polycarpe est tout à la conduite de son appareil qui parcourt l'espace avec la rapidité d'un bolide. Lorsque la vieille fille revient à elle, c'est à peine s'il lui reste la force d'invectiver son frère, mais elle répète constamment : — Polycarpe, je ne vous pardonnerai jamais ça !



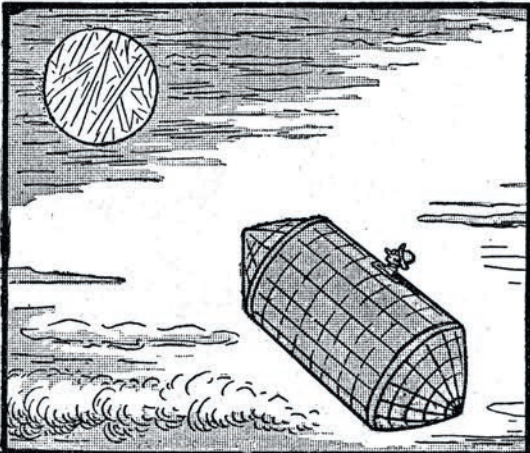
Avec une rapidité vertigineuse, l'appareil franchit l'espace. Bientôt, la terre, que les voyageurs viennent de quitter, leur paraît toute petite, tandis que la lune grossit tellement à leurs yeux qu'ils craignent d'être attirés par elle.



Nouvelle terreur de la pauvre Brigitte qui ne veut à aucun prix atterrir dans cette planète morte. Par une manœuvre habile, Polycarpe change la direction de l'appareil et le remet dans la bonne voie.



Les heures passent rapides dans cette course vertigineuse. Le savant et son aide surveillent attentivement la marche de l'appareil, tandis que la pauvre Brigitte a heureusement trouvé dans sa poche un roman anglais qui la passionne. Ce qui n'empêche pas que de temps à autre elle lève les yeux au ciel en murmurant : — Polycarpe, je ne vous pardonnerai jamais ça !



Enfin, le savant, qui a mis le nez à la portière, si nous osons nous exprimer ainsi, peut s'écrier : — Je la vois, c'est bien elle, avec sa couleur rouge, ses canaux qui la sillonnent en tous sens. Dans quelques heures, mes amis, nous aborderons dans la planète Mars.



Et en effet, quelques heures après, une effroyable secousse les jetait les uns sur les autres. Ils abordèrent sur une épaisse couche de neige dans laquelle ils s'enfonçaient à moitié, mais qui heureusement amortissait le choc.



Sortir de l'appareil n'est pas chose facile. Ils déblayaient de leur mieux la neige qui bouche la porte et quelque peu étourdis, ils parviennent enfin à quitter leur prison, pas en très bon état, il est vrai.



Polycarpe avait reçu un choc violent sur son vaste crâne, qui s'en trouvait légèrement déformé. Le long nez de Brigitte avait donné fortement contre la paroi du dirigeable et saignait abondamment, tandis que Nigaudot avait un œil poché. Mais, en somme, ils sont contents d'en être quittes à si bon compte.



Aussitôt remis de la bien légitime émotion causée par cet arrêt brusque, ils explorent les alentours. Partout c'est la neige et la désolation. Ils pourraient se croire dans la lune, s'ils ne voyaient deux lunes, les deux satellites de Mars qui les éclairent faiblement.



Enfin le jour se lève. l'horizon s'éclaire, ils peuvent distinguer dans la vallée une végétation rouge bien extraordinaire pour l'œil d'un Terrien. Mais ils n'entrevoient pas le moindre Martien. — Nous en sommes pour nos frais de déplacement, dit Nigaudot. Ils décident de descendre dans cette vallée.



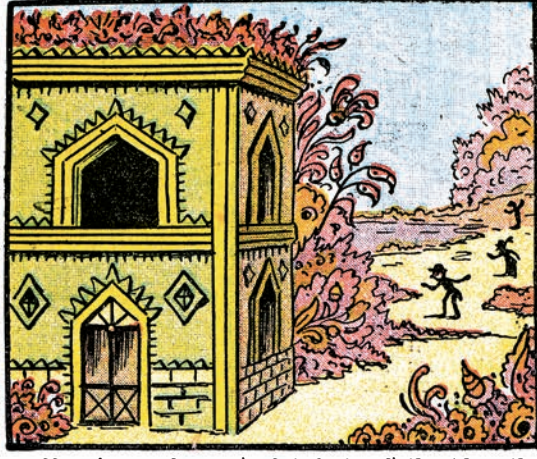
Et bientôt ils peuvent voir de près cette végétation bizarre, non seulement par sa couleur, mais encore par sa variété, son abondance et ses formes ornementales. Brigitte, quoique toujours terrorisée, veut cueillir un bouquet.



Ils en étaient là de leurs recherches, quand tout à coup apparaît à leurs yeux un être bizarre, vêtu d'un costume à grands ramages, coiffé d'un bonnet pointu et, chose extraordinaire qui renverse Brigitte d'étonnement, il a deux ailes, comme un ange ou un démon. — Voilà donc, s'écrie Polycarpe, un Martien, un de ces êtres que j'ai tant désiré connaître !



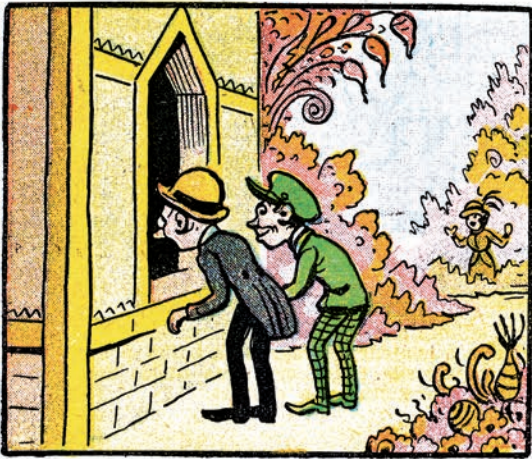
En apercevant pour la première fois un Martien, Polycarpe n'était pas trop rassuré : peut-être cette race était-elle féroce et sanguinaire. — Si c'était un anthropophage ! " s'écrie Brigitte. Néanmoins le savant s'approche à petits pas et s'apprête à lui souhaiter le bonjour en volapuck, quand le singulier personnage...



... effrayé sans doute, s'enfuit à tire-d'aile. Alors ils continuent leur route et se trouvent bientôt devant une habitation qui leur paraît bizarre, avec ses toits plats couverts de fleurs et de plantes de toutes espèces, ses larges baies non fermées de carreaux comme les nôtres. Ils s'en approchent anxieusement, se demandant ce qu'ils vont découvrir là-dedans.



Polycarpe regarde indiscreètement par une des larges ouvertures et aperçoit un homme à grande barbe et longs cheveux blancs qui, au milieu d'appareils scientifiques de formes extraordinaires et inconnus de Polycarpe, semble réfléchir profondément.



" Quelle veine ! c'est un savant aussi, ce particulier-là, dit Nigaudot qui s'était approché. Venez donc voir, Mlle Brigitte, les drôles d'ustensiles qu'il y a dans la maison du Martien. "



Au même instant, ils entendirent un grand bruit d'ailes et virent devant eux le Martien, qui sans doute les avait vus ou entendus, et qui les regardait avec de grands yeux étonnés, mais non hostiles.



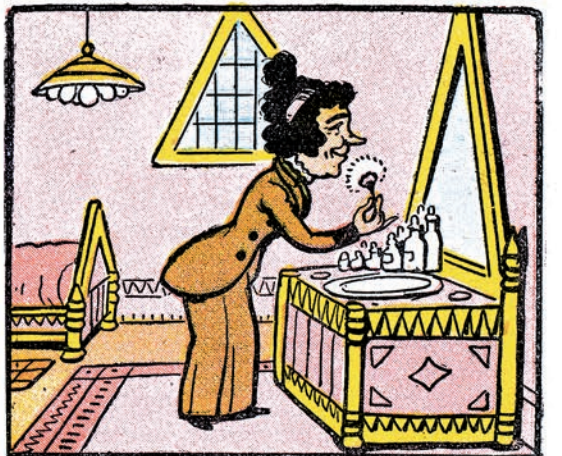
Dans le plus pur volapuck, Polycarpe se présente, expliquant au Martien dans quelles conditions ils étaient arrivés, lui exprimant toute sa joie de se trouver face à face avec un Martien, surtout un chercheur comme lui.



Le Martien, qui se nommait Chaolu, était effectivement un savant distingué. Il répondit à Polycarpe, en volapuck également : — Soyez le bienvenu, mon cher confrère, depuis longtemps je cherchais, moi aussi, à correspondre avec la Terre, afin de savoir si elle est habitée et connaître le mode de vie des Terriens et tout ce qui s'y rattache. Nous voilà tous deux au comble de nos vœux. "



Il fit entrer les trois voyageurs chez lui, leur présenta sa fille, une jeune veuve, nommée Mahama, mère de deux ravissants bébés, et ne voulut pas qu'ils cherchassent un autre logis. Il avait de confortables appartements à leur offrir, où ils seraient comme chez eux, et il était au comble du bonheur de cette heureuse rencontre.



Brigitte commençait à juger l'aventure moins abominable et entrevoyait l'instant où elle pardonnerait à son frère de l'avoir entraînée dans cette folle équipée. Elle trouvait chez ce Martien tout le confort et les menus raffinements du logis d'une coquette Terrienne.



Mahama l'initiait à la vie féminine des Martiennes " qui sont, lui dit-elle, avocate, médecin, doctoresse en droit, préfète et même ministre, ce qui ne les empêche pas d'être en même temps des femmes d'intérieur et des mères modèles. "



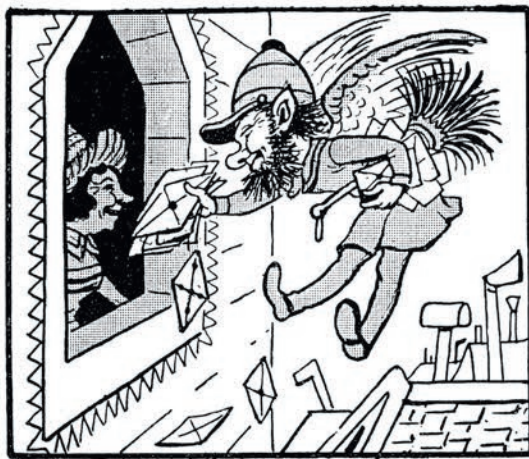
Aussi, c'est Mahama qui s'occupe toujours de ses deux bébés ; elle les habille, et Brigitte voit avec étonnement les petits bambins voltiger jusqu'à leur mère pour se faire boutonner, sans quelle ait besoin de se baisser. Mahama conduit Brigitte dans les différentes...



... pièces de l'habitation, où chacun accomplit sa besogne avec rapidité, grâce aux ailes qui permettent à la femme de chambre de s'élever à la hauteur qu'elle veut pour épousseter dans les moindres coins...



... pour broser et taper les tapis au dehors, afin qu'aucune poussière ne reste dans la maison. C'est en volant également que Médor, accompagné d'une bonne, fait sa petite promenade de chaque jour, matin et soir.



Brigitte voit que le facteur remet avec une admirable dextérité les lettres à leur destination et que le portier les monte avec non moins d'exactitude et d'empressement.



Les produits chimiques destinés aux expériences de Chaolu lui arrivent aussi par cette voie rapide et sûre, et Brigitte ne peut s'empêcher de pouffer de rire en voyant la binette du chimiste.



C'est également par les airs que sont apportés le pain, le lait, les fruits, etc. Toute la matinée on entend des bruissements d'ailes : ce sont les livreurs de ces différentes denrées. Nos amis vivent dans un étonnement perpétuel.



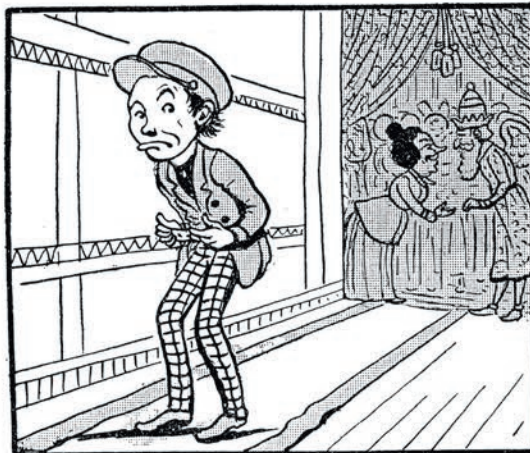
Le moins étonné de tous n'est certes pas Nigaudot quand il voit le maître-queux s'élever d'un coup d'aile pour dominer sa poêle, et il se pourlèche à l'avance en humant le fumet d'une excellente sauce madère.



Il admire aussi l'accorte femme de chambre qui volette à hauteur des rayons du buffet pour y prendre la vaisselle et les différents objets dont elle a besoin pour mettre son couvert.



Ce couvert est parfaitement ordonné avec les curieux objets de forme triangulaire qui le composent, et la variété, inconnue à nos amis, des fruits et des fleurs qui y figurent, achève de lui donner un aspect un peu féerique.



Le premier repas des Terriens chez leurs hôtes fut des plus cordiaux et des plus animés, mais les Martiens, habitués à se nourrir de produits alimentaires très concentrés, mangèrent fort peu. Pour ne pas se faire remarquer, Nigaudot, qui jouit d'un superbe appétit, dut faire comme eux, mais c'est d'un air piteux qu'il quitte la table en serrant sa ceinture de trois crans.



À la fin du repas, Chaolu fait à Polycarpe les honneurs de son laboratoire et lui montre une machine qu'il est en train d'inventer, et qui, si elle réussit, doit lui valoir une fortune impossible à évaluer dans notre monnaie, tant elle serait énorme.



Il lui fait voir aussi, à la stupéfaction de notre savant, un bloc de radium d'au moins cinquante kilogrammes, ce qui chez nous représenterait une fortune d'une quinzaine de milliards, au prix où est le radium.



Quand ses hôtes furent couchés, Chaolu retourna à son laboratoire pour donner des ordres à Tanfouchi, son aide, jeune ambitieux, sournois et ombrageux, qui convoitait la main de Mahama, bien plus pour prendre part à la gloire de son maître, que par affection pour sa fille.



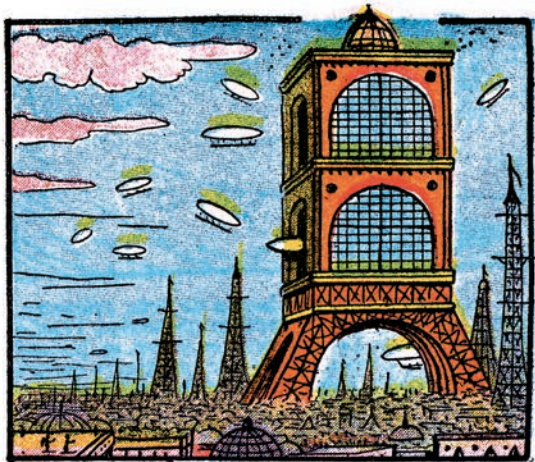
En entendant Chaolu faire l'éloge de Polycarpe et dire qu'il pourrait bien lui être utile dans la construction de sa nouvelle machine, Tanfouchi en conçut une jalousie féroce et chercha dans sa tête par quel moyen il pourrait nuire au Terrien, et même à son maître. C'était dorénavant un danger constant que les deux savants allaient voir surgir devant eux !



Chaolu, de plus en plus enchanté de ses hôtes, et fier de leur faire apprécier les beautés de sa ville, leur offrit de les emmener dans sa superbe auto, complètement fermée par des glaces, et qui lui servait habituellement pour les longs parcours...



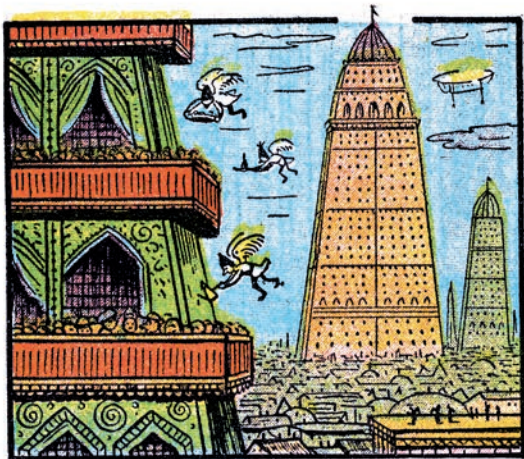
... quand il ne voulait pas fatiguer ses ailes. Tout d'abord nos amis furent étonnés de voir une quantité de tours en fer qui se perdaient dans la nue, bien plus élevées que la tour Eiffel, avec d'énormes plates-formes, où pouvaient se poser les Martiens et où ils trouvaient : cafés, restaurants...



... hôtels, théâtres en plein air, ainsi que de gigantesques garages aériens pouvant abriter des quantités de dirigeables, qui, ainsi, n'avaient pas à risquer les manœuvres, parfois périlleuses, de l'atterrissage et pouvaient faire leurs réparations en toute tranquillité.



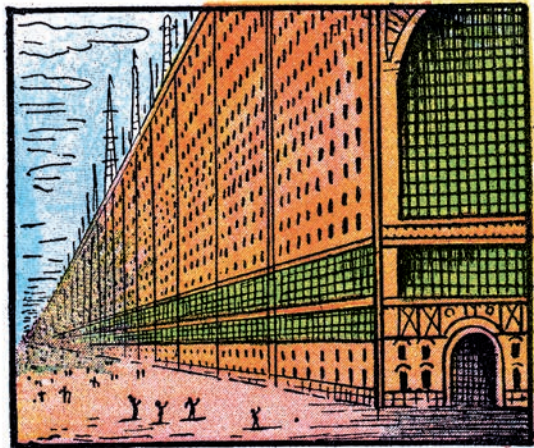
Ces garages pouvaient abriter également tous les appareils aériens : aéroplanes, hélicoptères, orthoptères, si nombreux, si variés et si perfectionnés dans cette planète de Mars où l'on vit surtout dans l'espace.



L'heure du repas venue, Chaolu offrit à déjeuner à ses hôtes dans un de ces grands restaurants à la mode, en plein vent, bondé de monde, où heureusement le service est plus rapide que chez nous, grâce aux ailes des garçons, et par conséquent très zélés.



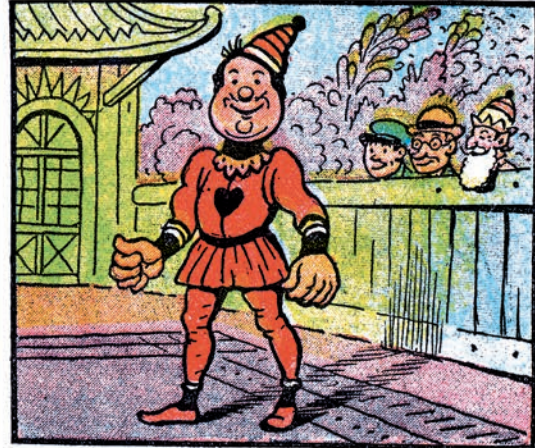
Après le déjeuner, commençait vraiment la visite de la ville. Nos amis furent émerveillés de la grande avenue des Héros et des Hommes de génie, qui sont fort en honneur chez les Martiens. Chacun des grands hommes y a son arc de triomphe rappelant l'exploit le plus remarquable de sa vie.



L'émerveillement des Terriens ne connut plus de bornes devant l'immensité des bâtiments, des musées où toutes les merveilles des arts et des sciences sont réunies à profusion, depuis les collections de tableaux les plus remarquables jusqu'aux échantillons les plus rares de la faune, de la flore et de la minéralogie de toute la planète.



— Ce n'est pas étonnant, dit Polycarpe, que vous ayez tant de grands savants, avec toutes ces facilités d'études. Mais, dites-moi donc pourquoi nous rencontrons des Martiens avec des têtes si grosses? — C'est, répondit Chaolu, que chez nous, l'organe que l'on fait travailler se développe beaucoup plus que les autres.



" Ainsi, de même que le crâne et le cerveau sont plus gros chez les intellectuels, les poings et les bras sont plus développés chez les lutteurs. Celui que vous voyez là est notre champion de boxe, il tombe facilement deux et trois adversaires à la fois.



" Les jambes, et surtout les pieds, se développent chez les coureurs, car la course à pied, quoique étant un sport peu pratiqué chez nous, a tout de même quelques adeptes. Certains Martiens sacrifient leurs ailes à ce sport et arrivent, avec l'entraînement, à faire des enjambées de dix à douze mètres. Aussi, voyez les pieds de celui-ci.



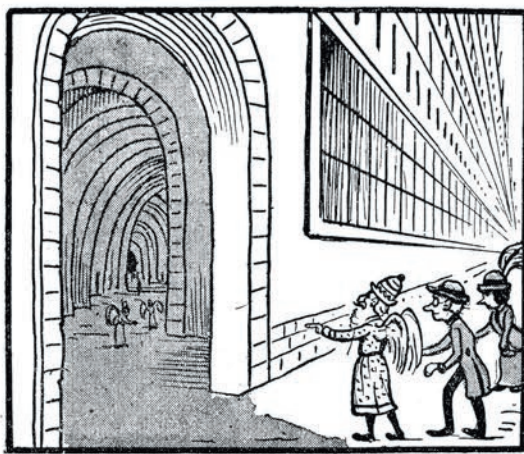
— Et vous, mademoiselle, dit Chaolu en s'adressant à Brigitte, qui aimez tant les parfums, voyez comme nos ouvriers parfumeurs, à force d'aspirer l'arôme des fleurs, afin d'en distinguer les essences particulières, ont un nez proéminent, aux nerfs olfactifs excessivement développés.



" Chez les musiciens, ce sont les oreilles qui se développent le plus, ainsi que les lèvres chez le flûtiste et les doigts chez le joueur de clarinette.



" — Aussi, n'ai-je pas besoin de vous présenter, ajouta Mahama, notre première cantatrice, l'étoile de notre opéra. Comme vous le voyez, sa bouche est assez respectable. Eh bien, le baryton l'a encore plus grande et la basse au moins le double. "



Chaolu, tout fier devant l'admiration des Terriens, leur fait visiter les différentes écoles où s'étudient les sciences, si cultivées dans cette planète. C'est d'abord l'immense école de médecine où il les fait pénétrer...



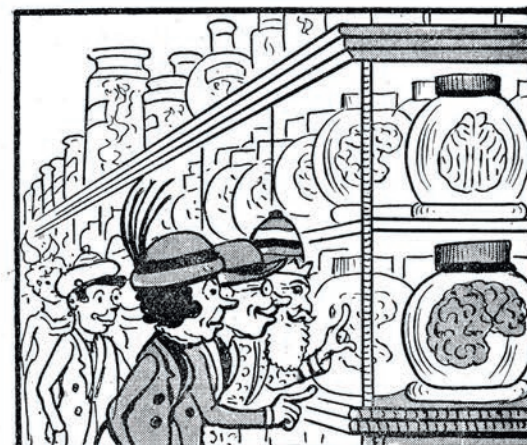
... et où ils voient avec étonnement un nombre incalculable de bocaux contenant, en conservation, des estomacs. " — Cela nous sert, dit Chaolu, à la greffe humaine que vous connaissez à peine chez vous et que nous pratiquons depuis fort longtemps. Nous remplaçons un estomac malade avec la plus grande facilité. "



" Il est même tout à fait courant ici, par exemple, de remettre un cœur à celui qui n'en a pas assez ou qui en souffre. Nos chirurgiens sont si peu regardants que, dernièrement, par distraction, on en a mis deux au même Martien, qui ne s'en porte que mieux, aussi est-ce plein de cœur qu'il a remercié le chirurgien. "



" Pour les bras et les jambes, c'est tellement courant que nous n'en parlerons pas. Dès qu'un accident suivi de décès se produit, on met de côté immédiatement ce qui est resté intact de la victime, et de cette façon nous avons toujours en réserve ce qu'il nous faut. "



" Aussi nous n'avons pas d'idiot, de crétins ou d'imbéciles, encore moins de fous, parce que nous pouvons très bien remplacer la cervelle. Et notre grand chirurgien en chef nous a même promis que sous peu il pourrait remplacer la tête. "



" Nous sommes arrivés à suspendre la vie pendant des mois, et voici un spécimen remarquable sur lequel on a déjà maintes fois fait l'expérience. Il ne compte plus ses décès et ses résurrections. Ce joli sujet pourra même vous dire que ce n'est pas rigolo d'être mort. "



" Puisque vous faites tant de choses extraordinaires, remarqua alors Nigaudot, vous pourriez probablement, sans grandes difficultés, me greffer une paire d'ailes, et, ma foi, cela me serait bien agréable de voltiger comme un papillon. "



" Rien n'est plus facile, en effet ", dit le chirurgien appelé aussitôt. Et après avoir examiné attentivement Nigaudot des pieds à la tête, il lui dit : " — Je répons de l'opération, dans huit jours vous volerez comme nous. "



" Veine ! se dit Nigaudot, quand je retournerai sur terre, j'en aurai un de ces succès ! Les camarades n'ont qu'à bien se tenir, je les dégouterai tous. " Et, sans appréhension, il se confie à l'homme de l'art. "



Pendant ce temps, Chaolu et Polycarpe continuent leurs observations scientifiques. Ils ont ensemble de longues causeries, c'est maintenant entre eux une véritable amitié qui porte de plus en plus d'ombrage à Tanfouchi, toujours aux aguets. "



Et lorsqu'il voit Polycarpe plein de galanterie auprès de Mahama, s'empresse autour d'elle chaque fois que l'occasion le lui permet, et la jeune femme accueillir souriante ses attentions, la haine de Tanfouchi devient de plus en plus féroce et il roule dans sa tête les plus noirs projets. "



Peu de temps après, Nigaudot sortait de chez le chirurgien avec deux jolies petites ailes, pas trop déplumées ; mais il paraissait un peu emprunté avec ces nouveaux membres dont il ne savait pas encore se servir, d'autant plus que le chirurgien lui avait bien recommandé de ne pas faire d'imprudence, à l'exemple des jeunes serins qui, voulant voler trop tôt, tombent du nid.



Alors il lui vint à l'idée de demander à Tanfouchi de lui apprendre à voler, sans se douter de la haine que celui-ci nourrissait contre tout l'entourage de Polycarpe. Aussi les premiers essais furent-ils plutôt malheureux pour l'apprenti Nigaudot.



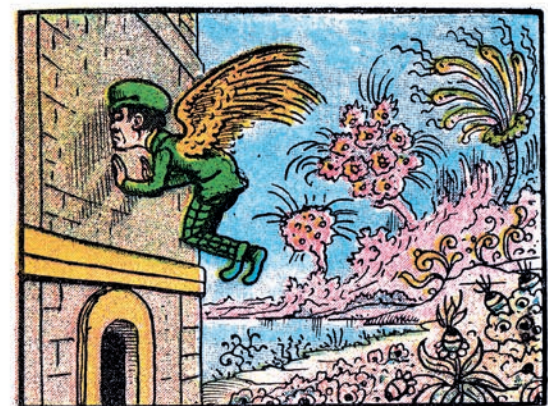
Ainsi que les seconds, d'ailleurs, qui, par suite des mauvais conseils donnés par le traître, conduisirent le pauvre Nigaudot là où il n'aurait pas dû aller. " Je crois que je suis dans le lac ", soupirait-il.



Et il se serait infailliblement noyé, s'il n'avait su un peu nager. En sortant de l'eau, le pauvre garçon se disait : " Avec mes ailes trempées, j'ai l'air d'une poule mouillée. "



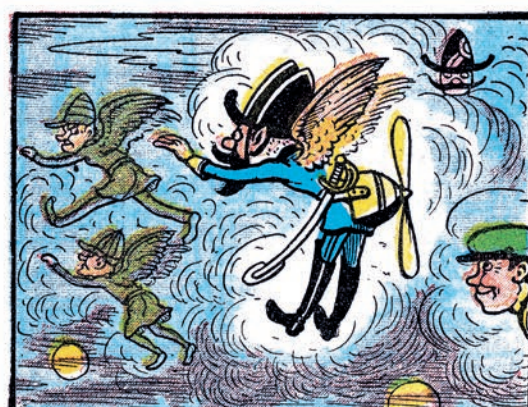
Plusieurs autres essais lui furent encore plus funestes. Aussi était-il dans un piteux état, quand Chaolu s'aperçut qu'on lui avait coupé, probablement pendant son sommeil, les plus belles plumes de ses ailes. Quelle pouvait être la main malveillante qui avait fait cela ?



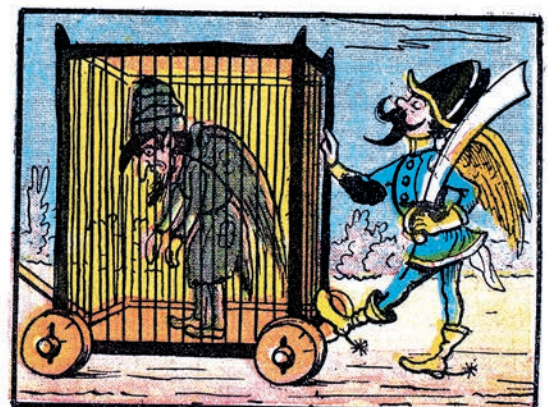
Heureusement, il fut facile de lui en greffer d'autres, et cette fois, il voulut voler de ses propres ailes. Il s'y prit mieux, fit des progrès, mais il ne savait pas bien se diriger et il allait souvent encore donner du nez contre les murs, comme un gros hanneton.



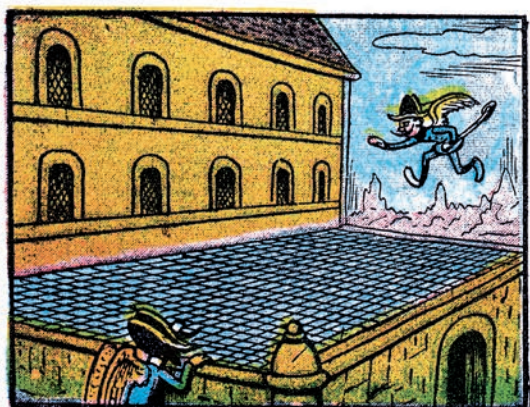
Enfin, il s'enhardit et, grisé par l'espace, tout nigaud qu'il était, il alla se perdre dans les nuages où il fit de mauvaises rencontres, parce que les voleurs et apaches martiens vous attendent au coin d'un nuage comme chez nous au coin d'un bois.



Mais les nuages sont mieux gardés dans Mars que les bois chez nous. À la moindre alerte, les gendarmes accourent, d'autant plus vite, qu'en plus de leurs ailes ils ont dans le dos une petite hélice qui, en doublant la rapidité de leur vol, leur donne de l'avance sur messieurs les apaches.



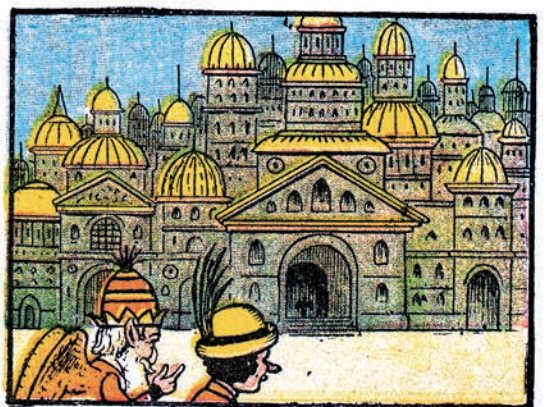
Quand ils se sont emparés d'un malfaiteur, ils l'enferment dans une cage pour ne pas qu'il se serve des ailes, ou bien on lui attache un énorme boulet au pied et on lui coupe les ailes, ce qui rend toute tentative d'évasion presque impossible.



Ce qui n'empêche pas que toutes les cours des prisons sont grillagées, ainsi que les fenêtres. Malgré ces précautions, des gendarmes montent la garde jour et nuit, ne dormant jamais que d'un œil.



Nigaudot, que tous ces détails intéressaient beaucoup, puisqu'il avait failli être victime des apaches, apprit d'un geôlier que la peine de mort existait dans Mars, qu'on électrocutait les condamnés, parce que, étant donnée la faible pesanteur dans la planète, le couteau de la guillotine serait trop léger, et le pendu pas assez lourd pour tirer sur sa corde et s'étrangler.



Pendant ce temps, nos amis continuent à visiter la ville. Chaolu fait voir à Brigitte un des temples les plus importants. La plus grande de nos églises serait une toute petite chapelle en comparaison de l'immensité de ce temps composé d'un nombre infini de coupes.



Chaolu explique à la vieille demoiselle, en lui montrant une sorte de pasteur, que ceux-ci sont en même temps des savants, ce qui s'explique, puisque chez les Martiens, la religion, la philosophie et la science vont de pair.



Justement un mariage arrivait au temple, les mariés et leurs amis avaient pris place dans de gracieux aéroplanes, ou plutôt des chars aériens. Il en venait de toutes les directions, car c'était la fille d'un des plus riches marchands de la ville qui se mariait.



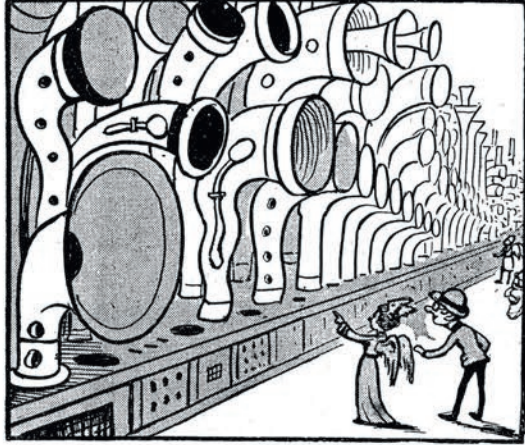
Aussi sa toilette était-elle des plus somptueuses, ainsi que celles de tout le cortège. Et ce qu'il y avait de charmant, c'étaient de gracieux petits Martiens qui jetaient des fleurs à profusion sur le passage des jeunes époux. Brigitte pensa que ce devait être délicieux de se marier dans cette planète.



La cérémonie était très bien réglée, sous l'œil vigilant d'un superbe Suisse galonné et très empanaché, qui volait partout avec vivacité pour assurer l'ordre.



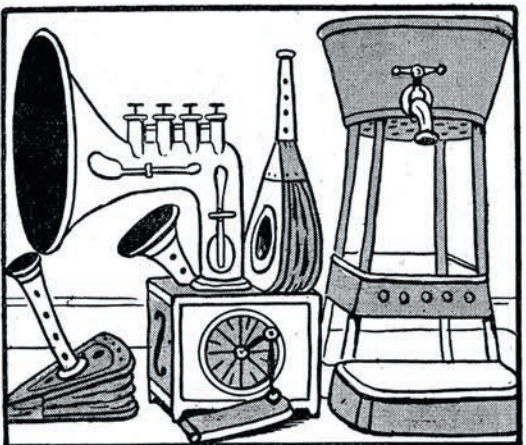
Brigitte fut surtout séduite par l'orchestre composé de plusieurs centaines de musiciens qui jouaient avec un style et un art des plus parfaits, sur des instruments extraordinaires desquels ils tiraient des sons et des mélodies tout à fait inconnus à ses oreilles.



Tous nos amis en étaient charmés et fort surpris. Et la conversation venant à rouler sur la musique, Mahama offrit à Polycarpe de lui faire visiter le conservatoire de musique avec la salle de concert, où plus de 500 graphophones et phonographes perfectionnés formaient un orchestre des plus merveilleux, quoique peut-être un peu assourdissant pour des oreilles de Terriens.



Il y avait aussi des instruments monstres, telle une basse avec pistons électriques et pompe à air, produisant des sons formidables, à tel point que toutes les vitres de la salle en étaient brisées en petits morceaux.



Pour la musique imitative, Chaolu leur expliqua qu'ils possédaient des instruments spéciaux et bien particuliers, leur permettant de rendre d'une façon merveilleuse tous les bruits de la nature : le vent, la tempête, la pluie, le murmure du ruisseau, le chant des oiseaux et le bourdonnement de l'insecte.



Après cette journée bien remplie, Chaolu voulut, avant de se retirer dans ses appartements, aller donner, avec Polycarpe, un dernier coup d'œil à sa chère machine ; coup d'œil d'autant plus utile qu'on devait l'expérimenter le lendemain. Voyant que tout était en bon état, ils se retirèrent chacun chez soi.



Mais sur le coup de minuit, Polycarpe, ne pouvant dormir, préoccupé d'une certaine pièce qui lui paraissait ne pas devoir donner toute satisfaction, voulut revoir la machine et pénétra dans le laboratoire. Quelle ne fut pas sa stupeur en voyant accroupi, en train de dévisser la fameuse pièce, un Martien au visage caché sous un masque !



Il se précipita sur lui, le saisit par les ailes en lui demandant ce qu'il faisait là. Le Martien, sans lui répondre, se retourna brusquement et un corps à corps s'engagea. Quelques plumes de l'aile restèrent dans la main de Polycarpe...



... qui reçut un coup si violent sur la tête, porté avec la pièce volée, que le malheureux, assommé, resta sur le carreau, tout étourdi, tandis que le voleur s'enfuyait à tire-d'aile.



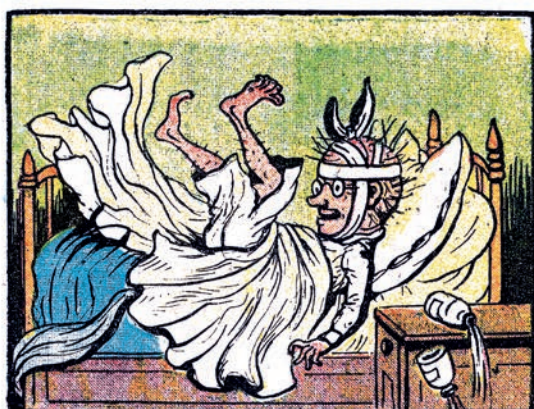
Polycarpe avait été si maltraité par le voleur qu'au premier moment on l'avait cru mort. Mais, grâce aux bons soins dont il fut entouré par Chaolu, et surtout par sa fille Mahama qui ne quittait guère le chevet du malade, il revint promptement à lui.



D'ailleurs, si les Martiens étaient très avancés en chirurgie, ils ne l'étaient pas moins en médecine et disposaient de ressources médicales que nous ignorons, d'anesthésiques violents qui, rien qu'à être respirés, calmaient instantanément les douleurs...



... et d'un appareil contenant un gaz cicatrisant qui, administré savamment, guérit en quelques heures toutes les plaies du malade, à son grand étonnement et aussi à sa vive satisfaction.



Cela n'alla pas sans un peu d'agitation et quelques cauchemars, où Polycarpe voyait sans cesse des papillons noirs voltiger autour de lui, ainsi que le Martien masqué, son agresseur, sur lequel il voulait se précipiter.



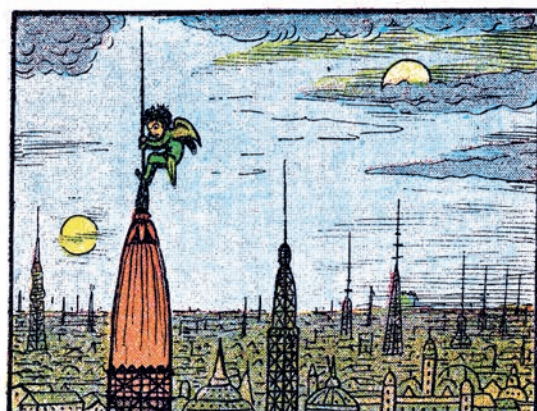
Mais enfin sa bonne constitution prenant le dessus, il fut bientôt sur pied, manifestant une folle gaieté, car les vapeurs calmantes et cicatrisantes qu'il avait absorbées étaient connues pour leur effet hilarant. On les employait même contre la neurasthénie.



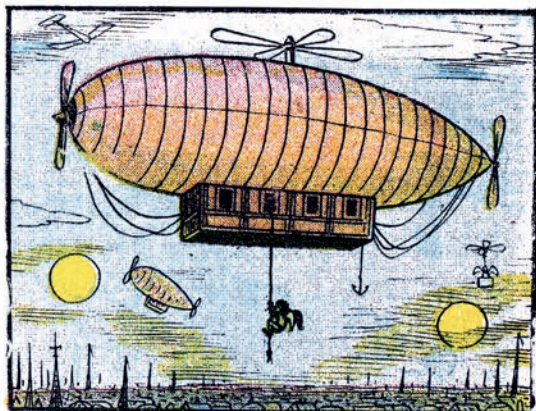
Le premier moment d'émoi avait empêché de s'occuper de l'agresseur, que seul Nigaudot avait aperçu s'enfuyant avec la précieuse pièce en main. Il s'était bien lancé de suite à sa poursuite...



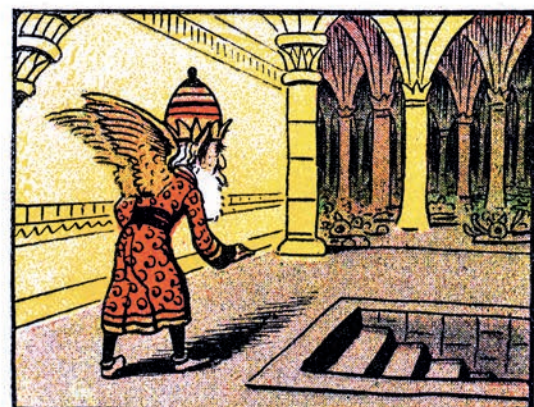
... mais comme il était encore peu accoutumé à la vitesse, avec ses ailes toutes neuves, l'effort fut trop grand pour lui, et il ne tarda pas à avoir une crampe dans l'aile gauche et à être précipité dans le vide d'une hauteur prodigieuse, sur un paratonnerre.



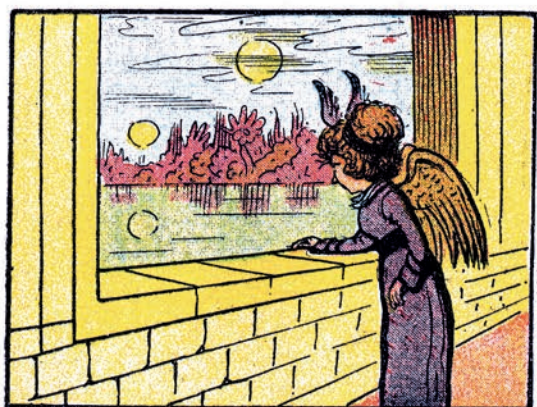
Heureusement que, plein de présence d'esprit, il donna un fort coup d'aile avec celle qui lui restait, et il parvint à se redresser et même à saisir le paratonnerre, auquel il s'accrocha. Mais il lui était impossible de descendre de là, aussi y resta-t-il de longues heures.



Fort heureusement, un ballonbus l'aperçut et, le voyant dans cette position critique, lui jeta une amarre à laquelle Nigaudot se suspendit, non sans une frousse intense, mais qui lui permit d'être déposé chez Chaolu sans autre incident.



Chaolu n'était toujours pas sur la trace du voleur et nul soupçon n'effleurait sa pensée sur aucun de ceux qui l'entouraient. Maintes fois il était retourné, à son laboratoire, tâchant d'y trouver quelque indice, mais rien n'était venu orienter ses recherches.



Mahama, de son côté, trouvait bien singulier que son père, qui n'avait pas d'ennemi, ait pu être volé. Tandis que ce pauvre Polycarpe, auquel elle s'intéressait de plus en plus, avait pu aussi être victime du misérable voleur.



Quant à Brigitte, dès l'instant que son frère était guéri, c'était tout ce qu'elle demandait. Le vol de la pièce de la machine la laissait plutôt froide, d'autant plus qu'elle n'y comprenait rien. Elle aimait mieux jouer avec les jeunes enfants de Mahama qui lui faisaient mille agaceries auxquelles elle se prêtait avec une patience inlassable.



Elle les suivait dans leurs études, admirant la surprenante mémoire de ces enfants obligés d'emmagasiner dix fois plus de science que les nôtres, puisque leur planète est plus avancée, et dont le plus petit abrégé d'histoire, dans ce vieux monde où tant de choses ont eu le temps de se passer, est plus volumineux qu'un de nos plus gros dictionnaires.



Leurs jeux amusaient aussi la bonne Brigitte, mais la faisaient aussi souvent trembler. Ainsi, quand un des enfants se penchait tout au bord d'une fenêtre du septième étage, elle oubliait que ses ailes le protégeaient, et elle jetait des cris perçants.



Mahama était obligée de la rassurer, et, pour l'habituer à ne pas s'effrayer ainsi, l'emmenait dans les jardins publics où Brigitte pouvait voir les jeunes bébés, non pas faire leurs premiers pas, mais donner leurs premiers coups d'aile, retenus par la nounou, pour qu'ils ne volent pas trop haut.



Elle les voyait aussi lutter de vitesse avec les papillons et s'en emparer avec autant de facilité qu'un de nos enfants prendrait un chien ou un chat. Aussi avaient-ils les plus riches collections de papillons qui se puissent imaginer.



Ils étaient surtout charmants lorsqu'ils jouaient à des jeux semblables à ceux des Terriens et demandant de l'agilité. À chat perché, par exemple, où ils se posaient sur les branches des arbres ou sur les pointes des piquets et rochers les plus aigüés.



Les fillettes sautaient à la corde avec une grâce et une légèreté sans pareilles, aidées de leurs jolies petites ailes qui les maintenaient en l'air sans effort, tandis que la corde tournait rapidement autour d'elles.



Les joueurs de tennis ne manquaient pas une balle, puisque, d'un coup d'aile, ils allaient la chercher dans l'espace. Un joueur de tennis Martien serait chez nous le champion des champions.



Mais le plus joli était encore de voir les petits Martiens jouer à cache-cache dans les nuages, où ils se poursuivaient indéfiniment en poussant de joyeux petits cris.



Les jouets eux-mêmes étaient tellement perfectionnés qu'ils pouvaient bien étonner une Terrienne. Ainsi la fillette de Mahama avait une poupée qui, non seulement parlait, marchait et dormait, mais encore mangeait comme une vraie personne.



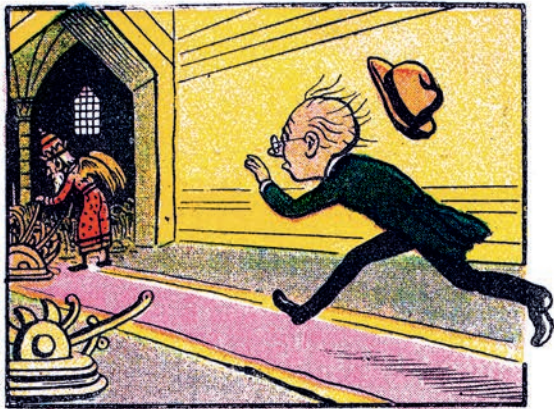
Nous avons laissé Polycarpe tout hilarant de se voir si promptement guéri, mais n'abandonnant pas l'idée de retrouver son agresseur. À chaque instant il se rendait au laboratoire, surveillant de près Tanfouchi sur lequel il avait des doutes.



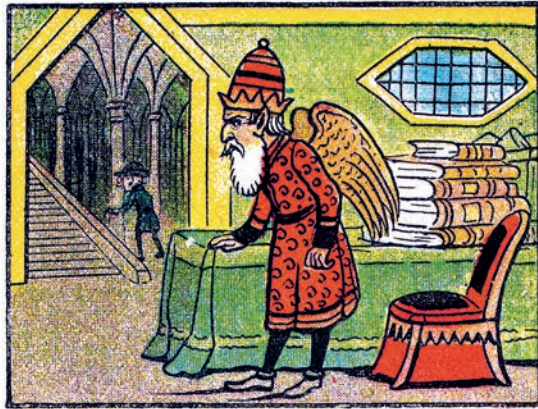
Ses doutes étaient si forts qu'il se décida à mettre l'aide de Chaolu au pied du mur et à l'accuser carrément. Celui-ci, quoique très troublé, se défendit énergiquement, mais cette accusation augmenta encore sa haine contre Polycarpe.



Et tandis qu'ils discutaient ainsi, quelle ne fut pas la stupeur de Polycarpe en apercevant tout à coup un Martien masqué qui s'enfuyait à tire-d'aile, emportant une nouvelle pièce de la machine. Saisi de colère, Polycarpe resta médusé. Ce n'était donc pas Tanfouchi le voleur ! Mais qui donc alors ?



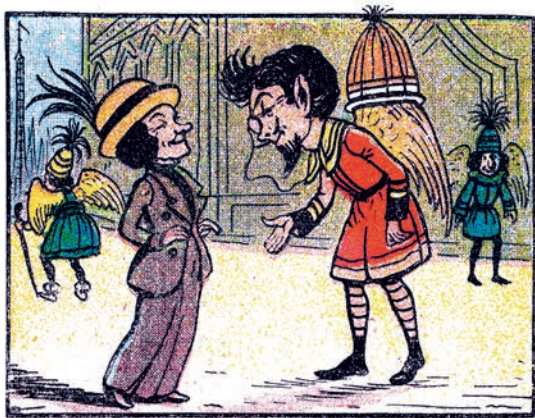
Sitôt remis de la profonde surprise que lui avait causée ce nouveau larcin, auquel n'avait pas pris part Tanfouchi, Polycarpe, tout dévoué à son ami Chaolu, ne fit qu'un bond et courut l'avertir.



Le pauvre savant est navré, car ce nouveau vol rend impossible l'essai de sa machine. Il lui faudra maintenant de longues semaines avant que les pièces disparues soient remplacées, et il est aussi bien désolé de se savoir un ennemi si acharné !



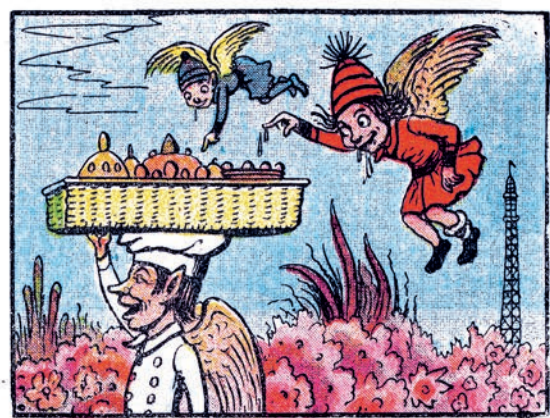
Quand à Nigaudot, il est toujours persuadé, quoi qu'on puisse lui dire, que c'est Tanfouchi qui a fait le coup, et celui-ci a beau faire du zèle et essayer de reconstituer le plus vite possible les pièces dérobées, le Terrien l'a toujours à l'œil.



En attendant, nos amis s'initient tous les jours davantage à la vie de la planète Mars, et Brigitte s'y plaît de plus en plus. Elle trouve les Martiens aimables et galants, toujours prêts à s'incliner devant elle, et mettant avec grâce leur chapeau sur le coin de l'aile, ce qui leur donne plus d'aisance dans leurs mouvements.



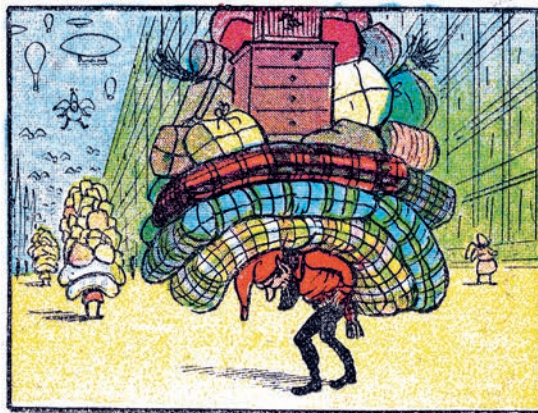
Mais si la plupart sont aimables, il y a, comme chez nous, de mauvais coucheurs. Ainsi, à la sortie de la Chambre, on voit souvent les députés se livrer à des discussions qui dégénèrent parfois en pugilats. Et après s'être traité de vieux déplumé, on se déplume souvent.



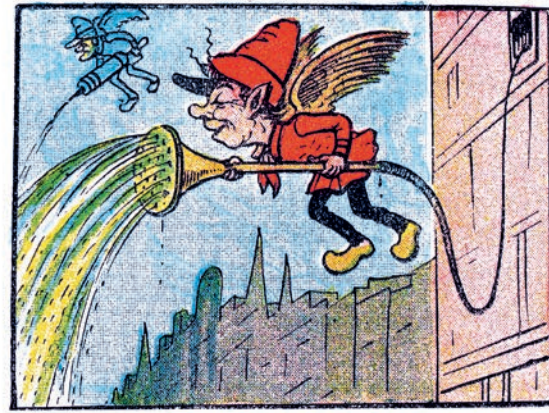
La gourmandise des petits Martiens, au moins égale à celle des Terriens, jouit de plus de facilités pour se satisfaire, car il est bien difficile au mitron d'empêcher les petits gourmands voltigeant au-dessus de sa tête, de tremper leurs doigts dans la crème, ce qui amuse toujours beaucoup Brigitte et Polycarpe.



Ce dernier est très surpris de la facilité et de la rapidité avec laquelle les colleurs d'affiches s'acquittent de leur tâche. " Que serait-ce chez nous, se dit-il, en période électorale, par exemple, si les colleurs d'affiches pouvaient voler !!! "



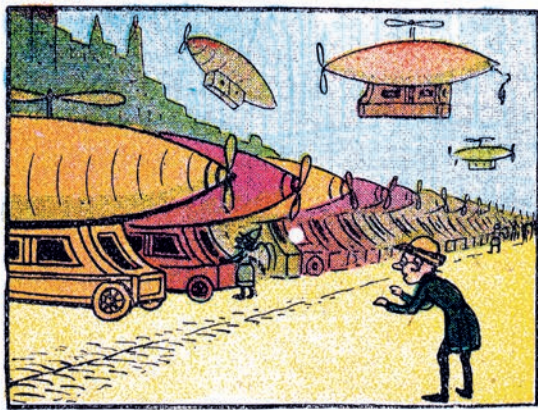
Le plus drôle pour nos Terriens était de voir opérer les déménageurs. Étant donnée la faible pesanteur sur cette planète, un seul déménageur suffit pour emporter tout un mobilier. Aussi les propriétaires sont-ils obligés d'exercer une grande surveillance pour éviter les déménagements à la cloche de bois.



L'arrosage des rues, dans les rares jours de sécheresse, se fait de façon à imiter tout à fait la pluie, puisque c'est d'en haut que les bons arroseurs dispensent leurs bienfaits.



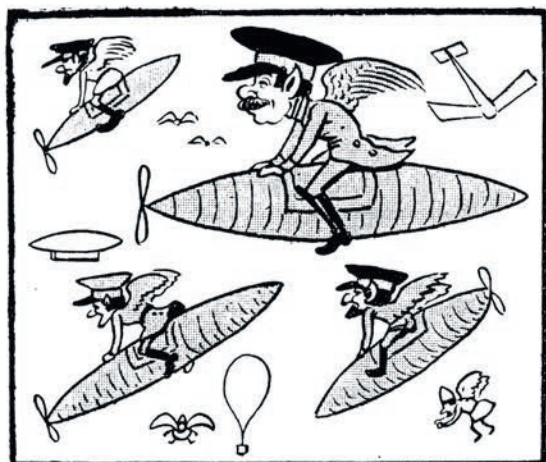
Par exemple, un parapluie est souvent nécessaire. Aussi, les Martiens, ont-ils inventé un système d'attache leur permettant d'avoir un parapluie sans être obligés de le tenir.



Quant à la circulation, elle est pour ainsi dire nulle, dans les rues, où les voitures sont presque inconnues. Nos bons vieux fiacres et même nos autos sont remplacés par des taxi-dirigeables, dont les stations sont nombreuses.



Aussi la circulation aérienne demande-t-elle à être réglée et surveillée par une brigade spéciale, munie d'un bâton électrique qui, le soir, est lumineux.



La brigade cycliste est remplacée par une brigade de dirigeables. Chaque agent est à cheval sur un minuscule petit ballon qui va, c'est le cas de dire, comme le vent.



Les gros Martiens qui, munis seulement de leurs ailes, peineraient un peu pour voler, n'hésitent pas à s'adjoindre un petit ballon qui les rend plus légers, leur permettant d'aller dans les airs sans aucun effort, faire leur petite promenade quotidienne.



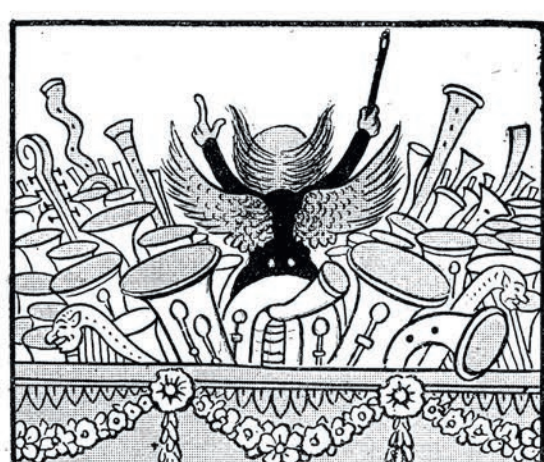
Ce qui intriguait beaucoup nos amis, c'était un appareil bizarre qui surmontait la tête de certains Martiens. Ils apprirent bientôt que c'étaient des employés des PTT et de la TSF qui enregistrent ainsi tout ce qui se passe sur la planète.



Brigitte eut bientôt envie de quelques distractions. Mahama la conduisit au cinéma qui, non seulement reproduisait les mouvements, les sons, y compris les bruits les plus subtils de la nature, mais encore les senteurs les plus fines. Ainsi, dans ce tableau, on percevait à la fois les mouvements de l'homme, le chant de l'oiseau, le bourdonnement de l'insecte, et les odeurs combinées du foin coupé et des fleurs du premier plan.



Au théâtre, les ouvreuses souriantes volaient de loge en loge pour apporter les petits bancs, mais Brigitte constata que, tout comme chez nous, elles tendaient la main en priant de ne pas oublier la placeuse.



À l'Opéra, l'orchestre, composé d'une foule innombrable de musiciens, employait les instruments si bizarres dont nos amis avaient déjà pu admirer la variété en visitant le Conservatoire. Le chef d'orchestre menait tout cela avec un art consommé, battant la mesure à la fois des deux bras et des deux ailes.



Les ballerines, d'une légèreté bien facile à comprendre, avec l'aide de leurs jolies petites ailes, exécutaient des prouesses chorégraphiques, avec une grâce charmante.



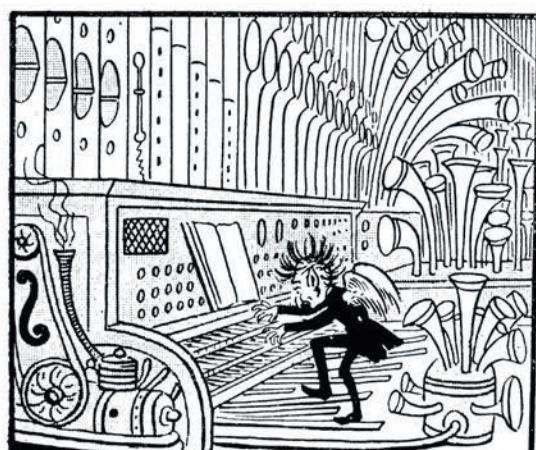
Aussi avaient-elles un succès mérité et recevaient-elles de nombreux bouquets, qu'on ne leur jetait pas comme chez nous, mais que, d'un coup d'aile, l'admirateur apportait lui-même sur la scène avec l'expression de son enthousiasme.



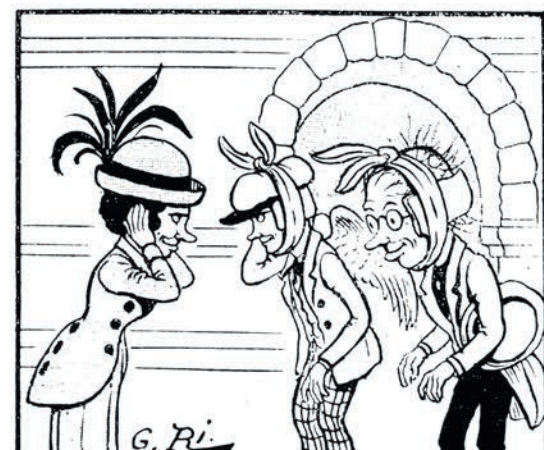
La figuration, comme nombre et comme variété, atteignait des chiffres fabuleux dont la petitesse de nos scènes ne nous permet pas d'avoir la moindre idée. Il y en avait des grands, des petits, des gros, des maigres, des jeunes, des vieux, le tout dans les costumes les plus divers.



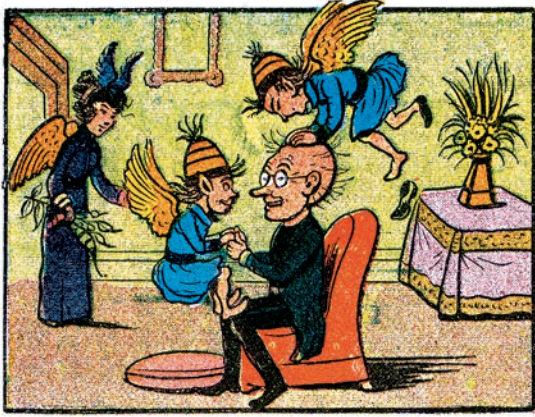
Le plus étonnant pour nos amis était encore les choristes, car, afin de doubler le volume de leur voix, ils chantaient dans des appareils porte-voix d'une puissance incroyable et qui faisaient un vacarme à rappeler les trompettes de Jéricho.



Et pourtant leur voix était couverte par l'orgue jouant en sourdine dans les coulisses, mais possédant des jeux de tuyaux si nombreux et si sonores que, pour des oreilles de Terriens non habituées, c'était plutôt douloureux.



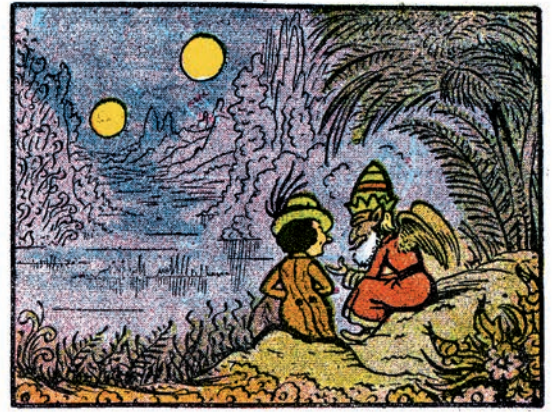
Aussi nos amis sortaient-ils de cette première représentation d'un opéra du Wagner de la planète, avec, l'un une otite, l'autre une fêlure du tympan et la pauvre Brigitte avec une névralgie et des bourdonnements dans les oreilles, à la faire crier.



La vie de famille se poursuivait toujours, empreinte de la plus douce intimité. Polycarpe était le meilleur ami des enfants de Mahama. Il jouait avec eux des heures entières, tandis que la jeune maman regardait cela d'un œil très tendre.



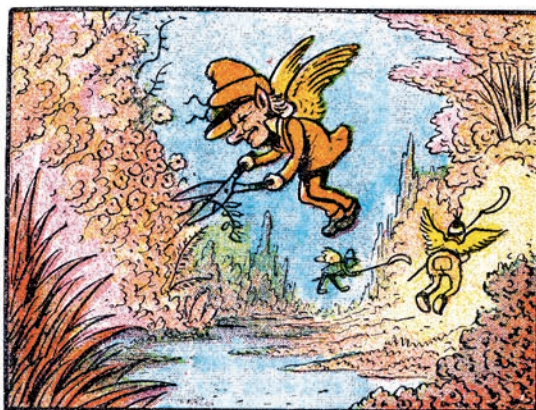
De son côté, Brigitte accueillait avec grâce les attentions de Chaolu, toujours heureux quand elle voulait bien honorer son laboratoire de sa présence, ce qui arrivait assez souvent.



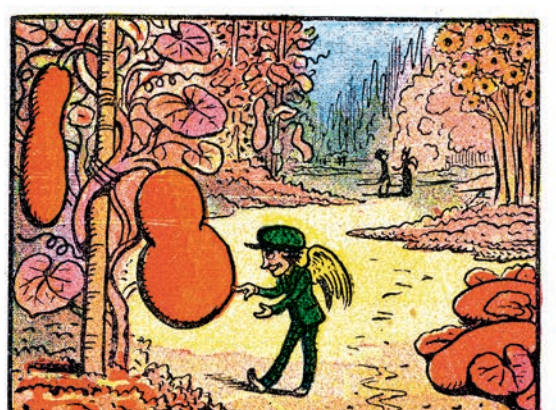
Ils faisaient aussi de longues promenades dans la campagne, pendant lesquelles le savant expliquait à sa compagne, toujours gracieuse et attentive, tous ses projets d'inventions. Jamais Brigitte n'eût pensé avoir autant de goût pour les sciences !



En somme, la vie leur était douce à tous sur cette planète. Les habitants, la flore, la faune, tout était fait pour les étonner et les émerveiller. Au jardin d'acclimatation de la capitale, il y avait une collection d'arbres et de plantes fort bizarres de formes et surtout de couleurs, puisqu'aucun feuillage n'était vert, mais rougeâtre.



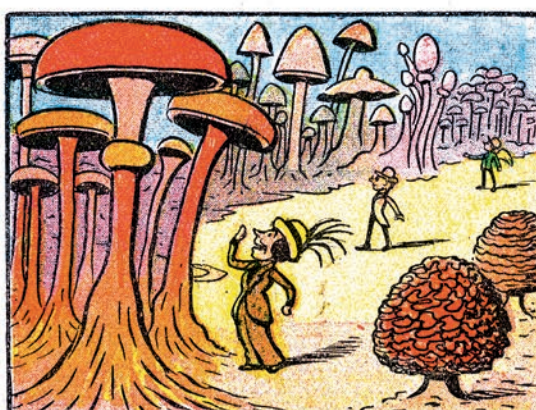
Tout y était entretenu avec un soin minutieux par des jardiniers ailés qui coupaient, tranchaient, élaguaient avec la plus grande facilité la moindre brindille ou branche récalcitrante.



La science de la culture y était tellement avancée que les fruits atteignaient des proportions gigantesques. Nigaudot était en admiration devant des gourdes énormes, se disant qu'il ne fallait pas être "gourde" pour en cultiver de pareilles.



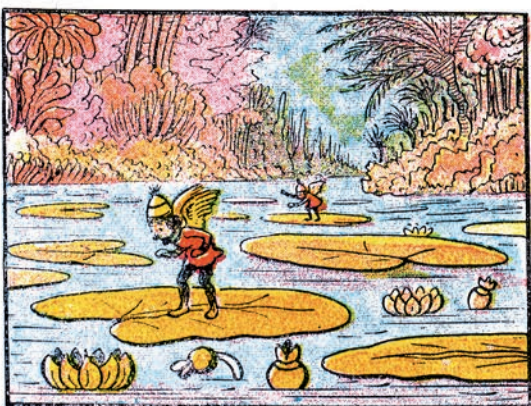
Les artichauts atteignaient une telle grosseur que quelques feuilles suffisaient pour nourrir un Martien, surtout sur une planète où on mange si peu.



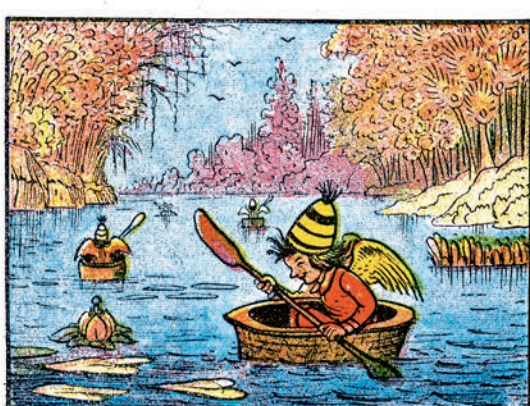
Et les champignons donc ! Avec un seul d'entre eux on eût pu nourrir plusieurs familles. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs, les espèces les plus variées étaient représentées.



Quant aux citrouilles, ce n'est pas un carrosse que la fée de la fable eût pu en faire sortir, mais un omnibus au moins, et dans l'une d'elles toute une famille aurait pu s'y creuser un gîte.



Les plantes aquatiques elles-mêmes avaient des feuilles géantes, tellement développées que le grand plaisir des jeunes Martiens était de se promener et de jouer sur ces feuilles...



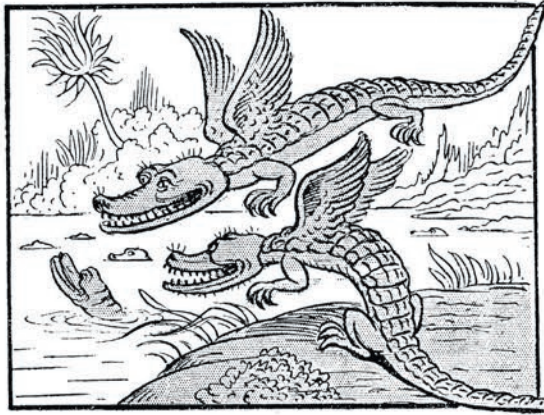
... ou encore de naviguer dans des coques de noix, tant elles étaient grosses. C'était charmant de les voir dans leurs frêles esquifs, sans jamais craindre qu'ils se noient puisque, d'un coup d'aile, ils pouvaient toujours se sauver en cas de naufrage.



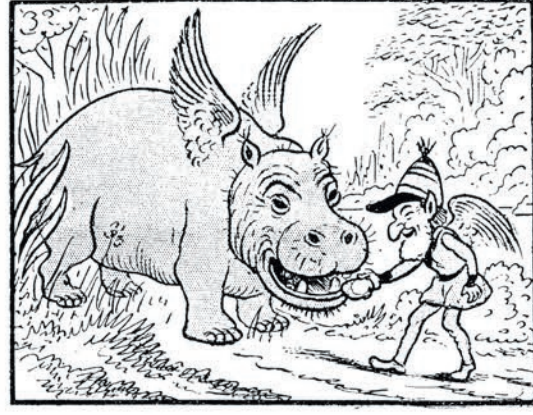
" Les amoureux, pensait Brigitte, ont besoin de toute leur force pour effeuiller les énormes marguerites de ce pays. " Mais pourquoi, tout en faisant cette réflexion, la vieille demoiselle effeuillait-elle si consciencieusement une de ces fleurs ?



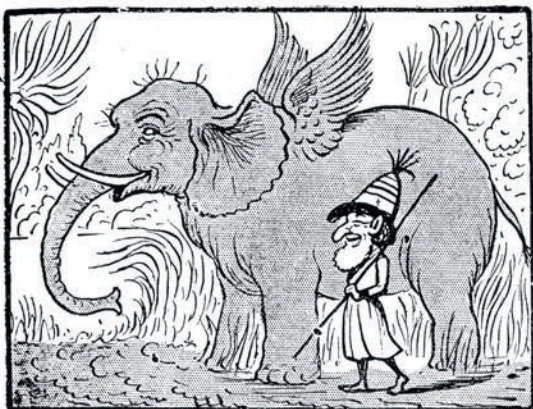
Si la flore leur causait des surprises, la faune n'était pas moins étonnante. Dans ce fameux jardin d'acclimatation, les phoques ailés se livraient aux mêmes ébats que chez nous, mais avec une bien plus grande facilité.



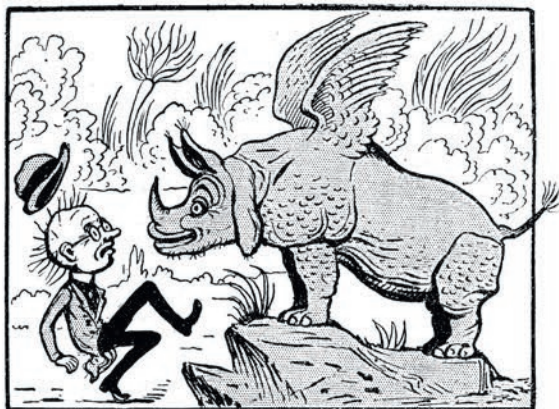
Les crocodiles, presque inoffensifs sur terre, tant leurs mouvements sont lents, devenaient épouvantablement dangereux avec leurs ailes qui leur permettaient, sinon un vol réel, tout au moins des sauts d'une grande étendue.



L'hippopotame, pour ne pas déroger à la règle générale, n'était-il pas pourvu lui-même de deux petites ailes rudimentaires qui n'étaient qu'un ornement pour l'énorme bête, aussi douce que ses congénères terriens.



Pour ce qui est de l'éléphant, ses ailes lui donnaient un petit aspect léger qui contrastait complètement avec l'énormité de ses pattes, et il en avait l'air encore plus narquois, comme s'il s'était moqué de lui-même.



Un animal qui n'avait pas l'air bon, par exemple, c'était le rhinocéros ! Quand Polycarpe se trouva nez à nez avec lui, il crut avoir une vision de l'Apocalypse et faillit tomber à la renverse.



Tandis que nos amis poursuivaient leurs visites à travers la ville, tantôt avec Chaolu, tantôt avec Mahama, Tanfouchi, profitant d'un jour où cette dernière était restée à la maison, lui demanda une explication sur son changement d'attitude. Mahama lui avoua qu'elle avait changé d'avis et ne voulait plus l'épouser.



Il se retira, la haine dans le cœur, jurant de se venger. Et deux jours après, un nocturne promeneur eût pu voir rôder autour de la maison de Chaolu une ombre qui se glissait furtivement, comme quelqu'un qui médite un crime.



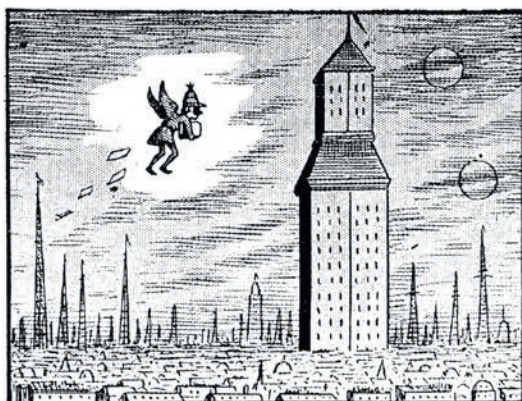
Quelques minutes après, Brigitte, que les agitations de son cœur tenaient éveillée, entendit un bruit insolite au-dessous de sa chambre, semblable à celui d'un meuble qu'on briserait.



La courageuse vieille fille ne fit qu'un bond de son lit à la bibliothèque de Chaolu, où s'était fait entendre le bruit, et aperçut un homme masqué qui avait fracturé le meuble dans lequel Chaolu enfermait tous ses travaux concernant son invention.



À cette vue, Brigitte appela de toutes ses forces, cria : " Au voleur ! " Mais le cri s'arrêta dans sa gorge, car le misérable était armé et il tira sur elle un coup d'une arme à feu si perfectionnée qu'on n'entendit même pas le coup.



Puis l'homme masqué s'enfuit à tire-d'aile jusqu'au sommet d'une tour lointaine, où il enferma les papiers de Chaolu qu'il avait volés.



Mais le cri de Brigitte avait été heureusement perçu par Nigaudot qui couchait à côté. Il se précipita à son secours en s'écriant : " — Encore un sale coup de Tanfouchi. " Au même instant, ô surprise ! celui-ci apparaissait par la porte opposée.



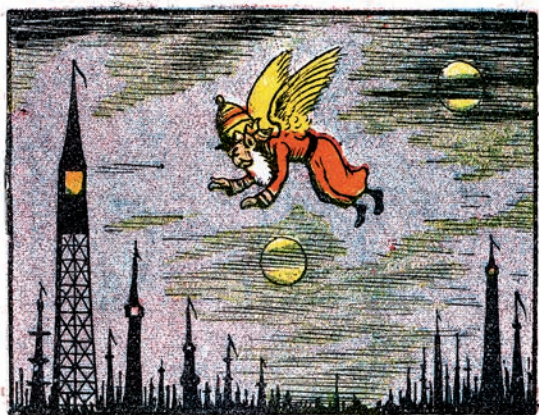
Brigitte avait heureusement éprouvé plus de peur que de mal : une simple éraflure à la main qui, pansée avec le plus grand soin, ne tarda pas à être guérie. Ses nerfs pourtant demeurèrent assez longtemps ébranlés par l'émotion.



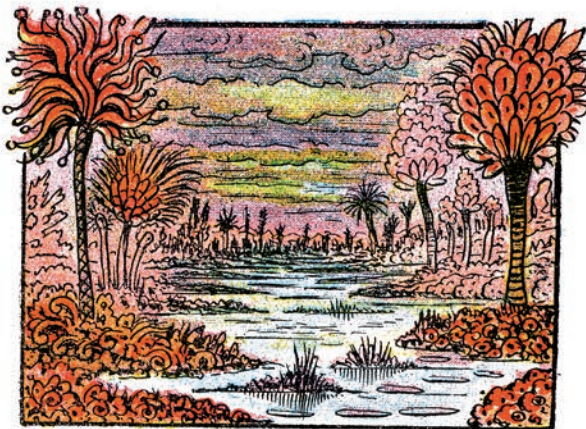
Chaolu, très reconnaissant du dévouement qu'elle avait montré, puisque c'était pour lui que la pauvre femme s'était exposée, veillait attentivement à son chevet, ainsi que Mahama, lorsque son frère ne pouvait y rester.



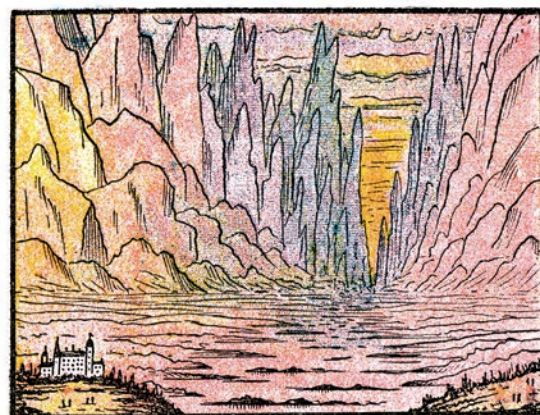
Un seul s'était abstenu, dans toute la maison du Martien, de prendre des nouvelles de la blessée : c'était Tanfouchi, et de cela Brigitte restait rêveuse, et même, malgré elle, un peu soupçonneuse.



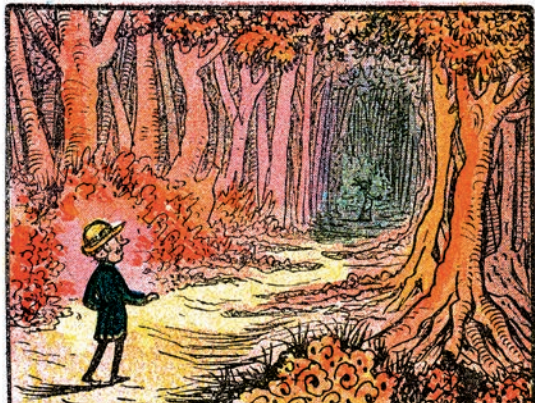
Entre temps, Chaolu parcourait la ville en tous sens, nuit et jour, pour tâcher de retrouver la trace de ses précieux documents disparus, lesquels lui étaient indispensables pour l'achèvement de sa merveilleuse machine. Mais hélas, ses recherches ne donnaient aucun résultat.



Quelque temps après ces événements, nos amis voulurent voir la campagne de Mars, si totalement différente de la nôtre. Les couchers de soleil, par exemple, au lieu de varier seulement, comme chez nous, du rouge à l'orangé, avaient des teintes verdâtres et violacées d'un effet des plus inattendus.



Les montagnes et les glaciers, sous cette lumière spéciale, prenaient à l'œil des aspects fantastiques, et l'eau des lacs elle-même, au lieu d'être bleue ou verte comme la nôtre, était de teinte rouge ou rose, suivant ce qu'elle reflétait.



Dans les forêts, les arbres étaient d'une variété infinie de formes, de couleurs et d'essences. Les mousses épaisses, comme dans tout pays humide, se dégradait du vermillon au carmin. La terre elle-même semblait, par endroit, être pétrie d'ocre.



Et cette terre, soumise savamment à l'action d'engrais chimiques puissants, dénotant une science profonde de l'agriculture, fournissait aux Martiens des champs de céréales d'un rendement magnifique, extraordinaire.



De même pour les légumes : choux, carottes, navets qui, malgré un développement excessif, conservaient un goût des plus agréables et des plus délicats.



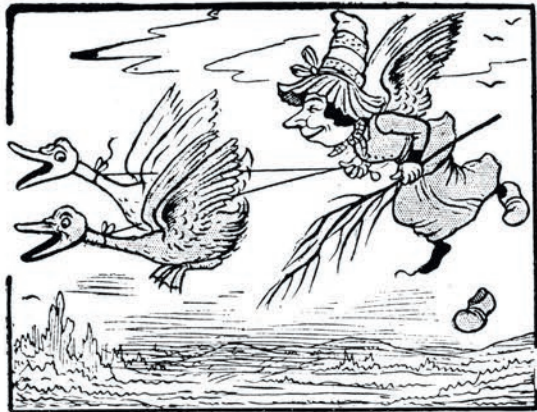
Quant aux vignes, elles étaient complètement préservées des maladies, comme le mildiou ou le phylloxera, par des produits connus des seuls Martiens. Aussi voyait-on des grappes de raisin dont deux hommes avaient leur charge.



Et les châtaignes, presque aussi grosses que des potirons de chez nous, n'étaient pas plus agréables à recevoir sur le nez que la citrouille de la fable.



Les paysans n'avaient pas beaucoup de mal à se donner, la faux ne pesant pas lourd dans leurs mains, et leurs ailes leur permettant de reposer leurs jambes fatiguées sans interrompre leur travail. Et les vieux paysans martiens, armés de leur faux, ressemblaient au vieux père Saturne de la mythologie.



C'était un jeu pour la villageoise d'aller au marché conduire ses oies. Il suffisait d'une ficelle et d'une badine, et fouette cocher ! tout le monde s'envolait pour franchir la distance d'un bourg à un autre.



Et comme tous les êtres ont le privilège de voler dans cette bienheureuse planète, c'était fort amusant de voir le brave paysan y conduire, par la voie des airs, son cochon.



Les truffes, d'un arôme encore plus délicat que chez nous, étaient très goûtées des Martiens. Aussi avaient-ils inventé, pour les chercher, un appareil, sorte d'appendice nasal qui, en doublant le flair, évitait d'avoir recours aux pores.



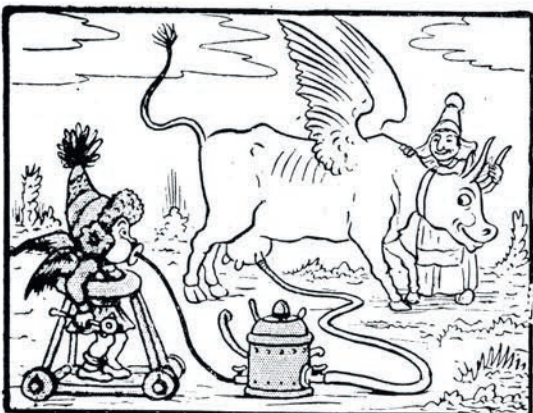
Cet appareil servait également à constater avec une grande précision la maturité des fruits, sans être obligé de les tâter, ce qui les abîme toujours.



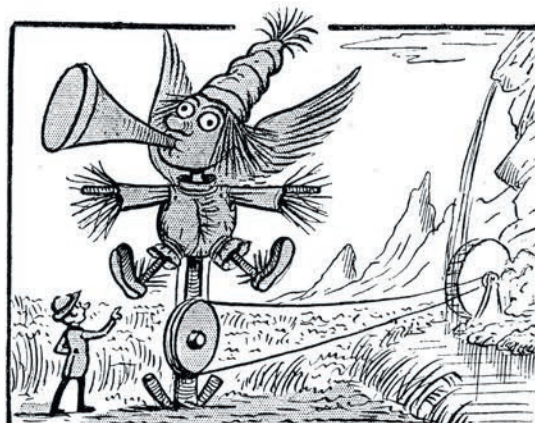
En général, les Martiens étaient plutôt paresseux, car tout chez eux se faisait plus ou moins mécaniquement. Le bûcheron, par exemple, avait une scie mue par un petit moteur électrique. De sorte que c'était, les mains dans ses poches ou mollement étendu sur l'herbe, qu'il regardait son travail se faire.



La fermière n'avait pas la peine de traire sa vache. C'était également un petit moteur qui s'en chargeait facilement et très rapidement. Le travail de la fermière consistait simplement à ouvrir ou fermer le robinet.



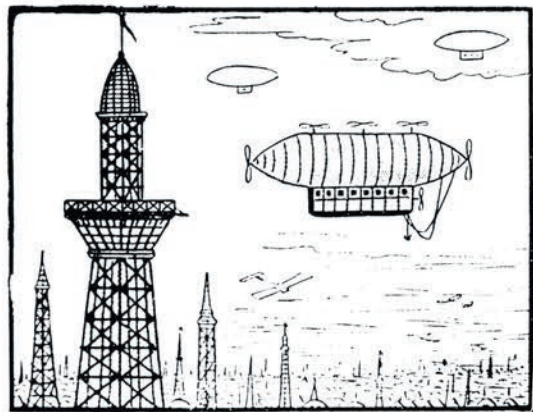
Le jeune et intéressant nourrisson lui-même n'avait aucun effort à faire pour têter, un petit appareil bien combiné, aspirant et refoulant, lui amenait directement le lait de la vache, sans crainte d'aucune contamination.



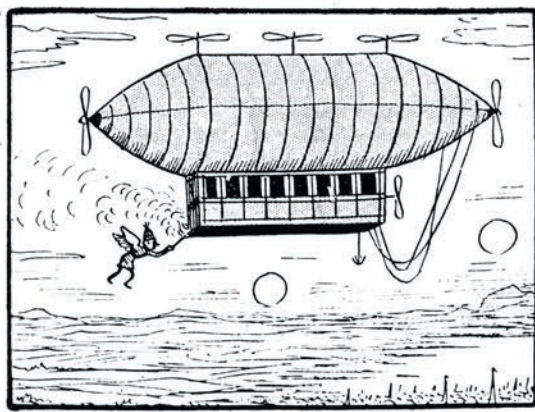
Jusqu'aux épouvantails qui sont mécaniques chez les Martiens. Mus par un appareil hydraulique, ils gesticulent, remuent bras et jambes et font un bruit formidable avec une énorme trompette.



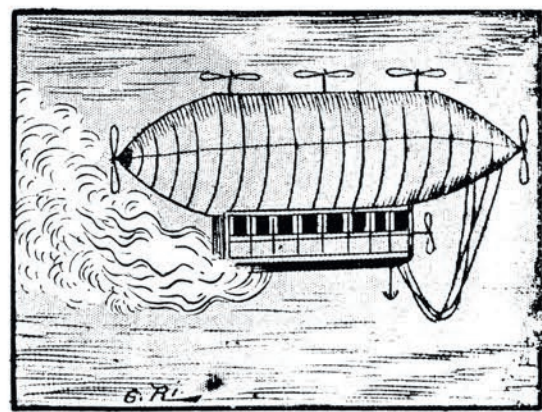
S'ils effarouchent les oiseaux, ils ne font guère peur aux petits Martiens, fort gourmands de fruits, et qui donnent ainsi pas mal de fil à retordre au garde champêtre.



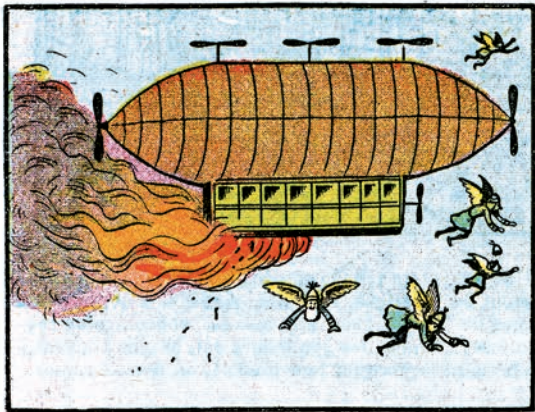
De voir tout le monde parcourir l'espace, cela donna envie à Polycarpe de faire une promenade en dirigeable avec Chaolu. Ils partirent tous deux, accompagnés de Nigaudot, par une soirée magnifique et un ciel splendide.



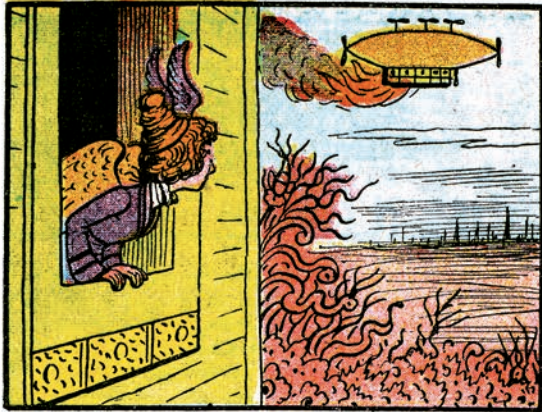
La nuit étant venue, nos amis se laissaient aller à sa douce poésie, sans se douter qu'un effroyable danger les menaçait. L'homme masqué, cet ennemi imprenable et mystérieux, s'approchait du ballon avec une torche allumée qu'il avait soin de diriger vers l'endroit où étaient entassés les bidons d'essence.



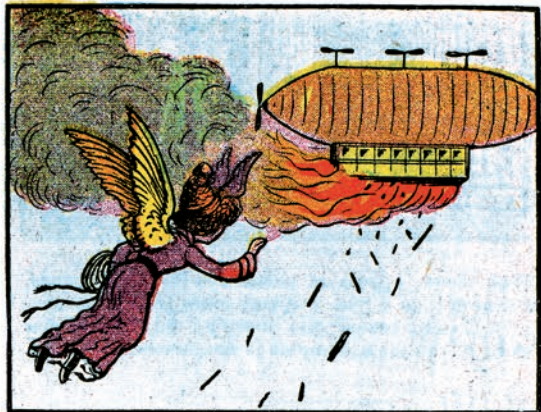
Aussitôt une flamme immense s'éleva et, avant même que les malheureux passagers aient eu le temps de s'en apercevoir, la nacelle était en flammes, le ballon allait faire explosion. C'en était fait de Chaolu, du pauvre Polycarpe et de Nigaudot !



Dès que les Martiens qui étaient à bord du ballonbus aperçurent les flammes, ce fut un sauve-qui-peut général. Pour eux, il ne s'agissait que de donner quelques coups d'aile. Mais il en était tout autrement pour le pauvre Polycarpe. Qu'allait-il devenir ?



Il était perdu, car les flammes commençaient à lécher l'enveloppe du ballon. C'est ce que se disait fort anxieusement Mahama, qui, de sa fenêtre où elle guettait le retour des siens, avait vu l'effroyable incendie.



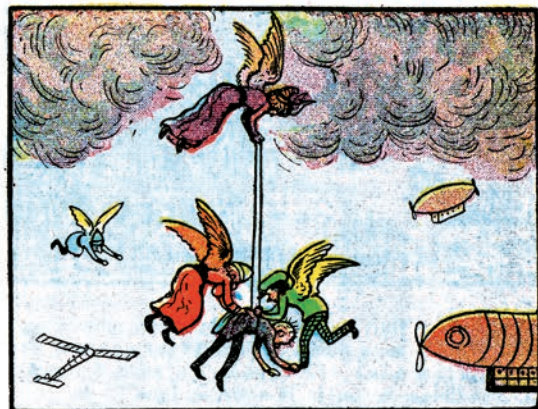
Aussitôt Mahama, n'écoutant que son courage, s'élança dans l'espace, munie d'une corde, à tout hasard, car elle ne savait pas comment elle tenterait de sauver le pauvre Polycarpe, ni même si elle arriverait à temps. C'était bien problématique !



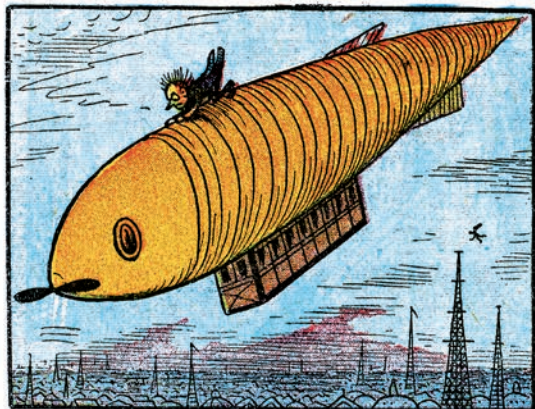
En effet, elle allait bientôt atteindre le ballon, lorsqu'une explosion formidable se produisit. Mahama faillit être atteinte par les éclats du ballon qui sifflèrent à ses oreilles comme de véritables projectiles. Elle jeta un cri d'horreur : Polycarpe était anéanti !



Mais quand la fumée fut un peu dissipée, à son cri d'horreur succéda un cri de joie : elle venait d'apercevoir Chaolu et Nigaudot qui retenaient de leur mieux Polycarpe. Le poids de ce dernier les emportait, mais leurs ailes les soutenaient assez pour que la chute s'opérât assez lentement.



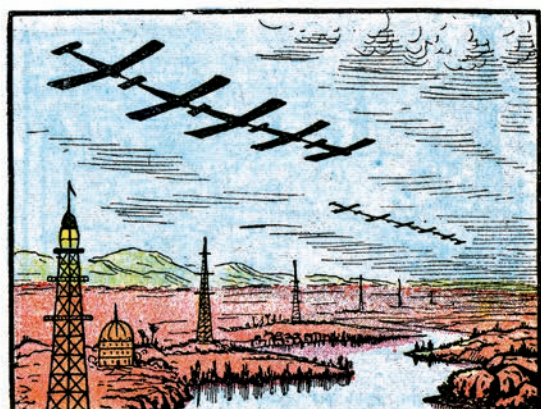
Aussitôt Mahama, arrivant à leur secours avec sa corde, leur permit de le maintenir quelques instants, jusqu'au moment où passe un autre ballonbus...



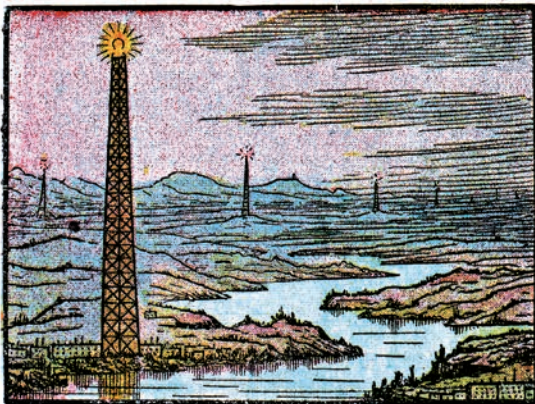
... sur lequel ils déposèrent le pauvre Polycarpe, plus mort que vif. Celui-ci était encore dans une situation des plus critiques, car l'enveloppe du dirigeable était terriblement glissante et chacun de ses mouvements menaçait de précipiter le malheureux Polycarpe dans le vide.



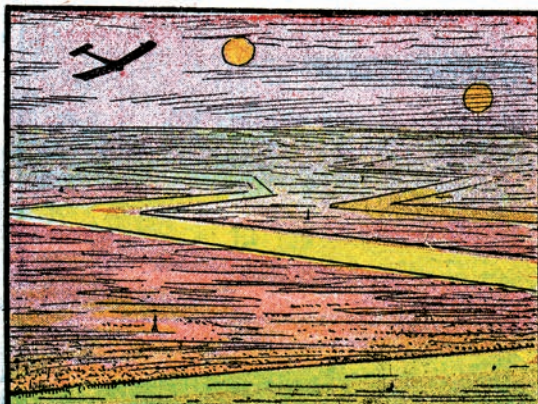
Après les transes que l'on conçoit, il atterrit enfin en bon état, bien heureux de se retrouver avec ses amis. Il était si reconnaissant à Mahama du service qu'elle venait de lui rendre grâce à l'agilité de ses ailes, qu'il lui en demanda une plume, en souvenir de ce jour mémorable qui resserrait si fortement les liens de leur amitié.



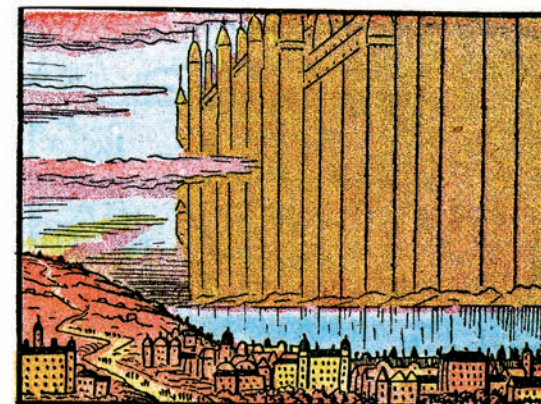
Dégoûtés pour le moment de ce mode de locomotion, nos amis, qui avaient l'intention d'aller faire leur tour du monde de Mars, préférèrent voyager en aéroplanes, parfois même en aérotrains. Ceux-ci, composés de plusieurs aéros, offrent cet avantage que, si l'un d'eux a une panne, les autres lui évitent la chute.



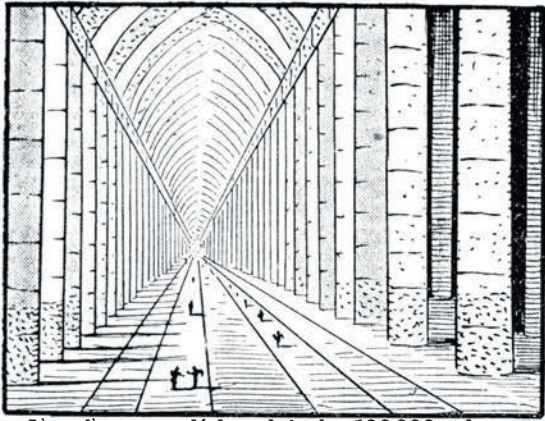
Ce tour de planète, auquel tout le monde prit part, sauf Nigaudot, devait plus d'une fois, non seulement intéresser, mais étonner nos amis. D'abord, ils constatèrent la quantité et la puissance des phares électriques qui parsemaient les longues plaines de Mars et les éclairaient comme en plein jour.



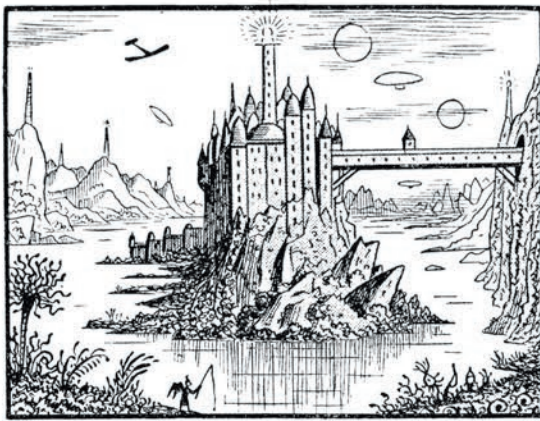
Puis ce furent les fameux canaux de Mars, dont Polycarpe avait tant entendu parler sur terre. Canaux immenses, d'une longueur de plusieurs milliers de kilomètres sur quatre ou cinq de large, permettant d'utiliser des contrées entières qui resteraient incultes par suite de la sécheresse.



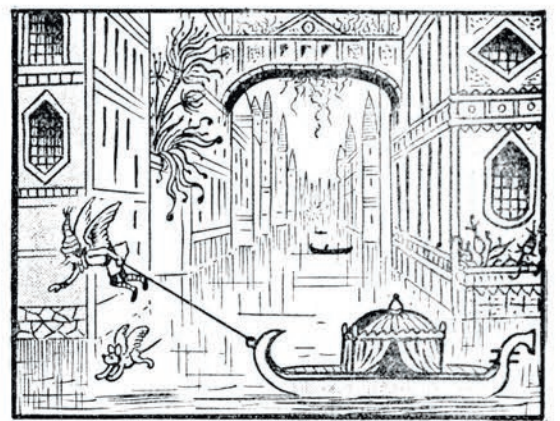
Les villes fournirent matière à l'admiration de nos voyageurs, par l'immensité de certains de leurs monuments. Sur cette planète de Mars, beaucoup plus avancée que la nôtre, parce que plus vieille, les dimensions dépassent ce que nous pouvons imaginer, et des châteaux, des palais ayant deux cents mètres de hauteur ne sont pas rares à rencontrer.



L'un d'eux, appelé le palais des 100.000 colonnes, est si grand, qu'il faut plusieurs jours pour le parcourir, et Chaolu avoua que jusqu'ici on n'avait pas encore pu au juste compter le nombre des colonnes.



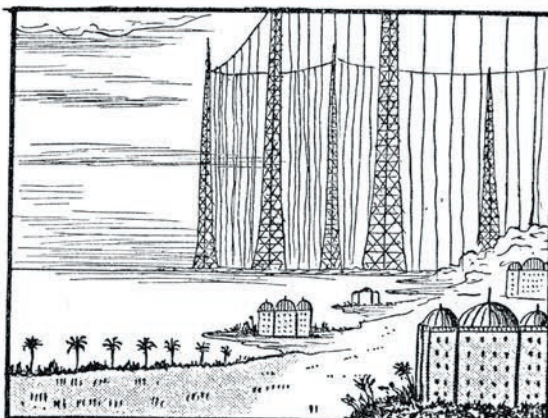
Dans les environs de ces villes, la moindre petite villa revêt des airs de château et il y en a de très anciennes, parfaitement conservées, qui remontent au moyen âge du monde martien. Chacune est surmontée d'un phare, afin de guider le navigateur aérien.



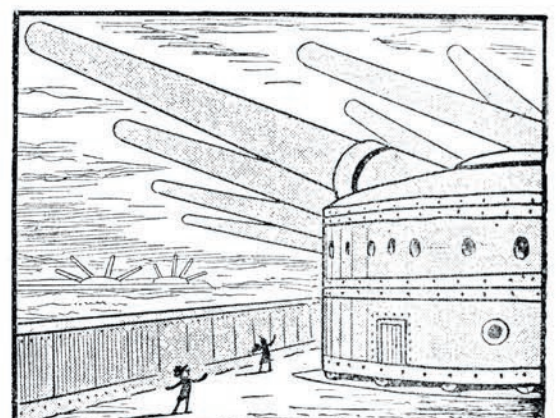
Une ville et un village construits sur l'eau surprirent surtout les Terriens. La ville, riche et somptueuse, rappelait Venise avec ses canots, voire même ses gondoliers, mais des gondoliers qui, le plus souvent, préféraient remorquer leur gondole au lieu de ramer.



Le village était entièrement bâti sur pilotis, au milieu d'immenses marais, habité par une race de pêcheurs tout à fait arriérés pour la planète. Il rappelait les villages lacustres de notre antique Gaule.



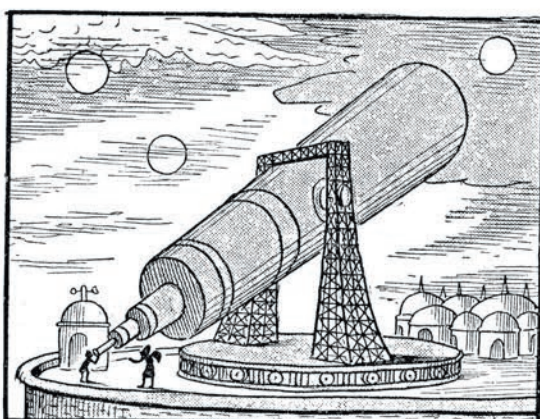
Sous le rapport des sciences, Polycarpe était émerveillé. Ainsi, pour la télégraphie sans fil, au lieu d'une pauvre tour Eiffel de trois cents mètres, on se servait d'une réunion de tours de mille mètres, d'où partaient de nombreuses antennes. Aussi, avec quelques postes de cette puissance, les dépêches pouvaient faire le tour de la planète.



Nos amis visitèrent un ancien fort, dans lequel ils virent des canons formidables, d'une portée de cinquante kilomètres, mais qui depuis plusieurs siècles ne servaient plus et n'étaient conservés que comme curiosité car, dans cette planète si avancée, la guerre est regardée comme une barbarie, digne seulement des premiers âges d'un peuple.



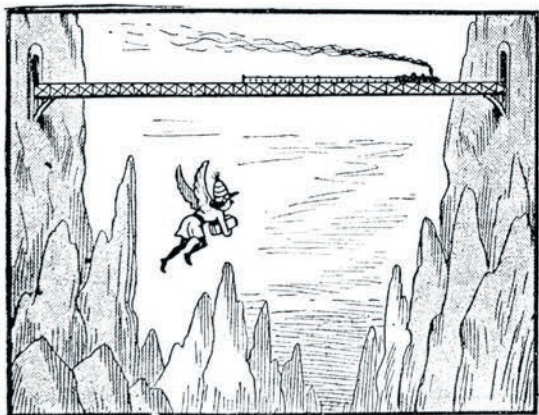
Les Terriens, fort intrigués en voyant au loin une épaisse fumée, apprirent qu'elle sortait d'un puits qui avait été creusé jusqu'au noyau central de leur planète, afin d'en étudier les profondeurs les plus cachées. Les vapeurs qu'ils apercevaient se dégageaient de la partie incandescente de ce noyau.



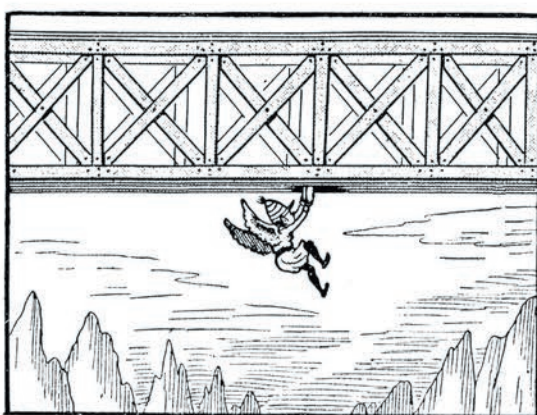
Quant aux lunettes astronomiques, elles avaient une telle puissance, que celles de notre Observatoire auraient à peine pu passer auprès des Martiens pour des lorgnettes de théâtre. Avec les leurs, non seulement on voyait la Terre, mais Polycarpe put encore découvrir Paris et même, ce qui était encore plus merveilleux, observer sur la place de l'Opéra de nombreux promeneurs.



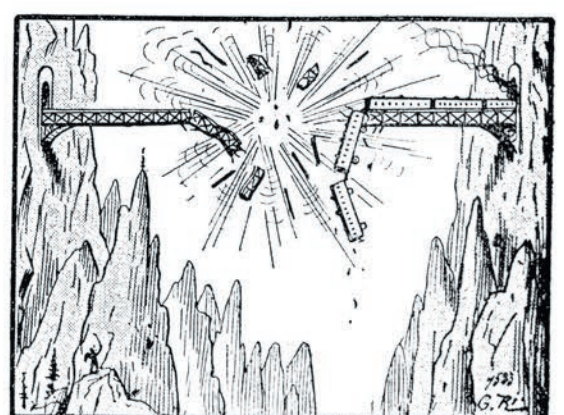
Pour changer un peu de la locomotion aérienne, ils voulurent prendre un chemin de fer. Mais quel chemin de fer ! De vraies montagnes russes qui escadalaient les rochers, descendaient dans les précipices, par des ouvrages d'art d'une hardiesse incroyable, tout cela avec des vitesses de plusieurs centaines de kilomètres à l'heure.



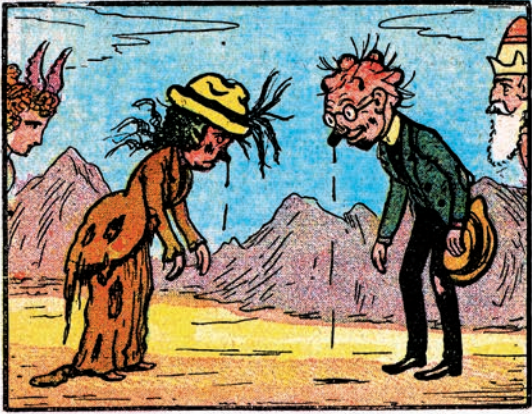
Les ponts, jetés tout d'une pièce sur les gouffres les plus immenses, étaient sillonnés presque continuellement par des trains qui se succédaient de minute en minute. Mais quel est donc cet audacieux Martien qui, une boîte métallique sous le bras, vole au milieu de ces pics menaçants...



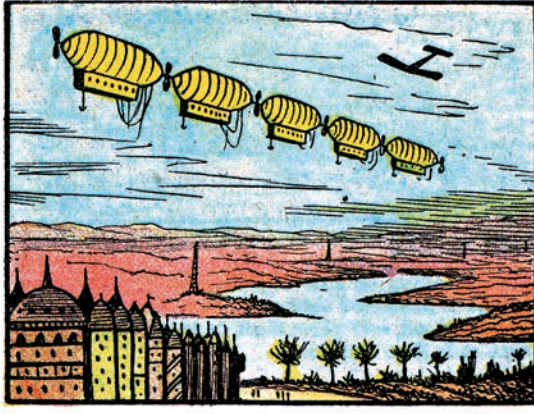
... s'approche, un instant avant le passage du train de nos amis, et dépose sa boîte avec précaution sous le tablier du pont, comme s'il avait peur qu'elle ne lui éclate dans les mains, et qui s'enfuit après, tel un malfaiteur ?



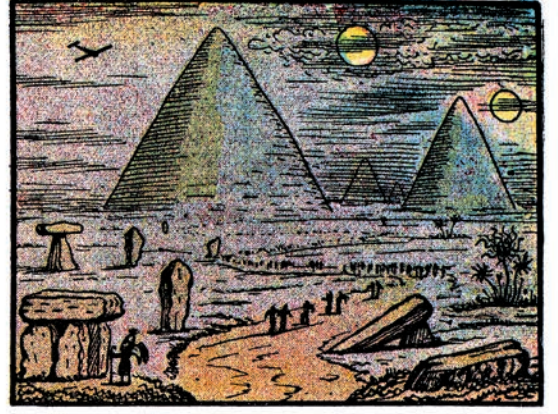
Hélas, c'était bien un malfaiteur. Et à peine le train de nos amis sortait-il du tunnel, qu'une explosion formidable se produisit, mettant le pont en pièces et précipitant le convoi dans l'abîme !



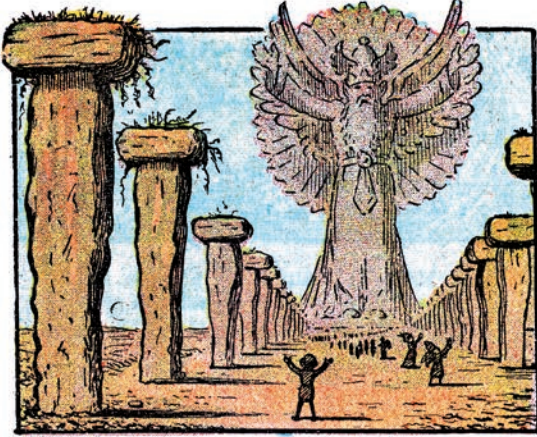
Fort heureusement, le train était resté suspendu dans le vide. Chaolu et Mahama, grâce à leurs ailes, en étaient sortis indemnes et s'étaient immédiatement portés au secours de nos amis. Brigitte avait sa toilette légèrement défraîchie, son nez endommagé, et Polycarpe avait reçu pas mal de horions, mais enfin, somme toute, il n'y avait pas trop de dégâts.



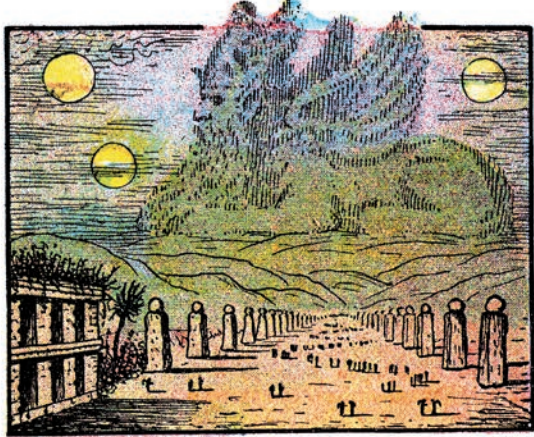
Aussi le voyage ne fut pas interrompu pour si peu. Seulement le chemin de fer ne leur souriait plus comme moyen de locomotion, ils lui préféraient les trains de dirigeables, qui contenaient tout autant de monde, offraient beaucoup de confort et ne risquaient pas de dérailler.



Nos amis arrivèrent bientôt dans la région antique de la planète. Là ils virent d'énormes monolithes, des tumulus et des espèces de monuments aussi vastes que les pyramides d'Égypte, mais de formes coniques, " remontant, dit Chaolu, à plus de cent mille ans, et dont on n'a jamais pu retrouver la destination."



Une immense avenue bordée de menhirs, rappelant ceux de Karnac, mais couronnés d'une pierre plate et ayant plus de trois fois les dimensions de ceux d'Égypte, aboutissait à une statue colossale qui, aux époques primitives, avait dû représenter le génie de la planète.



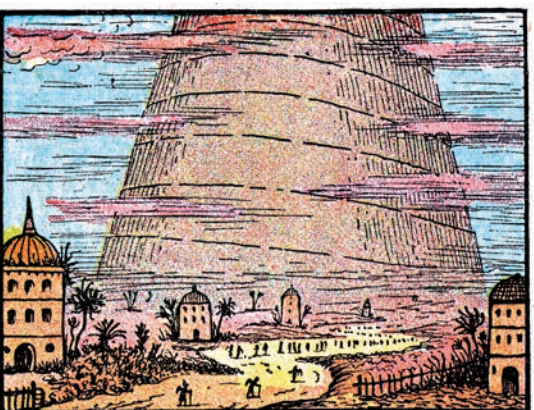
Une autre avenue conduisait au pied d'une montagne dans laquelle était sculpté un sphinx beaucoup plus colossal encore, et qui s'apercevait d'une distance énorme. Le soir, au clair des lunes, il était des plus imposants.



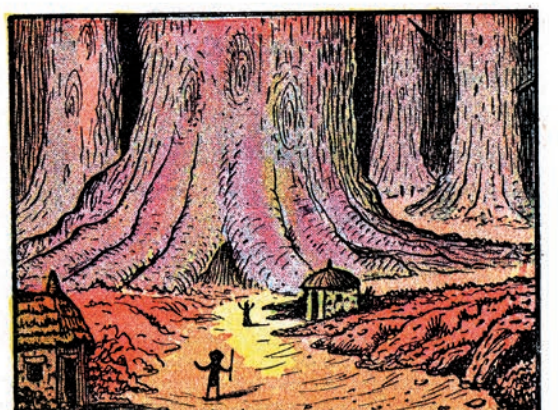
Le culte des morts était très observé chez les Martiens, et nos amis, en visitant le temple souterrain du Passé, virent un nombre incalculable de momies, toutes mieux conservées les unes que les autres. — Et pourtant quelques-unes, leur dit Chaolu, sont vieilles de huit à dix mille ans."



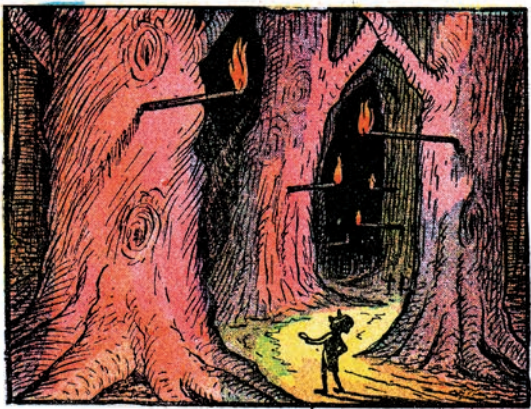
Dans ce temple on sonnait autrefois, à chaque entrée, le tocsin avec une cloche si énorme que, depuis qu'elle est hors d'usage, elle sert de refuge à de nombreux voyageurs, car elle peut abriter plusieurs centaines de personnes.



Une sorte de tour de Babel, monument fort ancien, retint la curiosité de nos amis par sa masse imposante et surtout sa hauteur. Une route en spirale la contournaient du haut en bas, mais comme il fallait trois jours et trois nuits pour arriver au sommet, ils renoncèrent à en faire l'ascension, quoiqu'il y eût en haut l'observatoire le plus important de la planète.



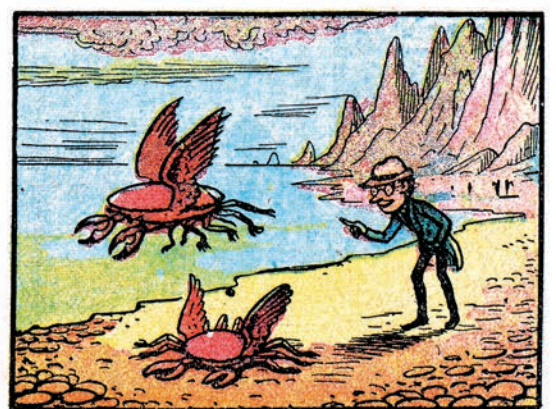
Dans une autre région, leur étonnement fut grand à la vue des arbres gigantesques que contenaient les forêts, prouvant ainsi une origine bien ancienne.



Et les troncs de ces arbres renfermaient une telle quantité de résine qu'il suffisait d'y enfoncer un tuyau et de présenter une allumette à l'extrémité pour avoir une belle flamme qui éclairait ainsi les plus sombres forêts.



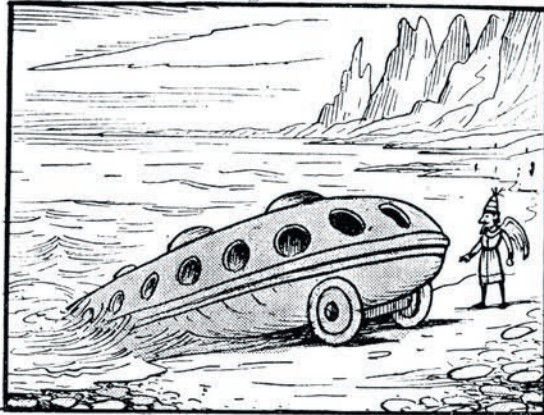
Au bord de la mer, Mahama fit goûter à Polycarpe des fruits marins qui, à sa grande surprise, étaient très savoureux, quoique, pour son goût, un peu trop salés, ce qui provoqua chez lui une soif intense toute la journée.



Mais ce qui le surprit et l'amusa beaucoup, ce fut de voir voler de travers de superbes crabes. Cela leur donnait une allure tout à fait originale et drolatique.



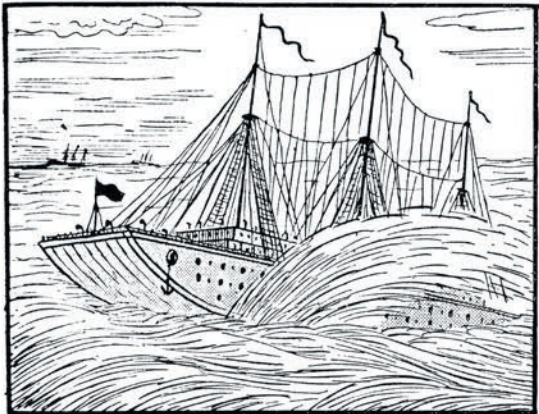
De même pour les poissons, qui tous, plus ou moins volants, prenaient leurs ébats au-dessus de la mer ou y rentraient avec la plus grande facilité. Brigitte n'en pouvait croire ses yeux en voyant toutes ces espèces des plus bizarres et des plus amusantes.



Mais ce fut bien autre chose lorsque Chaolu mit à leur disposition un auto sous-marin qui, glissant ou roulant rapidement sous les eaux, en eut bientôt atteint le fond, leur permettant de voir et d'étudier la faune et la flore marines.



Ce fut alors un spectacle féérique que jamais nos amis ne devaient oublier. Une orgie de formes et de couleurs magnifiques que la nature s'était plu à varier à l'infini, mais où le rouge dominait, comme dans toute cette planète si curieuse.



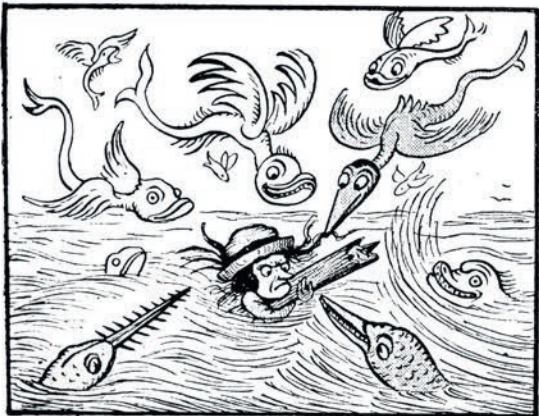
Revenus à la surface, après de longues heures passées au fond de la mer, les Terriens continuèrent leur voyage et s'embarquèrent sur un grand navire glisseur, qui enfonçait d'autant moins dans l'eau que sa vitesse était plus grande. Aussi naviguait-il avec une vitesse vertigineuse. Tout allait bien, le temps était superbe, nos amis étaient heureux et sans crainte...



... car ils pouvaient s'assurer que toutes les précautions étaient prises en cas d'accident. De distance en distance, des bouées-abris sillonnaient les mers. Celles-ci permettaient également aux Martiens, moins fortunés et obligés de voyager par leurs propres moyens, c'est-à-dire en volant, de se reposer de temps en temps.



Chez les Martiens, comme chez nous, la lune provoque les marées. Or, voilà que pendant la navigation de nos amis, les deux lunes de Mars, se trouvant très rapprochées, occasionnèrent une très forte marée, puis une tempête épouvantable, si bien que le navire glisseur fut désarmé et fit naufrage. Aussitôt tous les Martiens qui étaient à bord prirent leur vol.



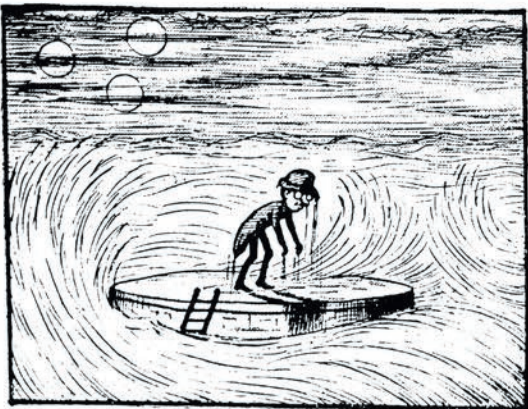
Mais il n'en fut pas de même pour Brigitte, qui se cramponna de toutes ses forces à une épave et vogua ainsi longtemps, transie et menacée par une quantité de poissons qui surgissaient devant elle ou voletaient menaçants autour de sa tête.



Tout à coup, quelque chose d'énorme donna un formidable choc à son épave. La pauvre fille lâcha prise, fut roulée dans les flots et se trouva, sans savoir comment, sur le dos d'un monstre invraisemblable, un de ces monstres inconnus sur notre planète et qui, même en Mars, ne doivent sortir des profondeurs de la mer que par les grands cataclysmes.



Un plongeon de l'animal permit heureusement à la pauvre Brigitte de se percher sur le haut d'un rocher où elle put faire des signaux de détresse. Chaolu les aperçut, se porta à son secours et alla lui chercher une barque.



Quant au malheureux Polycarpe, échoué sur une bouée, dont la tempête avait fracassé l'abri, il demeurait là, transi et mort de faim, se demandant si jamais plus il reverrait, non seulement la Terre, mais même le sol martien et ses bons amis...



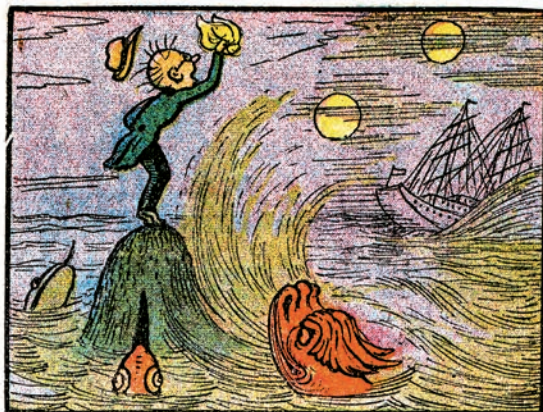
... lorsqu'un autre monstre, sorti lui aussi des profondeurs sous-marines, se précipita vers lui, la gueule béante, montrant des crocs terribles et une langue acérée comme un dard. Cloué d'horreur, le malheureux restait sur place...



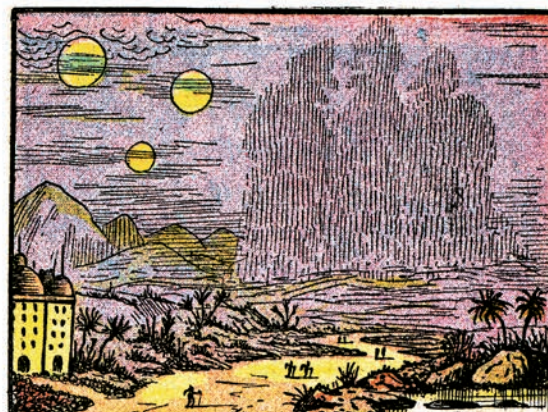
... tandis que l'abominable bête, hurlant et sifflant, s'avancait toujours. Un cri d'angoisse inexprimable fut poussé par le pauvre Polycarpe et, une seconde après, un témoin eût pu voir que, seule, restait sur la bouée la tête du monstre marin.



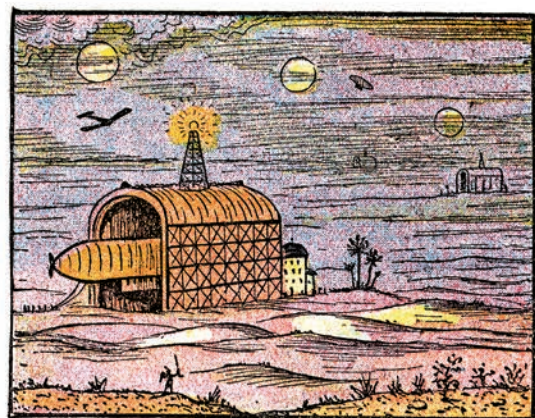
Polycarpe, préférant périr dans les flots que d'être dévoré par ce monstre horrible, avait piqué une tête dans la mer. Il avait heureusement pu atteindre une pointe de rocher. Là il passa une nuit terrible, risquant sans cesse d'être emporté par une lame. Enfin, au petit jour, Mahama le découvrit et vint le réconforter de ses bonnes paroles...



... en attendant qu'elle pût prévenir un navire passant dans ces parages. S'éloignant à tire-d'aile, elle ne tarda pas à découvrir un glisseur rapide qui, d'après ses indications, vint chercher notre malheureux ami, transi, et qui trouvait qu'il avait étudié les monstres marins de la planète d'un peu trop près.



Quittant la mer pour explorer les montagnes et les déserts, les Terriens parvinrent dans une contrée que la légende de Mars faisait sacrée, car là, trois montagnes gigantesques à formes humaines représentaient, d'après la légende, les trois premiers hommes de Mars, trois géants qui avaient été changés en rochers pour avoir voulu être les seuls maîtres de la planète.



Ensuite, un immense désert s'étendit devant eux, mais un désert sillonné de voyageurs, car dans cette planète où les moyens de locomotion sont si variés et si rapides, on a tôt fait de parcourir un long espace. Aussi, d'immenses abris pour dirigeables et avions étaient-ils construits de distance en distance pour faciliter les réparations en cas de besoin.



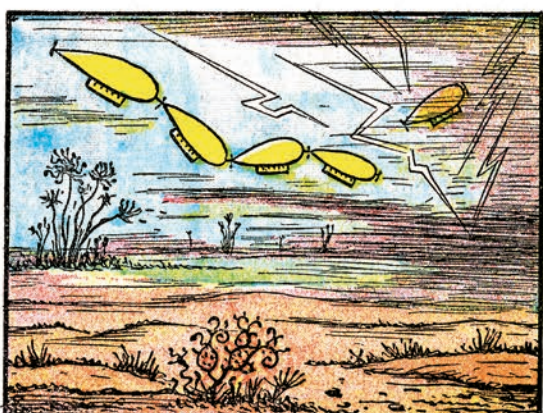
Dans tous leurs arrêts, Brigitte qui, de plus en plus, prenait goût à la planète, s'amusait de tout ce qu'elle voyait. Un jour, c'étaient, dans une oasis, des grenouilles gigantesques qui, avec leurs ailes et leurs attitudes drolatiques, faisaient l'effet le plus comique.



Une autre fois, c'était une réunion de singes dix fois plus agiles que les nôtres, toujours grâce à leurs ailes, et qui prenaient leurs ébats, le sourire aux lèvres, avec des gestes d'une cocasserie défiant nos clowns les plus grotesques.



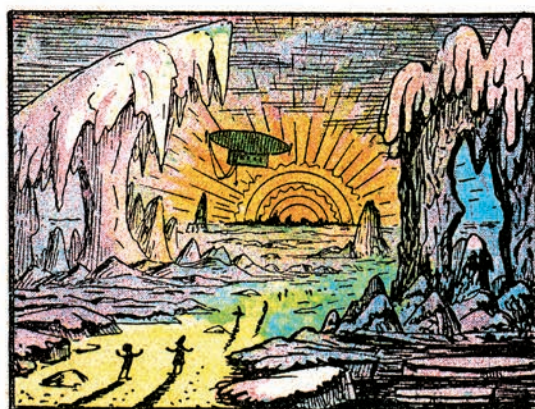
Par exemple, le jour où Brigitte vit pour la première fois des serpents ailés, qui pouvaient ramper ou voler suivant les circonstances, et de la bouche baveuse desquels sortait un dard venimeux, elle eut une frousse épouvantable, et s'enfuit à toutes jambes, regrettant de n'avoir pas d'ailes pour pouvoir fuir encore plus vite.



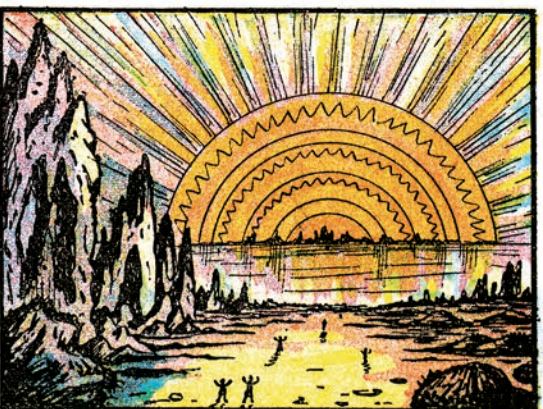
Parcourant leur route dans cet immense désert, plus grand que le Sahara, nos voyageurs s'étaient joints à un train de dirigeables, quand un orage épouvantable éclata, suivi d'une espèce de simoun. Et, après pas mal de tangage et de roulis, leur ballon fut séparé du reste du convoi.



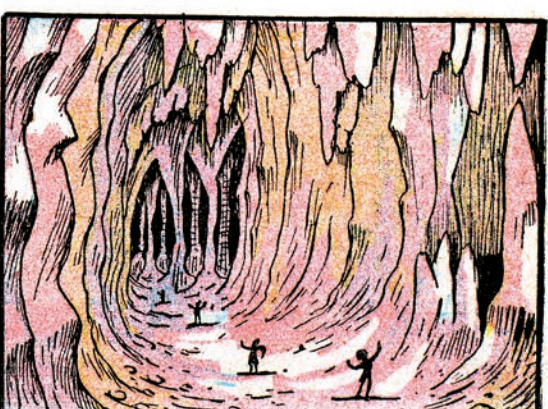
Ils furent emportés par la violente rafale jusque dans les parages glaciaires de la planète. Leur dirigeable était tellement perfectionné qu'ils ne coururent aucun danger. D'ailleurs, ainsi que le désert, ces contrées étaient fréquentées par des voyageurs assez nombreux et les moyens de locomotion étaient faciles à trouver. Pour varier les plaisirs, ils prirent un traîneau automobile.



Ce traîneau pouvait atteindre une grande vitesse, affronter les neiges et gravir les glaciers. Ils arrivèrent dans la partie la plus intéressante de la région, grâce à la forme extraordinaire et fantastique des icebergs qu'un soleil couchant, comme ils n'en avaient jamais vu, colorait de mille teintes de pierres précieuses, variant de l'opale au rubis et au saphir.



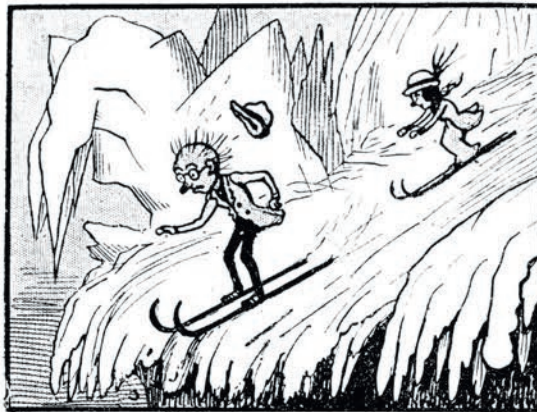
Une aurore boréale splendide, d'un coloris tout particulier, acheva de faire de cette contrée, à leurs yeux émerveillés, un paysage de rêve qui devait rester gravé dans leur imagination, comme la plus superbe vision de la nature qu'il soit possible de contempler.



Dans un autre genre, une immense grotte de glace, ayant plusieurs kilomètres de profondeur, retint longtemps leur admiration. Les glaçons, en forme de stalactites et de stalagmites prenaient une ravissante et douce teinte bleu irisé, et par leur hauteur les murs de cette grotte rivalisaient avec ceux d'un palais.



Les sports d'hiver semblaient jouir dans Mars de la même faveur que chez nous. Un combat de boules de neige eut lieu devant Brigitte et Polycarpe qui s'en amusèrent beaucoup, mais ne purent s'y livrer avec l'agilité des Martiens, qui se montraient fort adroits.



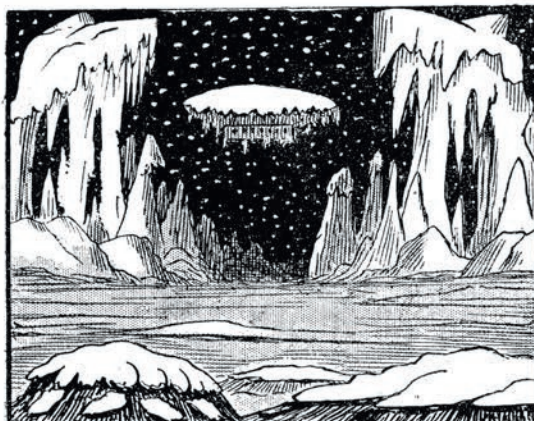
Ils résolurent de se rabattre sur le ski. Malheureusement ils se laissèrent entraîner par une pente trop rapide pour des novices. Bientôt ils atteignirent une vitesse vertigineuse. Ne pouvant s'arrêter, ils arrivèrent jusqu'au bord d'une excavation assez profonde...



... dans laquelle ils tombèrent, entraînant avec eux tout un éboulis de glace et de neige. De Brigitte on ne voyait plus que deux jambes et deux bras qui gîgottaient éperdument, tandis que Polycarpe, dont la tête était heureusement restée à l'air libre, put appeler au secours.



Retirés sains et saufs de ce mauvais pas, ils continuèrent leurs divertissements sur cette neige splendide. Seul, Chaolu, pour qui ce n'était pas nouveau, se tenait souvent à l'écart, pour réfléchir à son invention, sa chère machine dont on lui avait dérobé les plans et les pièces principales et sur laquelle il avait fondé tant d'espérances.



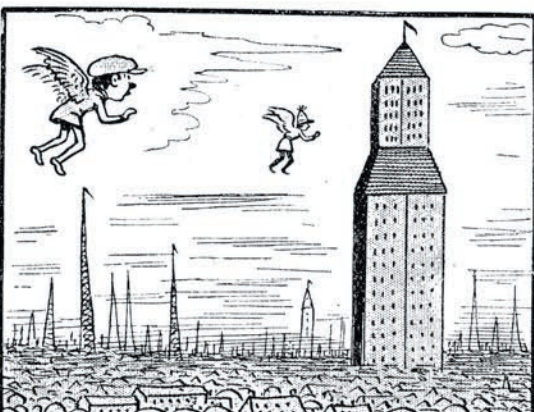
Malgré tout le plaisir qu'éprouvaient Brigitte et Polycarpe, il fallait songer au retour. Malheureusement ils s'étaient un peu attardés et la saison était déjà avancée pour voyager dans ces parages. Ils furent pris dans une tourmente de neige, le ballon en fut tellement surchargé qu'il ne pouvait plus avancer et tombait de plus en plus.



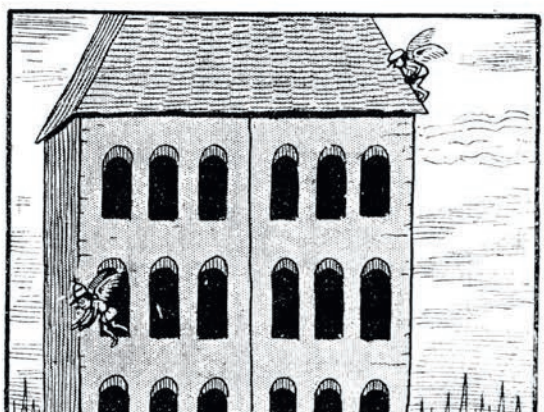
Heureusement, un iceberg se présenta à leur vue, où ils purent se poser, attendant tranquillement la fin de la tourmente de neige dans leur dirigeable aménagé avec un confort dont nos faibles moyens ne peuvent donner une idée. Les Terriens apprirent le bridge aux Martiens et le temps passa rapidement.



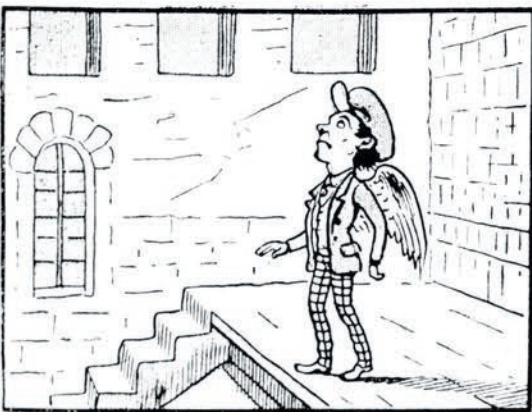
Avec le beau temps, ils reprirent la route du retour, passèrent dans des contrées plus tempérées, où ils furent heureux de retrouver le printemps, que Polycarpe prétendait avoir toujours dans son cœur, ainsi qu'il tâchait de le faire comprendre à Mahama chaque fois qu'ils se trouvaient en tête à tête.



Pendant tout ce voyage, le fidèle Nigaudot n'avait pas perdu son temps. Resté pour surveiller Tanfouchi sur qui, malgré tout, planaient ses soupçons, il ne le quittait guère. Un soir, il le vit se diriger sur la tour où déjà l'homme masqué était entré une fois devant ses yeux.



Il le suivit et se cacha prudemment derrière le toit, fixant toutes les ouvertures d'un œil avide. Le fidèle garçon attendit longtemps, mais il finit, la nuit étant presque terminée, par apercevoir celui qu'il surveillait, s'en allant par une des fenêtres.



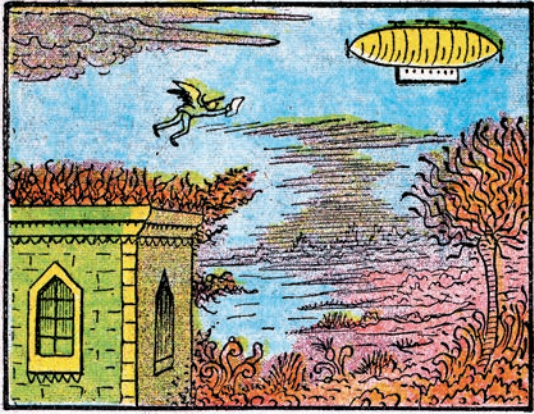
Aussitôt Nigaudot pénétra dans la tour. Mais allez donc vous orienter dans une aussi immense bâtisse ! Il avait déjà monté bien des étages, parcouru de nombreuses salles, et allait s'en aller sans avoir rien vu de suspect...



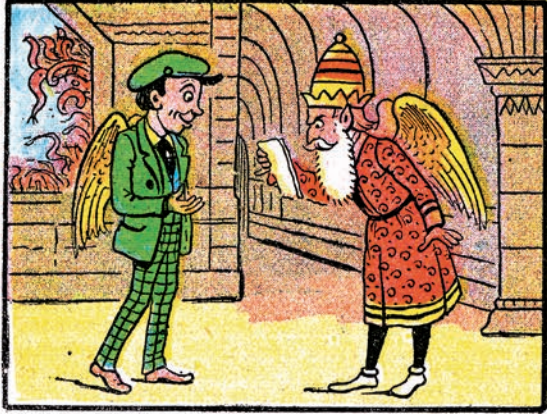
... quand tout à coup il découvrit, dans un coin, les fameuses pièces de la machine qui avaient été dérobées à Chaolu, et les précieux documents renfermant tous les calculs, toutes les indications et plans nécessaires à la construire.



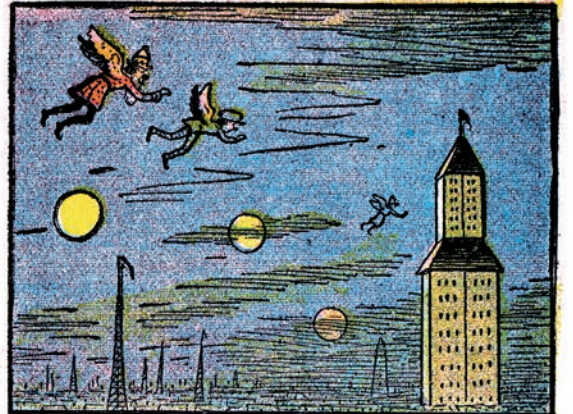
De plus, Nigaudot trouva une lettre de Tanfouchi adressée à l'homme masqué, où il lui disait : " J'ai échoué dans ma tentative du train. Le pont a bien sauté, mais les voyageurs sont restés suspendus sans que personne ait eu aucun mal. Il va me falloir recommencer. Signé : Tanfouchi ". À peine Nigaudot avait-il fini de lire cette lettre qu'il entendit un léger bruit. Il se pencha et aperçut l'homme masqué.



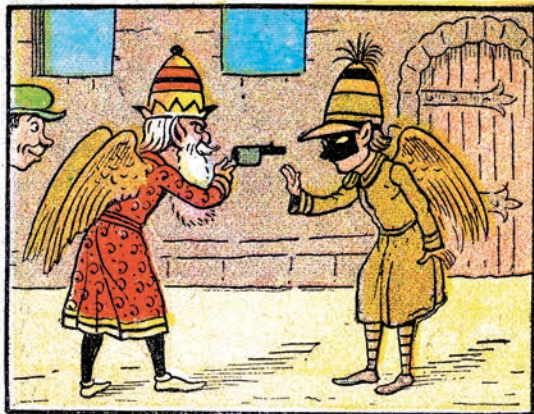
En apercevant l'homme masqué, Nigaudot s'empressa de détalier au plus vite avec la fameuse lettre, si compromettante pour Tanfouchi. Justement, en rentrant, il apprit que le dirigeable qui ramenait tout le monde, était en vue. Ne tenant plus en place, il s'élança à la rencontre de ses amis.



En lisant la lettre où Tanfouchi faisait l'aveu de son crime, Chaolu fut saisi de surprise et de colère. Jamais il ne se serait douté que son élève pût avoir une âme aussi vile, et qu'il avait placé sa confiance dans un homme capable de tout, jusqu'au crime.



Le soir même, Chaolu et Nigaudot suivaient le traître dans la tour, pour le prendre au piège. Celui-ci, qui ne se doutait de rien, n'eut même pas l'idée de se retourner pour voir s'il était observé. Il n'avait pourtant pas la conscience tranquille !



À peine entré, Chaolu, voyant un homme masqué, se précipita vers lui, un revolver au poing, pensant que c'était Tanfouchi : — Te voilà donc, misérable, infâme criminel qui m'as dérobé les pièces et les documents de ma machine.



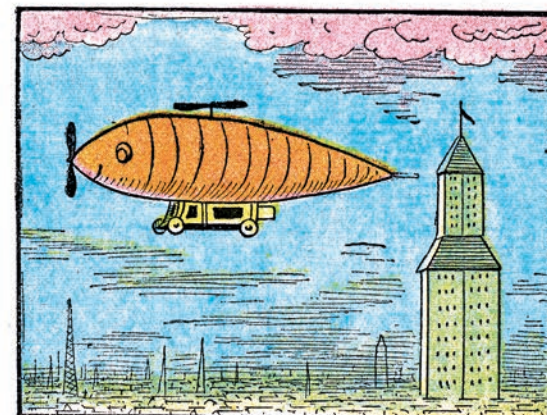
— C'est toi, lâche, qui as voulu attenter à mes jours, en souvenir sans doute de toutes les bontés que j'ai eues pour toi. Tu vas mourir ! — Arrêtez ! Arrêtez ! s'écria l'homme masqué, je ne suis pas celui que vous cherchez, et si, à l'instigation de Tanfouchi, j'ai aidé à voler les pièces de votre machine, je n'ai jamais attenté à vos jours.



— Eh bien ! si tu tiens à la vie, conduis-moi de suite à l'endroit où se cache le misérable Tanfouchi. — Ainsi acculé, l'homme masqué conduisit Chaolu et Nigaudot dans un coin retiré de la tour et, leur montrant une grande caisse, leur fit signe que c'était là que se cachait celui qu'ils cherchaient.



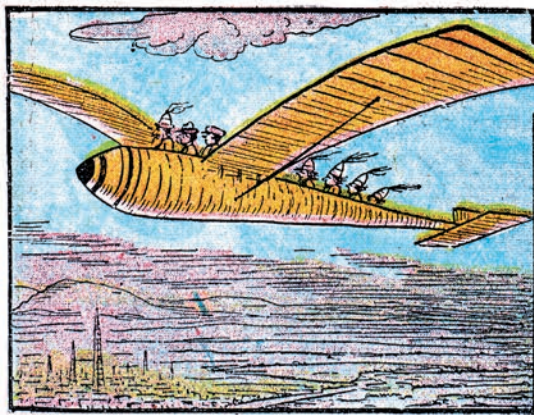
La caisse ouverte, le traître leur apparut, blême et tout tremblant. Il essaya bien de nier son intention de meurtre, mais devant l'évidence des preuves il fallut avouer. — Misérable assassin, lui dit Chaolu, j'aurais le droit de te tuer, mais je ne veux pas pour toi charger ma conscience. Rends-moi tout ce que tu m'as volé et que jamais je n'entende plus parler de toi !



Tanfouchi sortit tout penaud de sa cachette et, le revolver de Chaolu toujours braqué sur lui, il remit tout ce qu'il avait volé. Nigaudot héla un taxi-dirigeable et ils emportèrent le tout. Heureusement aucune des pièces n'était détériorée.



Quelle joie pour Chaolu et Polycarpe de pouvoir remonter et achever cette machine sur laquelle tant d'espérances avaient été fondées et qu'ils avaient crue à jamais perdue. C'était avec amour que son inventeur en touchait chaque pièce.



Quelques jours après, Chaolu put enfin expérimenter cette fameuse machine. C'était un moteur des plus perfectionnés qui soutirait lui-même l'électricité de l'air pour mettre en mouvement les ailes battantes d'un aéro. Il n'y avait donc plus besoin d'essence, c'était merveilleux !



Le résultat dépassa tout ce qu'on pouvait attendre, aussi l'enthousiasme était à son comble, la foule poussait des cris d'admiration ; les bouquets, les couronnes attendaient Chaolu qui, à la descente, fut porté en triomphe. C'était pour lui : gloire, fortune, honneurs !



Le soir de ce même jour, une ombre cependant voila la joie de l'inventeur. Polycarpe lui déclara qu'il lui faudrait bientôt penser à retourner sur terre, malgré tout le bonheur qu'il éprouvait dans Mars, peut-être même à cause de ce bonheur.



En apprenant cette nouvelle, Mahama fut prise d'une sombre tristesse et, sortant sur sa terrasse, elle considéra d'un œil navré cette Terre pour laquelle Polycarpe allait la délaisser. Il n'en fallait pas davantage pour son père, qui l'observait de loin : il était fixé.



Et, le lendemain, ayant rassemblé les deux Terriens, il leur dit : " — Pourquoi nous séparer, mes bons amis, puisque vous êtes heureux ici et que nous ne saurions plus l'être sans vous ? J'ai remarqué, mon cher Polycarpe, que Mahama vous plaisait, et que vous êtes loin de lui être indifférent. De mon côté, Mlle Brigitte me rendrait le plus heureux des hommes si elle consentait à m'épouser. " L'accord fut rapidement conclu entre les deux couples.



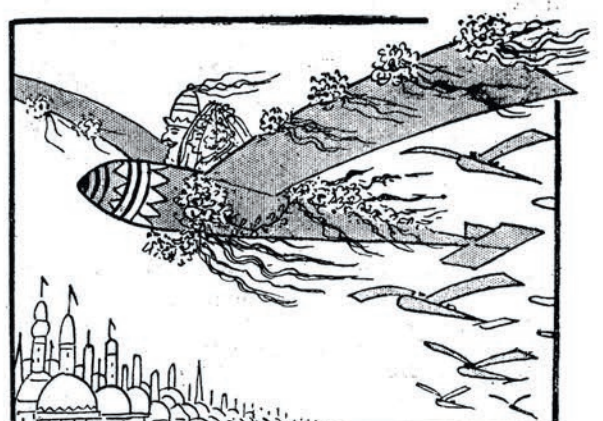
Dès que la nouvelle fut connue dans la ville, des cadeaux magnifiques arrivèrent de toutes parts. Brigitte fut comblée par Chaolu de bijoux, de toilettes, de dentelles. Polycarpe, de son côté, fit rechercher dans toute la planète les pierreries et les bijoux les plus rares, pour Mahama.



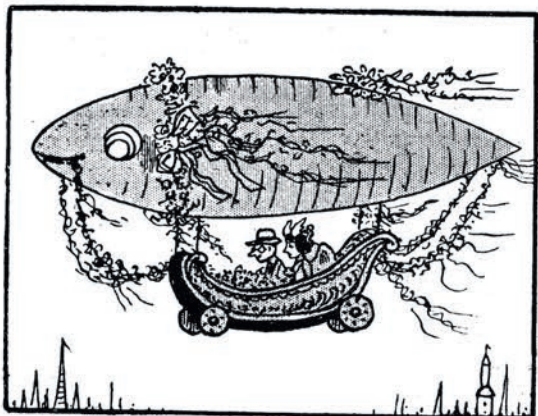
Pris d'un accès de coquetterie bien compréhensible, à la veille de devenir l'époux d'une aussi charmante Martienne, Polycarpe eut recours à tous les artifices de la toilette pour se rajeunir, se faisant même friser au petit fer.



Quant à Brigitte, qui avait depuis longtemps perdu l'espoir de revêtir jamais la robe des épousées, elle se laissa parer avec une joie sans mélange, et ne se reconnaissait plus dans cette ravissante toilette faite avec les étoffes les plus précieuses de la planète.



Naturellement, Chaolu voulut se rendre au temple dans l'aéro qu'il avait inventé et qui, pour la circonstance, avait été merveilleusement décoré, par tous ses amis, des fleurs les plus belles et les plus rares, retenues par des rubans d'or et d'argent.



Polycarpe et Mahama suivaient dans un coquet petit char aérien, tout enguirlandé lui aussi des plus jolies fleurs. Et notre ami se demandait s'il ne rêvait pas ; il se pinça plusieurs fois pour être certain que c'était bien lui, Polycarpe, qui se mariait, sur la planète Mars.



Ce fut une superbe solennité que ce double mariage de personnalités aussi éminentes que l'étaient Chaolu et sa fille. Les Terriens, objets d'une grande curiosité, avaient attiré une foule énorme et l'immense temple ne put contenir tous les invités.



Suivant la coutume de Mars, des fleurs étaient jetées à profusion sur le passage des mariés. Tous les fleuristes de la ville avaient été réquisitionnés pour la circonstance. Brigitte et Polycarpe étaient, par moments, enfouis sous les fleurs.



Après la cérémonie, une foule compacte se pressa au lunch, d'autant plus qu'il était servi à la mode terrienne, car les Martiens, comme nous l'avons déjà dit, mangent en général fort peu.



Mais cette fois, pour faire honneur à sa femme et à son gendre, Chaolu avait voulu que tout se passât comme sur terre. Le ban et l'arrière-ban des maîtres-queux de la planète avaient été convoqués, et les petits plats mis dans les grands.



Aussi, de mémoire d'homme, les Martiens ne se rappelaient pas avoir jamais vu une telle affluence de marmitons apportant : crèmes suaves, pâtisseries fines, glaces surfinies et bonbons et gâteaux extra-superfins, de toutes sortes et à profusion.



Le soir, au bal, Polycarpe se sentait presque des ailes en valsant avec Mahama, si légère, si agile. Et Chaolu, sorti de son centre de gravité, y mettait tant d'entrain qu'il enlevait littéralement Brigitte, qui s'en trouvait toute bête.



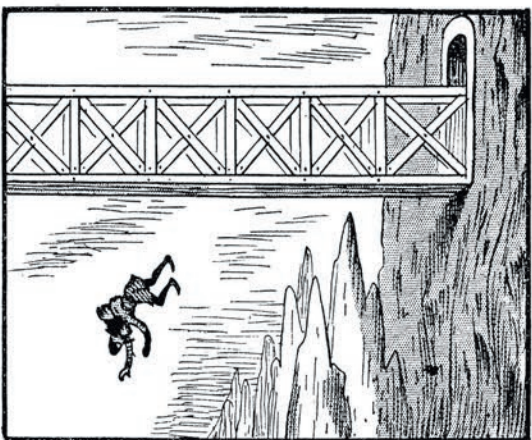
Comme l'heureux époux n'était pas un ingrat, il n'avait pas oublié que c'était à Nigaudot qu'il devait d'avoir retrouvé sa chère machine et démasqué le traître. Aussi, le lendemain du mariage, il lui fit présent d'un sac contenant des pierres précieuses, de quoi réaliser une fortune.



C'est d'ailleurs ce que fit Nigaudot, ce qui lui permit, un peu plus tard, d'épouser la sœur de lait de Mahama, très gentille soubrette qu'il avait remarquée et qu'il lorgnait depuis longtemps.

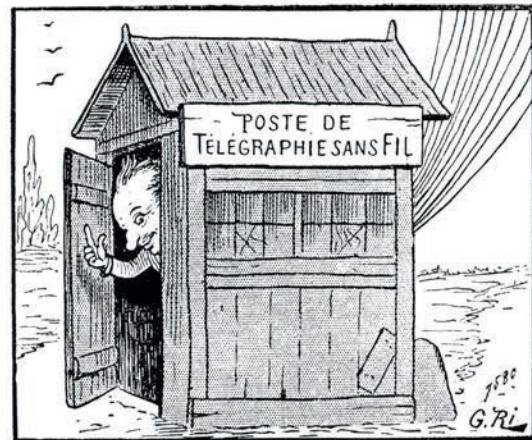


Quant à Tanfouchi, le remords de ses mauvaises actions, la rage de savoir tout le monde heureux, malgré ses agissements, égarèrent sa raison. Il erra à l'aventure dans les contrées sauvages.



Et, un soir qu'il était plus sombre encore que de coutume, après s'être coupé les ailes, il se précipita dans le vide, du haut du pont qu'il avait fait sauter pour anéantir nos amis.

Maintenant, vous vous demanderez peut-être, chers lecteurs, comment nous avons su toute cette histoire...



...puisque les héros sont restés dans Mars ? Tout simplement par un radiogramme qui nous a été envoyé directement par Polycarpe lui-même, avec prière d'en faire profiter les lecteurs des *Belles Images*.

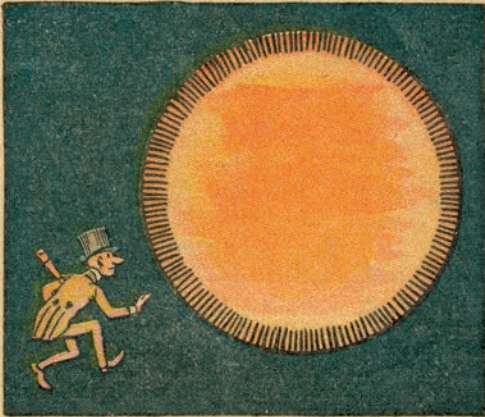
FIN

LES BELLES IMAGES

LE SAVANT DIPLODOCUS A TRAVERS LES SIÈCLES (1^{re} Suite), par G. RI



Diplodocus aperçoit la terre tout à fait au début de sa formation, un astre entièrement gazeux, incandescent, brillant comme le soleil : c'est le début de l'époque primitive. Le savant, comme vous le pensez, ouvre de grands yeux.



Puis cette incommensurable masse gazeuse diminue de volume peu à peu, en se refroidissant avec le temps, et passe à l'état liquide ; c'est une énorme masse en fusion. Diplodocus a excessivement chaud et regrette beaucoup de n'avoir pas ses lunettes noires.



Heureusement que cette masse incandescente, se refroidissant de plus en plus, est entourée bientôt de nuées, de vapeurs épaisses. Diplodocus trouve ce spectacle fort intéressant, mais cela ne lui fait pas oublier Mlle Sophie à laquelle il pense toujours.



Ce globe en ignition commence à se solidifier légèrement par endroits, tandis que d'autres parties sont encore en fusion ou à l'état gazeux. A tout cela viennent se mêler les éclairs et le tonnerre, si bien qu'il s'opère entre toutes ces matières un combat terrible : c'est l'épouvantable chaos.



Il fallait un Diplodocus pour oser peindre ces sublimes horreurs, ces premières et mystérieuses convulsions du globe. Quelles planches remarquables pour son livre des origines du monde ! L'espace ni le temps n'existent pas pour Diplodocus. Ce qu'il vient de voir en quelques heures...



... a demandé des milliers de siècles. Enfin il voit, sur notre boule, se former une couche solide, encore très mince, tandis que l'intérieur est en feu. Et en maints endroits, l'écorce terrestre ne pouvant résister à la poussée des flammes, de nombreux volcans apparaissent...



... projetant dans l'espace d'énormes blocs de granit et de matières incandescentes. Diplodocus éprouve à cette vue de violentes émotions. Il est tellement absorbé dans la contemplation de ce spectacle grandiose...



... qu'il ne s'aperçoit pas qu'une grande coulée de lave vient l'entourer. Diplodocus a encore une fois très chaud. Puis des tremblements de terre, des craquements sinistres : la croûte terrestre se fend, s'entr'ouvre, et des métaux en fusion...



... se précipitent et forment d'énormes filons précieux qui exciteront plus tard la convoitise des hommes. Quel malheur de ne pouvoir en prendre quelques lingots, puisque Mlle Sophie veut un homme riche ! Seulement c'est un peu trop chaud.



Son attention est ensuite attirée par de gigantesques géysers qui surgissent du sol, puissants jets d'eau bouillante, laissant bien loin derrière eux les grandes eaux de Versailles. Mais l'écorce terrestre n'est pas encore bien consistante...



... elle ondule, craque, se soulève, des îlots surgissent, d'autres disparaissent, ce sont de continuels grondements, épouvantables et sinistres. Les nuées, les vapeurs épaisses, n'ont pu encore être pénétrées par les rayons du soleil, les ténèbres régneront partout...



... pas un seul réverbère, pas la moindre petite lanterne ; aussi Diplodocus est-il gêné pour prendre des notes en vue de son fameux ouvrage. Rien ne l'arrête cependant, mais ces ténèbres lui donnent des idées noires, et puis, il est vraiment trop seul. (Voir la suite page 2.)

Par un matin d'été

[UN MERVEILLEUX ÉDITO DES ÉDITIONS 2024]

— Oh ! C'est vraiment très beau ! (et vous, vous êtes super !)

Lorsque nous lui faisons découvrir G.Ri, un matin de juillet deux mille treize, l'enthousiasme débordant d'Eugène, notre stagiaire d'alors, fait plaisir à voir ! Pourtant, nous-mêmes ne connaissons encore qu'à peine G.Ri : un court article sur un site américain, quelques images surprenantes et ce drôle de pseudonyme. Mais déjà, brisant la torpeur estivale, l'émouvante certitude d'avoir posé le pied sur une riche et vaste *terra incognita* s'est solidement ancrée en nous.

Quatre ans se sont écoulés depuis, quatre longues années à écurer *Gallica* sans relâche, à contacter collectionneurs et antiquaires, à réunir des revues dans lesquelles il publiait ; à éplucher les archives militaires et les registres de la Ville de Paris pour en apprendre un peu plus sur ce mystérieux G.Ri.

Sur l'homme, on n'en saura pas beaucoup plus : de son vrai nom Victor Mousselet — il existe certains dessins portant les deux signatures — il est né à Nantes en mai 1853 d'un père commerçant et d'une mère «sans état», d'après un état civil plein de poésie. Il épouse en 1887 une certaine Louise Courajod, mais nous n'avons pas trouvé trace de descendance. Militaire de carrière, dessinateur topographe à l'École de Guerre de Paris, il est fait Chevalier de la Légion d'Honneur en 1925 et meurt en octobre 1940, probablement dans son lit. S'il prononça quelque dernier mot touchant, personne ne s'en souvient.*

Il apparaît en tous cas que son activité de dessinateur était pour lui un à-côté. Sa hiérarchie était-elle au courant ? Travaillait-il en portant barbe postiche et lunettes noires ? Difficile à dire, mais ses obligations militaires ne l'empêchent pas de publier souvent dans la presse jeunesse de l'époque — même entre 1914 et 1918, où ses histoires brocardent régulièrement le *Boche*. On trouve ses premiers dessins

dès 1896 dans la revue d'Albert Robida *La Caricature* et surtout dans *Le Pêle-Mêle*, où il publie des histoires courtes ou des séries de dessins d'humour comme *Les Distracts*, ou des inventions absurdes qui semblent connaître un relatif succès (voir ci-dessous). En compagnie d'Omry, Valvérane, Falco — dessinateurs qu'il retrouvera au sommaire des *Belles Images* — il fait partie des contributeurs réguliers de ce titre jusqu'en 1917. Il participe également au *Bon Vivant* et à *l'Album Comique de la Famille* dès 1902.

Relativement réaliste au départ, son dessin gagne en liberté à mesure qu'il s'éloigne du dessin d'idée pour se consacrer aux récits, et prend sa pleine mesure au moment où il commence à travailler pour la revue d'Arthème Fayard *Les Belles Images*. Il y publie ses histoires de façon régulière de 1905 à 1919. S'il dessine parfois des récits courts d'une ou deux pages, c'est dans ses longs récits que s'exprime surtout son talent. Ceux-ci sont publiés en plusieurs suites de deux pages, à la manière de feuilletons, parfois pendant douze ou quatorze semaines.

Ses thèmes de prédilection sont les voyages et explorations : *Au Fond de la mer* (1906-1907), *Dans les entrailles de la Terre* (1907), *Au Pôle Nord* (1908) ; le merveilleux et les contes de fées : *Aventures Merveilleuses* (1905-1906), *L'Île de la fée Bijou* (1910), *Au Pays de l'ogre Bouftout et de la fée Cocasse* (1911)** ; enfin, comme les récits que nous reprenons dans ce recueil : la fantaisie scientifique, science-fiction avant l'heure.

Cités par Vercors et Saint-Ogan parmi les lectures marquantes de leur enfance, les récits de G.Ri n'ont pourtant jamais été repris en album, conduisant peu à peu notre homme vers un anonymat certain.

On retrouve bien quelques mentions de son œuvre dans des bulletins de collectionneurs forcenés vers la fin des années 1960, comme cet article de Jean Monniot dans le *Chasseur d'Illustrés* n°7 (1968), ou cette déclaration d'amour à G.Ri du peintre William Clochard (in *le C.I* n°9, 1969). On nous a également fait lire une querelle, par tribunes interposées, entre Henri Poulaille, de la revue *Désiré*, et Georges Fronval, du *Chasseur d'Illustrés*, à propos d'une suggestion de ce Poulaille, avançant que G.Ri et George Omry (l'autre star des *Belles Images*) seraient en fait une seule et même personne — ce qui est absurde, vous en conviendrez aussi aisément que nous — non, sans rire, c'est absurde. Bref, même si c'est touchant d'imaginer que quelques passionnés se sont écharpés avec fougue et conviction là-dessus dans un assourdissant silence, c'est surtout triste de constater à quel point l'Histoire, et l'édition, ont oublié G.Ri. Il fait pourtant partie des tout premiers pionniers de la science-fiction en bande dessinée ! L'ingéniosité, la fraîcheur et la beauté de ses histoires font de lui un précurseur remarquable : G.Ri méritait d'être sorti de l'ombre, souhaitons qu'enfin ce livre le mène vers la reconnaissance !



Pêle-Mêle Causette

Un de nos lecteurs nous a appris que le *Pêle-Mêle* avait remporté un beau succès à la cavalcade du Carnaval de Nice. Un petit char avait été construit d'après un de nos dessins dont beaucoup de lecteurs se souviennent sans doute. C'était une composition de notre collaborateur G. Ri qui l'avait intitulée auto-rustique : Un paysan s'est construit, pour aller à la foire, une automobile actionnée par deux cochons qui se meuvent dans une grande roue. Ils sont stimulés par l'aspect d'une carotte que le paysan a épinglée sur sa casquette. Ce dessin avait eu un grand succès lors de son apparition. Déjà l'année dernière il avait servi de texte à des chars et les auteurs s'étaient toujours vu récompenser.

A Nice ce n'est rien moins que le premier prix (1800 francs) qu'il a remporté.

À propos de G.Ri, dans *Le Pêle-Mêle*, 1899

* Pancho Villa, lui, aurait lâché dans un ultime rôle : *“Ne laissez pas l'histoire finir ainsi. Racontez-leur que j'ai dit quelque chose d'important.”* ce qui n'a rien à voir avec notre affaire, mais ne manque pas d'esprit.

** ceci n'est pas une bibliographie exhaustive.

L'Anticipation française à la Belle Époque

[UNE NOTICE PASSIONNANTE DE ROGER MUSNIK]

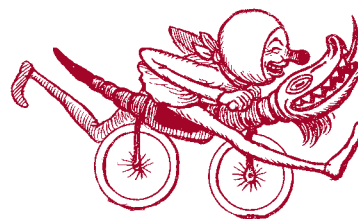
Les histoires présentées dans ce volume ont été publiées entre 1906 et 1915 : un lecteur du XX^e siècle les classe sans problème dans ce qu'on appelle aujourd'hui science-fiction. Qu'en pouvait connaître à l'époque leur auteur, G. Ri ? Certains thuriféraires du genre en trouvent des antécédents dès la plus haute antiquité : la recherche de l'immortalité par Gilgamesh le babylonien dans une des plus vieilles épopées littéraires de l'Humanité, ou le voyage vers la Lune de Lucien de Samosate (*Histoire véritable*, en 180 après J.-C.) Plus près de nous il y a les satires de Cyrano de Bergerac (*Histoire comique des États et Empires de la Lune et du Soleil*, 1657) et la chronique spéculative de Fontenelle sur *la Pluralité des mondes* (1686). Ou encore des contes philosophiques, comme le *Micromégas* de Voltaire (1752). En fait, la science-fiction est née de la fusion de trois traditions. D'abord le roman d'aventures comme *Les Voyages de Gulliver* de Swift (1726). Puis le merveilleux où la magie règne en maître : les romans de la Table Ronde, qui ont si fortement marqué la culture occidentale, en sont l'exemple emblématique. Enfin il y a l'utopie, description d'un univers qui se veut idyllique et immuable, illustrée par les textes de Thomas More (*L'Utopie*, 1715), Sébastien Lemercier (*L'An 2440*, 1771) ou Restif de La Bretonne (*Découvertes australes d'un homme volant*, 1781).

Mais la science-fiction proprement dite est impensable avant le XIX^e siècle. Cette période est celle de la Révolution industrielle, donc de l'irruption de la science dans la vie quotidienne, qui en est profondément bouleversée. Cela entraîne évolutions sociales, économiques et culturelles visibles ; le changement devient la règle. L'homme se voit maintenant dans un monde en devenir, et la foi dans le mouvement et le progrès remplace peu à peu à la permanence d'un univers immobile voulu par Dieu. La littérature reflète en partie ce renversement culturel et idéologique. Dès 1818, Mary Shelley avance l'idée que la science peut créer la vie (*Frankenstein*). Et nombre de textes vont glorifier la connaissance technique, source d'amélioration et de développement : *Vingtième Siècle*, dernière partie de *la Légende des siècles* de Victor Hugo (1859) ; *Star ou Ψ de Cassiopée* (1854) de Charlemagne Ischir Defontenay, chronique d'une civilisation extraterrestre. A contrario, tout un courant littéraire refuse cette idéologie matérialiste, qui ne pourrait remplacer les « vraies » valeurs : *Le Dernier Homme* (1805) de Jean-Baptiste Cousin de Grainville ; *Le Monde tel qu'il sera* (1846) de Émile Souvestre, véritable dystopie avant l'heure.

Néanmoins, tous ces livres sont publiés en tant qu'ouvrages singuliers, ne s'inscrivant en rien dans une tendance spécifique. Ils se présentent comme de la littérature générale, au même titre que les autres romans. Personne ne se doute qu'un corpus est en train de naître. L'anticipation n'est qu'une thématique parmi d'autres. Et pas des plus utilisées : les écrivains préfèrent explorer les relations psychologiques, les faits sociaux, l'Histoire ou même le fantastique, qui connaît un grand succès. Quant aux feuilletonistes qui inondent les journaux d'intrigues diverses et variées, ils choisissent plutôt d'axer leurs intrigues sur l'exotisme, l'aventure, le roman historique, les récits sentimentaux ou les erreurs judiciaires.

Et Jules Verne vint ! Cet auteur change la donne. Même si son éditeur, Hetzel, le cantonne aux récits pour enfants. Certes Verne ne

propose pas de vision sociale à long terme ; il ne cherche pas à prédire l'avenir. Son but est de montrer l'univers contemporain et faire œuvre didactique auprès des jeunes gens à travers des récits emplis d'intrigues palpitantes. Il ne fait qu'anticiper parfois, et de peu, des machines sur le point d'être découvertes (avion, sous-marin). Les différences entre les sociétés que connaissent Phileas Fogg (*Le Tour du monde en 80 jours*, roman réaliste) et Némó (*Vingt mille lieues sous les mers*, récit plus ou moins prédictif) sont relativement minimes. Si beaucoup lui ont accolé le qualificatif de « père de la science-fiction », c'est qu'il introduit dans ses histoires la Science comme désir et volonté. Se dégagent de ses écrits un enthousiasme et un optimisme débordants, presque lyriques. La science n'y est plus utilisée comme un « Deus ex machina », une explication commode confinant à la magie, mais comme un élément à part entière de l'intrigue, et ce de façon très lisible par tous. D'ailleurs le sous-titre des *Voyages extraordinaires* est : *Roman de la science*. Par exemple, ce qui meut l'intrigue dans *De la Terre à la Lune* (1865), plus que l'aventure personnelle des protagonistes, ce sont des problèmes de balistique — s'arracher à l'attraction terrestre, sidérurgiques — construire un canon géant sans que celui-ci n'explose, géographiques — trouver un lieu d'où décoller ; curieusement, il choisit la Floride, d'où sont parties toutes les missions américaines à partir des années 1950 ! Et les conséquences que cela entraîne : sociales — construction d'usines, immigration massive de travailleurs spécialisés ; économiques — qui paie ? ; politiques — qui commande ? — etc.



À la suite de Jules Verne se multiplient ces narrations emplies d'inventions technologiques plus étonnantes les unes que les autres, avec des voyages aériens, spatiaux, ou bien des hommes qui ne sont plus tout à fait des hommes, bref des textes non réalistes mais rationnels. Et, autour des années 1900, paraissent en quelques mois les traductions de l'écrivain anglais Herbert-George Wells, qui pose tous les thèmes à venir de la science-fiction : invasions extraterrestres (*La Guerre des mondes*), manipulations génétiques (*L'Île du Docteur Moreau*), voyage temporel (*La Machine à explorer le temps*), inventions tentatrices conduisant à la folie (*l'Homme invisible*), voyage dans l'espace (*Les Premiers Hommes dans la Lune*), etc. Cette avalanche de publications presque simultanées marque les intellectuels français : Wells par ses récits exalte l'imagination en se fondant sur la science et la rationalité. En revanche, et contrairement à Jules Verne, il a une position de retrait par rapport à la science, s'interrogeant sur sa finalité, estimant qu'elle ne peut que développer ce que les Grecs anciens nommaient *l'Hubris*, l'orgueil démesuré menant à la fureur et la monstruosité. Certains critiques du temps avancent même l'idée qu'un nouveau genre pourrait apparaître. Mais ce moment ne dure guère. Seul un écrivain, se revendiquant de cette mouvance, Jules Renard, discerne dans ces textes qui semblent disparates et sans unité un ensemble qui possède sa propre cohérence, fondée sur les avancées scientifiques, les évolutions sociales, et pour les meilleurs cherchant à appréhender le monde de façon totalement originale. Il tente même, dans un article du *Spectateur* (n°6, en 1909), de théoriser ce nouveau courant littéraire qu'il baptise « merveilleux scientifique ». Mais cette réflexion n'aura que peu d'échos à l'époque.

Peut-être parce que personne ne peut avoir une vue d'ensemble de cette production qui ne se montre pas en tant que telle. Les écrivains reconnus, et ils sont peu nombreux à emprunter cette direction, ne publient qu'au compte-goutte ce type de récit, noyé dans le reste de leur production : Villers de l'Isle-Adam (*L'Ève future*, 1886), Maupassant (*Le Horla*, 1887), Jean Richepin (*L'Aile*, roman des temps nouveaux, 1911) ou Gaston Pawloswski (*Voyage au pays de la quatrième dimension*, satire souriante de la technologie, 1911). Mais l'essentiel des titres sont dus à des auteurs de littérature populaire, qui sont invisibles aux yeux de la critique littéraire et des journaux spécialisés, et donc passent inaperçus des lecteurs cultivés. La diffusion vers le public se fait essentiellement par des revues « grand public », comme *Le Journal des Voyages* ou *Lectures pour tous*. Certains de ces écrits sont repris dans des collections populaires à grand tirage et petits prix : *Romans d'aventures* (chez Hetzel), *Les Grandes aventures* (Flammarion), *Le Roman d'aventure* (Merican), *Romans d'aventures et d'exploration* (Tallandier). Si ces éditions sont plus ou moins spécialisées, ce n'est pas dans l'anticipation, mais dans l'aventure, où tous les types d'histoires se côtoient.

Au moment où G. Ri publie ses trois histoires, le courant vernien est encore prédominant en France. Ce mélange d'optimisme, de découvertes et de vulgarisation didactique est évident dans *Le Savant Diplodocus à travers les siècles*. La bande dessinée sert ici à faire un cours d'histoire de la Terre, sa formation, les grandes ères géologiques, l'évolution de sa faune et sa flore, les grandes catastrophes, pour terminer par les hommes préhistoriques et l'apparition de l'Histoire. G. Ri s'inscrit également dans un courant mineur mais en vogue, celui du récit préhistorique : un grand nombre de publications paraissent en effet à cette période, relatant des chroniques des « âges farouches » selon l'expression de Rosny aîné, qui lui-même a écrit *La Guerre du feu* (1909), triomphe qui ne s'est jamais démenti jusqu'à nos jours. On peut également lire à cette époque *Daâh le premier homme* d'Edmond Haraucourt (1914), sans remonter à Elie Berthet et son *Monde inconnu : récits préhistoriques* (1876). Mais, à par Rosny, la plupart se cantonnent aux péripéties aventureuses de leurs protagonistes, sans volonté éducative. G. Ri va plus loin, puisqu'il retrace toute la genèse terrestre. À signaler dans une veine un peu similaire un nombre important de récits d'exploration de contrées inconnues cachant des tribus isolées d'hommes préhistoriques, entourées parfois de dinosaures ; le texte le plus célèbre est sans contexte *le Monde perdu*, d'Arthur Conan Doyle, paru en 1912.

La narration de G. Ri sur Mars brosse le tableau d'une utopie quasiment parfaite. Ce genre littéraire, qui commence à devenir désuet en ce temps, connaît cependant encore quelques beaux textes : *Cent ans après ou l'An 2000*, de l'américain Edward Bellamy (1888), ou encore *Quand le dormeur s'éveillera* de l'omniprésent Wells (1899). En France aussi se trouvent quelques rêveries positives sur l'avenir : *Le Monde nouveau* de Louise Michel (1888, vision d'un monde anarchiste), *Lettres de Malaisie* (1898) de Paul Adam ou *Sur la pierre blanche* d'Anatole France (1905). Mais il est vrai que ces écrivains ne s'adressent pas au même public.

L'anticipation française se caractérise surtout par la prolifération de découvertes surprenantes, presque féériques. On voit ainsi les changements dans le quotidien des Français de l'avenir chez Albert Robida, écrivain satiriste et illustrateur (*voir ci-contre*). Dans *Le XX^e siècle* (1882), comme dans *La Vie électrique* (1892), il relate quelques jours dans la vie de ses personnages du futur. Ses récits débordants d'ironie sont emplis d'inventions étonnantes qu'il donne à voir dans ses dessins. Il conçoit même le temps en marche arrière dans *L'Horloge des siècles* (1902). Un autre écrivain, feuilletoniste, parsème ses intrigues de machines plus extraordinaires les unes que les autres dans des aventures échevelées. On trouve en effet dans *les Voyages*

Albert Robida

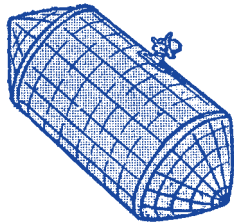
[OÙ IL FAUDRAIT BIEN REMERCIER WIKIPÉDIA]

Albert Robida (1848-1926), dont le nom revient dans plusieurs articles de cette postface, est un illustrateur, caricaturiste, journaliste et romancier français.

Dans l'ennui de ses études pour devenir notaire – comment l'en blâmer ? – le jeune Robida s'essaye à la caricature et publie, dès 1866, dans le *Journal amusant*, puis dans diverses revues. En 1880, avec l'éditeur Georges Decaux, il fonde sa propre revue, *La Caricature*, qu'il dirige pendant douze ans et qui verra débiter de grands noms comme Caran d'Ache, Job...etc. Lui-même est un auteur et dessinateur très prolifique – on lui attribue près de 60 000 dessins et plus de 250 livres – son œuvre va du guide touristique à l'ouvrage de vulgarisation historique en passant par la bande dessinée, les livres pour enfants et les romans. Sa renommée s'éclipse peu après la Première Guerre mondiale, mais sa trilogie d'anticipation reste célèbre : *Le Vingtième Siècle* (1883), *La Guerre au vingtième siècle* (1887), *Le Vingtième Siècle. La vie électrique* (1890).

Ces ouvrages font de lui une sorte d'autre Jules Verne, parfois plus audacieux. Il propose des inventions intégrées à la vie courante et, chaque fois, imagine les développements sociaux qui découlent de ses inventions, souvent avec justesse : promotion sociale des femmes – qu'il voit électrices et éligibles, portant le pantalon et fumant, tourisme de masse, pollution. Il imagine aussi le téléphonoscope, un écran plat mural qui diffuse les dernières informations à toute heure du jour et de la nuit, les dernières pièces de théâtre, des cours et des téléconférences. Vous voyez de quoi on parle ?

Bref, son énergie, son talent de dessinateur et ses réelles qualités de visionnaire ont aussi une influence notable sur son époque, et c'est assez logiquement que l'on retrouve certains de ses motifs chez G.Ri.



excentriques de Paul d'Ivoi, 21 volumes publiés entre 1894 et 1914, comme une réplique aux *Voyages extraordinaires* de Verne, avec des sous-marins, mais également des voitures volantes, des aéronefs semant la mort, des fusées, des nuages réfrigérants, ou encore des manipulations du climat. D'autres merveilles émaillent les histoires de cette période : tunnel transatlantique (*De New-York à Brest en 7 h*, de André Laurie, 1888), encore un sous-marin, analogue au bathyscaphe (*Les Secrets de Monsieur Synthèse* de Louis Boussenard, 1888), des transplantations cardiaques (*Le Tombeau de glace*, André Giffard, 1908), des androïdes (*L'Œuf de verre*, Jean de Quirielle, 1912), etc. Cette prolifération d'appareils prodigieux se manifeste jusque

dans des récits n’ayant rien de « science-fictionnesque », comme par exemple *Fantômas* de Souvestre et Allain, 32 romans publiés entre 1910 et 1913.

Deux des textes de G. Ri, *Dans l’infini* et *Dans la planète Mars*, concernent les voyages dans l’espace, thème emblématique de ce genre encore en devenir. Héritier direct des récits maritimes, d’aventures et d’explorations, il exalte l’imaginaire et est très visuel. Témoins cette image qui a marqué le monde : la Lune abasourdie par une fusée enfoncée dans son œil ! On peut dire que *le Voyage dans la Lune* (1902), film le plus célèbre de Georges Méliès, est le premier « blockbuster » du cinéma, et a marqué son époque. Il va d’ailleurs être suivi d’autres courts métrages du même genre, plus ou moins oubliés ceux-là, mais qui montrent que ce sujet est à la mode : *Voyage dans une étoile* de Gaston Velle (1907), *Rêves de lune* de Ferdinand Zecca (1905), *Voyage à la Lune* de Segundo de Chomon (1912). Cette idée de voyage dans l’espace, non par magie (comme *Somnium* de Kepler, 1634), ni par des moyens poétiques (la rosée dans le cas de Cyrano de Bergerac) ou farfelus (un attelage d’oies dans *L’Homme dans la Lune* de Godwin, 1638), mais grâce à la technique — même si celle-ci peut se révéler fantaisiste — se multiplie dans la seconde moitié du XIX^e siècle ; deux romans sont marquants : celui de l’écrivain André Laurie, ancien collaborateur de Jules Verne — le monde est petit ! — *Les Exilés de la Terre - Séléné Company limited*, en deux volumes, 1887, qui raconte l’aventure de gens qui veulent rapprocher la Terre de la Lune pour mieux exploiter cette dernière. Et la saga de Le Faure et Graffigny, quatre tomes publiés entre 1889 et 1896 chez Fayard, décrivant minutieusement l’exploration de notre système

solaire, *les Aventures extraordinaires d’un savant russe*. Elle se veut au plus près possible des connaissances astronautiques et cosmiques du temps. Et, pour preuve de son sérieux scientifique, elle est préfacée par l’astronome le plus populaire du temps, Camille Flammarion. Ce dernier d’ailleurs, outre ses recherches et ses travaux de vulgarisation (*La Pluralité des mondes habités*, *Les Mondes imaginaires et les mondes réels*), a également rédigé des romans pour transposer en littérature ses connaissances sur l’espace, avec une intrigue fortement teintée d’occultisme : *Récits de l’Infini* (1872, reparu en 1887 sous le titre *Lumen*), *Rêves étoilés*, 1888, *Uranie*, 1889.

Il faut faire un sort particulier au cas de la planète Mars, qui connaît une vogue sans précédent, du fait de certaines hypothèses scientifiques d’alors. L’astronome Schiaparelli observe en 1877 des formations rectilignes à la surface de la planète rouge qu’il nomme des « canaux ». Un amateur américain, Percival Lowell, émet l’hypothèse de l’artificialité de ces canaux, qui auraient été créés par les Martiens pour lutter contre la désertification de leur monde (on trouve d’ailleurs trace de ces canaux dans le texte de G. Ri). Si cette conjecture s’est vite effondrée scientifiquement, elle a enflammé l’imaginaire de tous, et pour longtemps. On ne compte plus les récits de Martiens exsangues cherchant coûte que coûte à survivre sur une terre où l’eau s’évapore et l’atmosphère s’appauvrit. C’est d’ailleurs le point de départ de la fameuse *Guerre des Mondes* de Wells. En France, comme ailleurs, ce mythe de la planète rouge va beaucoup se développer. Un des titres les plus fameux reste *Le Prisonnier de la Planète Mars* suivi de *la Guerre des vampires* (1909) d’un des maîtres de la littérature populaire de l’époque, Gustave Le Rouge.

Si la science-fiction de la fin des années 1930 commence à poser comme principe de ne pas aller à l’encontre des connaissances scientifiques du temps, ce n’est pas encore le cas dans l’anticipation française de la Belle Époque. La grosse majorité des récits sont rédigés par des auteurs de littérature populaire, pratiquant aussi le roman d’aventures, qui souvent ne s’intéressent que peu à la logique des intrigues. Certes, Jules Verne a tenté de crédibiliser ses inventions diverses par des explications techniques. Et certains écrivains font de même : Camille Flammarion bien sûr, Rosny aîné ou Le Faure et Graffigny. Mais, à l’instar de G. Ri qui combine aspects réalistes (apesanteur) et fantasmagoriques (les voyageurs qui survivent dans l’espace sans scaphandre), beaucoup font fi du réalisme : on peut ainsi atteindre des planètes en ballon ou par des pouvoirs psychiques (comme chez Le Rouge).

Quant aux extraterrestres, ils sont encore peu nombreux à apparaître. Dans le film de Méliès, ils ressemblent comme deux gouttes d’eau aux humains, et on a du mal à distinguer les Sélénites des savants terrestres. Il en est de même dans les deux récits de G. Ri : mêmes mentalités, mêmes physiques (quelques légères dissemblances) : ils sont aussi sympathiques ou antipathiques que n’importe quel terrien. À l’opposé, la littérature n’est pas tendre avec eux, qui y sont souvent montrés comme malveillants, voire néfastes : chez Wells, ils veulent détruire la race humaine ; chez Gustave Le Rouge, ce sont des vampires. Dans le roman *Force ennemie*, de John Antoine Nau, qui fut le premier prix Goncourt de l’histoire en 1903, ils s’emparent de l’esprit du héros. Comme *le Horla* de Maupassant (1887). Pour Maurice Renard (*Le Péril bleu*, 1910), ils enlèvent des humains, mais circonstance atténuante, uniquement par ignorance : pour eux l’atmosphère terrestre est comme la mer, et ils pêchent... ! Le seul qui fasse des extraterrestres des êtres totalement différents, ni bons ni mauvais, mais autres, est J.H. Rosny aîné : dans *les Xipehuz* (1887), un des chefs-d’œuvre de cette période, une tribu préhistorique doit se battre pour survivre contre une forme de vie totalement étrangère, que ni les protagonistes ni les lecteurs ne comprendront jamais.

Les Belles Images

[OÙ L’ON VOUS CONSEILLE DE LIRE LE TEXTE D’ANNIE RENONCIAT DANS LA REVUE NEUVIÈME ART N°7]

Les Belles Images est un hebdomadaire français illustré pour la jeunesse édité par la Librairie Arthème Fayard du 21 avril 1904 au 3 décembre 1936.

Chaque semaine, il s’ouvre sur deux pages de bande dessinée, formant le plus souvent un épisode d’une histoire à suivre. Illustrations comiques, textes éducatifs, courts récits et jeux complètent la maquette de huit pages.

Son succès, conjoint à celui de *La Jeunesse illustrée*, créé l’année précédente par le même éditeur, lui a permis d’imposer un modèle de diffusion de la bande dessinée — l’hebdomadaire illustré pour enfant — qui a dominé en France jusqu’aux années 1960.

En perte de vitesse à partir des années 1930, le titre fusionne en 1935 avec *La Jeunesse illustrée* et devient *Les Belles Images et Jeunesse illustrée*, et paraît jusqu’au 3 novembre 1936 (n° 1681).



Mais le « merveilleux scientifique » commence à s'épuiser. Il est vrai que le monde est en train de changer et qu'un conflit mondial se profile. L'influence de Wells gagne du terrain. La peur de ce que les avancées technologiques peuvent faire à l'Humanité devient plus prégnante. L'idée que l'Homme se mesure à Dieu par la technique et qu'il pourrait en être puni fait son chemin. Les utopies plus ou moins positives cèdent peu à peu la place à des régimes despotiques menés par une idéologie matérialiste et utilitaire : *Ignis de Didier* de Chou-sy (1883) ou *Les Morticoles* de Léon Daudet (1894). Les tentatives de modification du corps humain tournent généralement à la catastrophe : comme dans *L'Étrange cas du Docteur Jekyll et Mr. Hyde* de Robert Louis Stevenson (1886) ou dans *Le Docteur Lerne*, sous-dieu de Maurice Renard (1908). Commencent également à se multiplier les histoires de docteurs fous, qui par orgueil menacent de détruire la planète entière, ce motif étant en soi une critique non voilée de la recherche scientifique. Comme *Une invasion de Macrobès* d'André Couvreur (1908) ou *Le Mystérieux Docteur Cornélius* de Gustave Le Rouge (1912-1913). Certains thèmes apparaissent, qui en eux-mêmes sont inquiétants et n'inspirent pas la joie de vivre. Par exemple celui de la guerre future, de plus en plus destructrice. Si certains l'exaltent cependant, comme par exemple le Capitaine Danrit, dont les ouvrages connaissent un grand succès, la plupart au contraire sont plus critiques, notamment le tandem Pierre Giffard - Albert Robida dans *La Guerre infernale* (1908). On en arrive, après de grandes catastrophes (*La Force mystérieuse*, Rosny aîné, 1913) à la disparition pure et simple, peinte presque comme un assoupissement de la race humaine, dans ce grand classique qu'est *La Mort de la Terre* (Rosny aîné, 1911).

Cette division entre mouvement techniciste et vision inquiète de l'avenir est réelle, mais pas aussi tranchée qu'elle en a l'air. Serge Lehmann, un grand spécialiste de la science-fiction française

« archaïque » et lui-même auteur du genre, estime à plus de trois mille textes le corpus paru entre 1863 et 1950 de ce qui n'avait pas vraiment de nom défini, anticipation, voyages extraordinaires, merveilleux scientifique ou encore roman d'hypothèses. Ce nombre élevé interdit évidemment les simplifications. Néanmoins, on peut constater que G. Ri est pleinement dans le courant vernien : technique et science répondant aux grands problèmes de la vie, optimisme à tout crin pour l'avenir. Peut-être tout simplement parce que son public est composé d'enfants et qu'il n'a pas trop le choix. Mais la mythologie du progrès qui a soutenu tout le XIX^e siècle se fracasse sous les bombes et les gaz des tranchées entre 1914 et 1918. Du moins en Europe. La conviction d'un futur radieux va traverser l'Atlantique pour s'incarner dans ce nouveau genre aux États-Unis, qui vont inventer un terme spécifique : science-fiction, mot qui n'arrivera en France qu'en 1950. Car le pessimisme, qui imprégnait déjà les élites culturelles hexagonales (cf. par exemple *L'Ève future* de Villiers de l'Isle-Adam) et peu à peu gagnait aussi le roman populaire (comme on le voit chez ces deux auteurs, parmi les plus importants de l'époque, Maurice Renard et Rosny aîné) devient prédominant. Ce genre en France se racornit autour de quelques thèmes passésistes : fins du monde, guerres futures, mondes perdus, savants fous, etc., tout en nostalgie envers un passé fantasmé. On ne s'intéresse plus aux découvertes récentes : astronautique, recherche nucléaire, relativité ou physique quantique. Cela ne signifie d'ailleurs pas que les récits soient mauvais. Mais ils n'évoluent plus. Le même Serge Lehman parle joliment à ce propos d'« autisme thématique ». Après 1945 arrive en France la science-fiction américaine : vont se créer des collections et des revues spécifiques, des auteurs spécialisés, et un lectorat totalement nouveau. Au prix de l'oubli de cette anticipation hexagonale. Il faudra attendre près d'un demi-siècle pour qu'on commence à exhumer une petite partie de cette production pourtant originale. Mais cela est une autre histoire....



Lire G.Ri au XXI^e siècle

[UNE ÉTUDE LUMINEUSE DE JULIEN BAUDRY]

Les bandes dessinées de G.Ri proposées dans ce recueil présentent de telles différences avec nos récits graphiques contemporains que leur lecture ne va pas sans nous déstabiliser, si éloignées qu'elles sont de la fluidité et de la diversité des œuvres du XXI^e siècle. On pourrait ainsi les lire comme des fantaisies désuètes relevant de la « préhistoire » d'un genre désormais arrivé à maturité. Mais on peut aussi vouloir aller plus loin, au-delà de l'apparence, et considérer le contexte de réalisation de ces récits pour mieux en apprécier les subtilités, expliquer certains choix dont on ne saisit pas toujours le sens, tenter de les connaître comme ont pu les connaître les lecteurs de la Belle Époque.

Dans *l'infini*, *Le Savant Diplodocus à travers les siècles* et *Dans la planète Mars* ont une cohérence propre : loin d'être des récits expérimentaux (comme il y a pu en avoir alors, et comme il y en a encore), ils montrent non pas un « archaïsme », jugement forcément anachronique, mais une autre maturité de la bande dessinée, que ce soit dans sa forme ou dans son rapport à la littérature de son époque. Si elle nous échappe en grande partie, il est toujours possible d'essayer de la retrouver en explorant, sans se soucier des frontières, la culture graphique à la charnière entre les XIX^e et XX^e siècles.

La bande dessinée en 1900 : entre monde adulte et culture enfantine

Une première explication au décalage qui peut se former chez le lecteur contemporain à la lecture des trois récits de G.Ri est la destination enfantine initiale de ces œuvres. Elles sont toutes trois publiées dans *Les Belles Images*, un hebdomadaire pour enfants fondé en 1904 (voir page 82). L'adresse à l'enfance peut donc expliquer une partie des choix du dessinateur, mais ne suffit pas : en réalité, G.Ri dessine à un moment particulier de l'histoire de la bande dessinée où cette dernière est saisie entre la tradition ancienne du dessin de presse et son inscription plus récente dans l'imagerie pour enfants.

La bande dessinée du XIX^e siècle est, pour l'essentiel, une bande dessinée pour adultes, publiée dans des journaux humoristiques pour adultes, ou du moins destinée à un public large, qui n'est pas spécifiquement infantin — même s'il peut l'être incidemment. Les maîtres de l'époque (Cham, Doré, Léonce Petit, Caran d'Ache...) abordent des thèmes du monde ou de la culture adulte. Ce n'est qu'à partir des années 1850 et plus encore 1880 qu'une production de bandes dessinées explicitement destinées aux enfants se développe, dans l'imagerie populaire et surtout dans des journaux spécialisés. *Les Belles Images* de la maison Arthème Fayard, avec d'autres illustrés de son époque, participe en même temps à la diffusion de masse d'un « genre » graphique qui sera amené à évoluer tout au long du XX^e siècle, et à son ancrage auprès du public infantin.

Parlons bien « d'ancrage » et non encore de « spécialisation » : si la bande dessinée des années 1880-1910 devient un contenu privilégié des publications pour enfants, elle demeure tout aussi dynamique dans la presse et l'édition pour adultes, comme en témoignent la parution d'albums (*Carnet de chèques* de Caran d'Ache chez Plon en 1893, par exemple), et plus encore les dessins publiés dans la presse (*Le Journal amusant*, *Le Rire*). En réalité, G.Ri est actif à une période de basculement où, quantitativement, le dessin pour enfant devient un débouché plus régulier et plus sûr que la presse pour adultes pour les dessinateurs spécialisés dans l'histoire en images (par opposition



Dans l'Infini, de G.Ri

au dessinateur de presse auteurs de dessins uniques). Ce basculement, qui intervient autour de la Première Guerre mondiale, explique en partie que la bande dessinée ait été considérée, à tort, comme un média pour enfant durant le XX^e siècle.

En 1900, le cloisonnement générationnel n'est pas si net. La production de Christophe est assez caractéristique de cette ambiguïté : si certaines séries, comme *Les Malices de Plick et Plock*, vont clairement puiser dans un répertoire infantin (personnages de petite taille issus du monde du conte de fées, thème humoristique de la « bêtise »), d'autres, comme *La Famille Fenouillard* ou *Le Sapeur Camember* décrivent et tournent en dérision un monde adulte, susceptible d'amuser aussi des adultes. Jusqu'aux années 1920, la spécialisation enfantine des récits en images n'est pas si évidente, ou du moins pas aussi clairement constituée en thèmes spécifiques et personnages récurrents qu'elle ne le sera plus tard. Les bandes dessinées de cette époque sont donc encore largement influencées par leur inscription antérieure dans le dessin humoristique. *Les Pieds Nickelés*, où le détournement des conventions de la société adulte passe par une puérilité comique, est un bon exemple de ce moment de transition d'une bande dessinée entre l'adulte et l'enfance.

Qu'en est-il pour G.Ri ? Les trois récits présentés ici relèvent tous d'un genre graphique qui ne doit rien à l'enfance : le voyage humoristique (à ce sujet, voir l'article : <http://neuviemeart.citebd.org/spip.php?article434>). Le principe d'un ou plusieurs personnages voyageant de séquence en séquence comme d'étape en étape, est un des premiers modèles narratifs des histoires en images, dès Töpffer et Cham dans les années 1840. Dans *Dans l'infini*, l'astronome Theodolitus voyage de planète en planète, dans *Le Savant Diplodocus à travers les siècles*, le déplacement se fait d'époque en époque à partir de la formation de la Terre, et le titre même de *Dans la planète Mars* suppose un voyage lointain. On retrouve donc les lieux communs de ce type de récit : l'émerveillement face à l'exotisme, les quiproquos qui en découlent, les sauts rapides de lieu en lieu. Ainsi, dans *Dans l'infini*, quand Theodolitus n'accepte pas les marques de sympathie de Mercuriens, pour qui le vol est une marque de respect, il subit

un des aléas de ces voyages exotiques qu'il aurait pu vivre sur Terre (voir ci-contre ou page 12 du présent ouvrage).

Par ailleurs, la dimension comique des histoires, scandées par des gags réguliers, découle elle aussi de la tradition du dessin d'humour au sein de laquelle se confond la bande dessinée du XIX^e siècle. On observe pourtant une complexification narrative entre *Dans l'infini* (1906), suite d'épisodes de planète en planète sans autre lien narratif que le déplacement, et *Dans la planète Mars* (1914), où G.Ri développe une intrigue (amoureuse et politique) plus complexe et ne se limite plus à une simple succession de gags.

De fait, l'adresse à l'enfant n'est pas sans conséquence et met à distance l'héritage du dessin d'humour. Loin de n'être qu'un appauvrissement, elle nécessite souvent des histoires plus longues et introduit de nouveaux thèmes de fiction dans une production pour adultes jusqu'ici plutôt ancrée dans la satire contemporaine. Cela se voit particulièrement à travers deux dimensions des histoires de G.Ri : l'influence des thèmes de la littérature enfantine et le caractère didactique.

On peut être frappé par l'omniprésence du conte de fées chez G.Ri, y compris dans des histoires relevant plutôt, a priori, du genre de la science-fiction : *Dans l'infini* présente des personnages de fées, par exemple, tandis que certains monstres et animaux marins de *Dans la planète Mars* relèvent d'un bestiaire merveilleux. Parmi les autres récits publiés par le dessinateur dans *Les Belles Images*, on en trouve beaucoup, tels *Vacances féériques* (1905), *Les Aventures merveilleuses* (1906), *L'Île de la fée Bijou* (1910) ou *Au pays de l'ogre Bouffetout et de la fée Cocasse* (1911) qui s'inscrivent plus franchement dans le registre du conte merveilleux. Si le merveilleux n'est pas initialement un genre destiné uniquement à l'enfance, il tend, tout au long du XIX^e siècle, à s'inscrire en profondeur dans la culture enfantine, notamment via l'imagerie populaire, en particulier en raison des vertus morales et didactiques du conte.

Le didactisme est également une tendance présente chez G.Ri. Comment interpréter autrement certaines séquences, telles celles du défilé des « grands hommes » de *Dans l'infini* (pages 21 à 23) où l'auteur, de Caton à Copernic, semble participer à sa manière à la glorification de figures politiques et savantes qu'orchestrent les institutions scolaires de la III^e République. Plus encore, les longs passages du *Savant Diplodocus à travers les siècles* où les péripéties s'interrompent pour laisser la place à un cours illustré sur l'histoire de la Terre et des hommes (page 24) sont, si on en retire les péripéties comiques, un résumé des connaissances sur la préhistoire, certes simplifié et approximatif, mais néanmoins informé. Il s'agit bien ici de faire passer des connaissances à l'enfant lecteur sous couvert d'une fiction.

Il faut sans doute imputer une partie de ces détours didactiques au journal *Les Belles Images* qui mêle régulièrement au divertissement graphique des rubriques plus directement éducatives, sur la science ou l'histoire. La conception de la culture pour l'enfant chez Fayard est fidèle à celle des éducateurs et éditeurs de son époque : amuser et instruire en sont les deux fondements inséparables.



Mais G.Ri s'empare de cet objectif avec un véritable talent, et l'influence des ouvrages de vulgarisation scientifique des éditions Hetzel ou Hachette est très présente. Outre l'importance des romans de Jules Verne, sur laquelle nous reviendrons, certains passages ressemblent à des encyclopédies illustrées, à l'image du passage sur les dinosaures dans *Le savant Diplodocus...* qui recopie exactement des illustrations de l'ouvrage de Louis Figuier *La Terre avant le déluge* (1863), plutôt destiné au lectorat enfantine. Assurément, G.Ri fait sien le principe de l'éditeur Pierre-Jules Hetzel, « instruire en s'amusant ».

L'héritage formel de l'imagerie populaire

L'influence la plus visible de l'adresse à l'enfant tient surtout à la mise en page si caractéristique, qui nous apparaît comme statique et rigide. Là encore il faut faire abstraction de nos propres habitudes. Publiés quelques décennies avant la révolution formelle qui touche la bande dessinée européenne dans l'entre-deux-guerres (généralisation de la bulle, diversification des mises en page, représentation plus dynamique du mouvement...), les récits de G.Ri possèdent une forme qui était à l'époque aussi courante que nos bandes dessinées à bulles, et constituait le standard de l'histoire en images pour enfants.

Les trois histoires publiées dans le présent recueil partagent une mise en page qui situe d'emblée les bandes dessinées de G.Ri du côté de l'imagerie populaire du XIX^e siècle. Leur disposition en un damier de douze vignettes égales, largement muettes, chacune ornée d'un récitatif assez conséquent correspond à une des manières de raconter des histoires en images dans cette première grande industrie de l'image imprimée.

L'imagerie populaire est un type de production graphique caractéristique des XVIII^e et XIX^e siècles qui se développe sous l'impulsion d'imprimeurs dont l'imagerie Pellerin d'Épinal est sans doute la plus connue. D'abord vouée à des sujets religieux et édifiants, notamment aux histoires saintes et aux contes, elle se diversifie considérablement. La forme originelle de l'imagerie populaire est l'image unique, en pleine page, mais, dès le XIX^e siècle, le principe d'une division en tableaux se répand, avant que ne s'impose la « planche à compartiments » à partir de la moitié du siècle. L'espace y est divisé en « vignettes » de taille égale et disposées de manière régulière. Cette forme n'est pas la seule à être employée, mais elle est la plus représentative et surtout la plus courante dès lors qu'il s'agit de représenter une histoire au moyen d'images, de découper une action longue en plusieurs « tableaux ». Si elle nous semble *a posteriori* archaïque, la planche à compartiments est une réponse à la nécessité de découper l'action en séquences pour raconter en une seule planche de manière lisible et claire un récit mêlant images et textes. On peut l'envisager comme la forme standardisée et commune de la bande dessinée pour enfants des années 1850 aux années 1920.

Car parallèlement à cette évolution formelle, l'industrie de l'image populaire tend à s'adresser de plus en plus au public enfantine, en développant notamment des personnages d'enfants et des thèmes faisant partie de la culture enfantine de l'époque. La perte de vitesse de l'industrie de l'imagerie à l'époque où dessine G.Ri ne change rien, bien au contraire : la presse illustrée de la période emprunte ce même modèle de mise en page, depuis les premiers journaux des années 1880 par Hachette et Armand Colin (*La Jeunesse Illustrée*, *Le Petit Français illustré*), jusqu'aux illustrés d'Arthème Fayard à partir de 1903 dont *Les Belles Images* fait partie, ou ceux, plus populaires, des frères Offenstadt (*L'Épatant*). Ces titres popularisent des bandes dessinées dont la forme découle de la planche à compartiments de l'imagerie populaire. Ainsi, de *La Famille Fenouillard* de Christophe en 1889 aux *Pieds Nickelés* de Louis Forton en 1908, en passant par les innombrables récits humoristiques animaliers de Benjamin Rabier et les contes merveilleux de Georges Omry, la forme la plus familière des jeunes lecteurs est celle que nous retrouvons ici chez G.Ri.



Progressivement, ce qui constituait une technique narrative efficace prend une dimension plus rigide et plus conventionnelle lorsqu'elle devient la forme privilégiée de la bande dessinée pour enfants. Sa systématisation dans des publications destinées à la jeunesse, là où les bandes dessinées pour adultes se permettent souvent une plus grande liberté formelle (notamment par des recherches sur l'image muette, impensable dans des publications enfantines), s'explique par le souci des éducateurs de la fin du XIX^e siècle d'offrir une place conséquente et centrale au texte pour favoriser l'apprentissage de la lecture alphabétique, promu par l'école républicaine. Si l'image est vue comme un moyen d'attirer le jeune public, le texte demeure le vecteur fondamental de la narration ; amuser et instruire.

Comme tout dessinateur de bandes dessinées d'hier à aujourd'hui, G.Ri s'adapte aux contraintes de son support de publication. Les bandes dessinées présentes dans *Les Belles Images* respectent presque toutes le principe de la planche à compartiments avec une régularité immuable qui répond à l'impératif de lisibilité de l'action, où chaque bande de trois cases correspond à un moment de l'action, et où l'image et le texte constituent un tout pour la lecture, le découpage du dessin guidant la structuration de l'écrit. De ce point de vue G.Ri est plutôt un dessinateur académique et sage, plus qu'un expérimentateur graphique comme Rabier. C'est que son souci principal est moins la recherche formelle que la conduite claire d'un récit. Il ne s'en permet pas moins quelques fantaisies qui montrent qu'il est bien conscient des limites qu'on lui impose.

Si la taille des cases ne change jamais, des motifs floraux envahissent parfois certains coins de cases, comme une revanche du dessin sur les contraintes formelles des compartiments (voir ci-dessus). G.Ri semble retrouver ici une tendance décorative de l'imagerie populaire, d'un temps où les vignettes n'étaient pas séparées par une bordure mais par les arabesques du décor.

Mais là où G.Ri fait preuve d'une plus grande originalité, c'est dans les variations d'échelle des vignettes. L'imagerie traditionnelle procède généralement selon un principe d'unicité d'échelle, préférant des représentations « en pied », où le personnage debout sert d'échelle pour l'échelle d'une vignette. Ce principe est respecté par Christophe et Forton de façon quasi systématique. Il est enfreint seulement lorsqu'il y a expérimentation, pour créer un effet comique, une exagération. G.Ri fait au contraire du changement d'échelle un principe constitutif du récit, et ce dès les années 1900. C'est le cas quand le récit y invite, comme sur Saturne (voir ci-contre) où la représentation des « proportions gigantesques » des édifices de la planète donne lieu à des variations d'échelle allant d'une échelle humaine (case 4) à des

vues d'ensemble plus (cases 5, 6 et 11) ou moins (cases 9 et 10) resserrées, et même jusqu'à des échelles spatiales (cases 7 et 8). Un choix qui donne lieu à de petites merveilles de miniatures où une case réduite devient une sorte de tableau abstrait, à la limite de la lisibilité, fourmillant de détails minuscules (case 12). On retrouvera ces variations, surprenantes pour l'époque, dans les deux autres récits, comme un témoignage de la volonté de G.Ri de se jouer du cadre contraint de la planche à compartiments pour des histoires qui explorent des thématiques dépassant largement l'échelle humaine.

G.Ri et la fantaisie scientifique

Le recours à la science-fiction fait partie des évolutions facilitées par le passage de la bande dessinée dans le domaine de l'enfance. À l'exception peut-être du très fantaisiste *Voyage d'un âne dans la planète Mars* de Gabriel Liquier (1867), la bande dessinée pour adultes du XIX^e siècle n'exploite pas de thématiques pouvant relever de l'anticipation. Le fait que les romans de Jules Verne, principaux vecteurs du genre en France avant 1900, aient été publiés à destination de la jeunesse explique peut-être ce décalage. Parallèlement au développement du genre dans la littérature adulte, l'enfant est aussi un public pour des romans de science-fiction. Durant la période 1906-1916 qui nous intéresse, l'auteur le plus prolifique est Arnould Galopin qui, sous couvert de romans pour la jeunesse, explore toutes les thématiques de l'aventure, dont l'anticipation (*Docteur Omega* en 1906, *Le Bacille* en 1926).

G.Ri, on l'a vu, emprunte assez largement aux thématiques de la science-fiction de son temps : le voyage dans l'espace, la rencontre avec des extraterrestres, l'anticipation sociale et l'utopie. Il participe donc à l'apparition d'un versant graphique pour ce qui est, initialement, un genre écrit. Mais à quoi ressemble cette première forme française de bande dessinée de science-fiction ? De quelles influences découle-t-elle ?

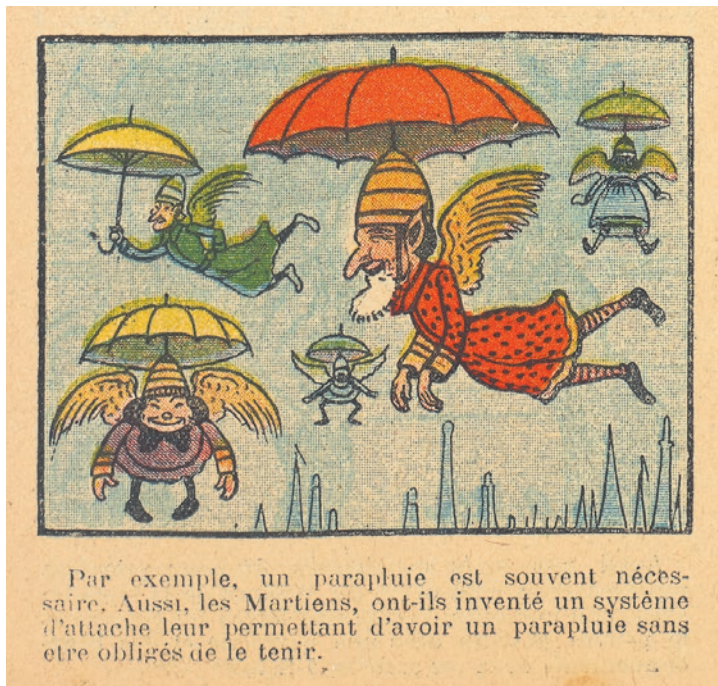
L'influence la plus évidente de G.Ri dans les trois récits qui composent ce recueil est celle du dessinateur Albert Robida en tant



Dans l'Infini, de G.Ri

qu'illustrateur d'une tendance littéraire plus large, la « fantaisie scientifique ». Ce terme, que nous empruntons à André Lange, définit un genre propre au XIX^e siècle qui s'appuie sur les avancées scientifiques et technologiques pour en tirer des effets comiques. En littérature écrite, on en trouve des traces chez Charles Cros, Camille Flammarion ou Alphonse Allais. Robida, auteur notamment de plusieurs albums illustrés où il imagine la vie future sur la base des inventions contemporaines (voir page 81). Loin d'être uniquement humoristique, la fantaisie scientifique porte aussi un discours social sur l'évolution d'une société dominée par la science.

G.Ri procède à plusieurs emprunts de l'imagerie de la fantaisie scientifique. Le traitement de la vie quotidienne sur la planète Mars dans *Dans la planète Mars* (voir pages 57 et 63) doit beaucoup à l'obsession de Robida pour les villes futures tentaculaires et surpeuplées



où les déplacements se font uniquement par les airs. G.Ri s'amuse lui aussi à imaginer les aléas de la circulation aérienne dans un royaume de voitures volantes, d'antennes et de structures métalliques. Il renforce encore la dimension humoristique en abandonnant le réalisme graphique de Robida au profit d'un style plus schématique, venu de la caricature de presse (voir ci-dessous).

Mais plus encore que Robida, G.Ri exploite le corpus littéraire encore naissant de la science-fiction, notamment en allant voir du côté de Jules Verne, un maître à la fois du roman scientifique et de la littérature pour enfants. L'influence de Verne chez G.Ri n'est pas tant présente par les thèmes, bien trop fantaisistes pour s'accorder à la tendance « réaliste » de l'écrivain : ainsi, le mode de propulsion initial du voyage sur la Lune de *Dans l'infini*, par un aéronef, est plus proche de celui décrit par Wells dans *Les Premiers Hommes dans la Lune* (1901) que de celui de Verne dans *De la Terre à la Lune* (1865). C'est surtout de l'imagerie et l'illustration vernienne que sait s'inspirer G.Ri. Né en 1853, il a pu être lui-même jeune lecteur des romans de Verne publiés chez Hetzel et il reproduit ici certaines images marquantes, en particulier celles d'Édouard Riou, principal illustrateur de Verne. Ainsi, les champignons géants découverts par le savant Polycarpe sur la planète Mars dans *Dans la planète Mars* (p.13) semblent tout droit venir, aussi et surtout par les choix de mise à l'échelle, des gravures de Riou pour *Voyage au centre de la Terre* (1864).

La fantaisie graphique de G.Ri se lit finalement comme une synthèse des différents courants de l'illustration de science-fiction du XIX^e siècle, qu'ils soient sérieux ou fantaisistes. La richesse visuelle de certaines planches en découle, qui permet au dessinateur d'aller au-delà d'une simple parodie de l'anticipation vernienne.

La seconde particularité de G.Ri est sa façon d'enrichir l'imagerie de la science-fiction issue du XIX^e siècle par un rapprochement avec

le merveilleux. Il procède à une forme de syncrétisme qui renforce l'aspect « fantaisiste », mais qui n'est pas sans rappeler certaines tendances de son temps de la science-fiction.

J'emploie le terme « merveilleux » au sens d'un genre littéraire caractérisé par la présence non ambiguë du surnaturel et de la magie, et dont le conte serait la forme la plus populaire à l'époque où publie G.Ri, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de dessiner pour l'enfant. Le conte de fées est fréquemment adapté dans le monde de l'imagerie populaire. Il apparaît que chez G.Ri, la science-fiction est constamment associée au merveilleux, comme les deux faces d'une même médaille. Le voyage spatial, comme chez Méliès à la même époque, s'apparente souvent à un voyage dans des univers merveilleux et, à cet égard, il n'y a, entre l'épisode *Vacances féériques* (1905) et *Dans l'infini* (1906), qu'une différence de méthode : la rencontre avec des monstres extraordinaires, des plantes gigantesques et des civilisations cachées, se produit dans un cas par un simple périple en montagne, dans l'autre cas par un voyage dans l'espace. L'aller-retour constant entre les deux genres se retrouve littéralement dans la succession des planètes visitées par Theodolitus dans *Dans l'infini* : les premiers astres (la Lune et Mercure) sont encore l'occasion d'expliquer scientifiquement certaines caractéristiques de ces habitants imaginaires (l'agilité des Sélénites s'explique par la faiblesse de la pesanteur, la peau noire des Mercuriens est liée à la proximité du Soleil...). Dès la planète suivante, Jupiter, l'imaginaire merveilleux prend le dessus : la planète est habitée par des fées vivant dans des palais antiques ; ces informations passent uniquement par l'image, le mot « fée » n'étant jamais écrit, mais les figures dessinées laissent peu d'ambiguïté (ci-dessous).

Enfin, la planète suivante, qui n'est d'ailleurs plus nommée, ressemble à l'Enfer et est peuplée de « démons » et de « cerbères », cette fois explicitement nommés. Il faudra attendre un retour sur Saturne pour revenir sur une planète dominée par la science. Le saut de la science au surnaturel est d'une facilité désarmante.

Le rapprochement entre science et merveilleux n'est pas si surprenant en ce début de XX^e siècle : la notion de « merveilleux scientifique » a constitué une tentative de genre littéraire, notamment défini par Maurice Renard en 1909 comme une façon d'arriver à la « contemplation de l'univers » à travers un raisonnement qui prend l'apparence de la raison pour justifier le recours au merveilleux. Les fictions de G.Ri se situent bien dans ce domaine.

La fantaisie scientifique est donc la déclinaison graphique et humoristique d'un mouvement littéraire plus vaste, caractéristique de la science-fiction européenne d'avant les années 1920. Elle peut également être vue comme une première voie vers la science-fiction pour



la bande dessinée, qui n'avait jamais, avant G.Ri, abordé ces thèmes de façon aussi récurrente et sur des récits longs. Elle semble toutefois ne pas avoir traversé le siècle. Est-ce le cas ?

Il existe une postérité directe à la fantaisie scientifique de Robida, puis de G.Ri. Le dessinateur Alain Saint-Ogan cite explicitement G.Ri comme une de ses lectures d'enfance, et il est difficile de ne pas voir dans l'épisode *Zig et Puce en l'an 2000* (paru en 1933 dans *Dimanche-Illustré*) l'héritage de *Dans la planète Mars*, avec ses engins volants et sa visite parmi des Vénusiens facétieux. Dans les années 1940 et 1950 le dessinateur Erik, avec sa galerie de savants fous et de machineries compliquées, s'inspire également du genre, en l'adaptant aux nouvelles formes de l'humour graphique pour enfants (*Le Professeur Globule contre le docteur Vorax* en 1941 dans *Gavroche* puis *Le Téméraire, Les Aventures du professeur Cataral* en 1949 dans *Cœurs vaillants, L'Expédition du professeur Gromulus* en 1955 dans *L'Intrépide*). L'idée de s'appuyer sur une science fantaisiste teintée de merveilleux est encore présente dans le premier Spirou de Rob-Vel, le petit groom étant envoyé *Dans la stratosphère* dans un récit publié en 1943, qui n'est pas sans rappeler *Dans la planète Mars*. La série *Spirou et Fantasio* restera sans doute, parmi les séries majeures de l'ère franco-belge, celle qui gardera le plus longtemps ce lien entre science, merveilleux et humour, de *Radar le Robot* (1947) aux *Faiseurs de Silence* (1983), en passant par le personnage du comte de Champignonac, à la fois savant et magicien.

Cependant, dès les années 1930, le visage de la science-fiction graphique européenne change considérablement et la fantaisie scientifique subit la concurrence d'autres tendances, devenues plus attractives pour la jeunesse. L'influence américaine change la donne : la publication de *Brick Bradford* en 1935 dans *Hurrah !*, puis de *Flash Gordon* en 1936 dans *Robinson* introduit un nouveau genre, le « space opera », aux antipodes de la fantaisie scientifique. L'héritage du dessin d'humour est définitivement évacué dans des récits sérieux, aux graphismes naturalistes, où l'aventure prend le dessus sur l'humour. Les thèmes évoluent vers une science moins positive : le voyage spatial, le savant rêveur et la ville ultra-scientifique ne sont plus aussi porteurs, remplacés par l'invasion extraterrestre, la guerre stellaire et la figure ambiguë de l'androïde. La publication en 1937 de *Futuropolis* par Pellos dans *Junior* marque un tournant important vers une science-fiction graphique grave et aventureuse à l'opposé de la fantaisie scientifique de G.Ri. Après guerre, des séries comme *Les Pionniers de l'espérance* de Roger Lecureux et Raymond Poïvet (1945) et *Guerre à la Terre* de Marijac et Auguste Liquois (1946) confirment le virage pris par les dessinateurs européens vers une science-fiction plus sérieuse, sous influence américaine. Lorsque Tintin reviendra sur la Lune quarante ans après le savant Theodolitus de G.Ri, dans *On a marché sur la Lune* (1950), ce sera dans un récit où les quelques gags ne viendront jamais éclipser une exigence de crédibilité scientifique.

La fantaisie scientifique aura échoué à se constituer comme genre à part entière en bande dessinée, trop attachée peut-être à une conception de la science héritée du XIX^e siècle, trop proche d'un genre littéraire, le « merveilleux scientifique », n'ayant jamais véritablement percé, ou marquée avec trop d'évidence par la proximité passée entre la bande dessinée et le dessin de presse. Elle n'a pas su, après G.Ri,

évoluer en même temps que la littérature de science-fiction d'une part, et que la bande dessinée d'autre part. Les quelques histoires de G.Ri présentes dans ce recueil sont en quelque sorte le témoignage d'un genre « en puissance » dont G.Ri est le principal, sinon le seul, représentant. Elles témoignent pourtant du véritable dynamisme et de l'originalité de cette tendance qui a su apporter la science-fiction à la bande dessinée.



Bibliographie indicative

Sur l'histoire de la bande dessinée :

- le site web www.topfferiana.fr dirigé par Antoine Sausverd
- Camille Filliot, *La bande dessinée au siècle de Rodolphe Töpffer : catalogue commenté des albums et feuillets publiés à Paris et à Genève, de 1835 à 1905*. (Thèse de doctorat soutenue à l'Université Toulouse 2, 2011).
- Camille Filliot, *L'invitation au voyage dans les premières bandes dessinées d'expression française : une excursion dans le corpus graphique du XIX^e siècle*, sur le site de Neuvième art 2.0 (2012).
- Annie Renonciat, *Les magazines d'Arthème Fayard et la promotion de l'histoire en images « à la française »*, Neuvième art n°7 (2002)

Sur la fantaisie graphique
et la première science-fiction graphique :

- Julien Baudry, série d'articles : *Bande dessinée et science-fiction pré-1945* sur le site Phylacterium.fr (2014-2015)
- Daniel Compère (dir.), *Albert Robida : du passé au futur*. (Les Belles Lettres, 2007)

Page ci-contre :

Reproductions en fac-similé de dessins originaux
/ extraits de *Dans la planète Mars*, 1914
/ plume, encre, et crayon bleu
/ échelle 1:1

Les dessins originaux étaient ainsi remis à l'éditeur, qui procédait ensuite à leur mise en couleur.

COULEUR

Dans la planète Mars

1^{er} suite

$\frac{1}{1}$



Les éditions 2024 remercient

sincèrement :

*Jean-Luc Guinamant, Roger Musnik, Julien Baudry,
Marie-Caroline Dufayet & Benjamin Arranger ;*

tendrement :

*Adèle Verlinden, Evan Renaudie
et, bien sûr, Eugène Riousse,
sans qui, soyons honnêtes,
ce livre n'aurait
jamais existé.*



*Dans l'infini et autres histoires, de G.Ri,
a été imprimé en septembre deux mille dix-sept
en quadrichromie HUV par les imprimeries L.E.G.O, en Italie,
en utilisant une trame stochastique sur un papier Munken Print Cream
de cent cinquante grammes, pour le compte conjoint des éditions 2024,
sises quelque part sur la route d'Oberhausbergen à Strasbourg,
et des éditions de la Bibliothèque Nationale de France,
sises sur le quai François Mauriac, à Paris.*

Les illustrations des pages 5 à 29, puis 53 à 87 de ce volume
sont issues des collections de la Bibliothèque nationale de France
et les clichés en ont été réalisés par le département de la Reproduction.
Elles sont disponibles à la consultation sur Gallica : <http://gallica.bnf.fr>,
et à la vente auprès du département de la Reproduction : reproduction@bnf.fr

L'édition de ce livre a été suivie par
Marie-Caroline Dufayet pour les éditions de la BNF,
Simon Liberman & Olivier Bron pour les éditions 2024.
Relecture : Odette Cianni

ISBN : 978-2-919242-58-0
diffusion-distribution : Les Belles Lettres
www.blld.fr

Première édition - Dépôt légal octobre 2017
© éditions 2024 & éditions de la BNF, 2017

www.editions2024.com
www.editions.bnf.fr

